ROMOLO DVCCI

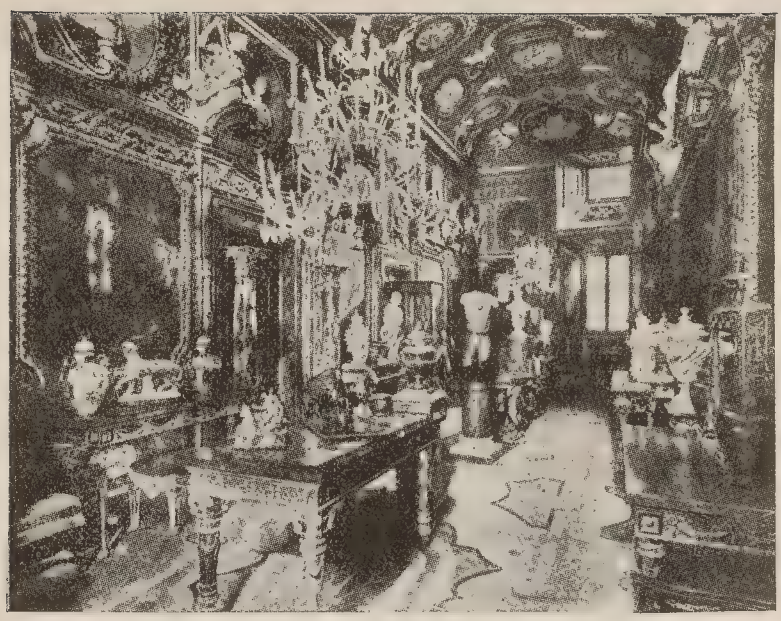


SVR LE PALATIN

G. BARDI
ROMA







Objets d' Art

Ameublement

Antiquités

Roma
V. Nazionale
prop. Cav. P. De Angelis

SUR LE PALATIN

R. DUCCI

SUR LE PALATIN

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR

JULES BAYE



Sacrez costaux, et vous sainctes ruines,
Qui le seul nom de Rome retenez,
Vieux monuments, qui encor soustenez
L'honneur poudreux de tant d'ames divines.

(Joachim du Bellay, *Antiquitez de Rome*, VII).

ROME
IMPRIMERIE DU SÉNAT
G. BARDI

1921

A GIACOMO BONI

QUI PAR SES ÉTUDES ET SES DÉCOUVERTES

A RAVIVÉ

LES GLORIEUX SOUVENIRS

DE L'IMMORTELLE ÉPOPÉE ROMAINE

AUX HÉROÏQUES SOLDATS D'ITALIE

QUI PAR LEUR VAILLANCE ET LEUR VICTOIRE

PAR LEUR DÉVOUEMENT FILIAL À LA PATRIE

ONT FAIT REVERDIR

LES LAURIERS DE ROME

Il y a presque trente ans, un dimanche de mai, suivi d'un petit groupe d'amis typographes, je commençais sur le Palatin ce cycle d'explications historico-archéologiques sur les monuments romains que, après la mort prématurée d'Alessandro Capannari, la Société Générale Ouvrière Romaine m'avait demandé de continuer en son nom.

Ces temps sont loin, mais leur souvenir vit dans mon cœur avec celui de la figure débonnaire et souriante de notre regretté « papa » et président, Pietro Blasi.

Je ne redirai pas les encouragements et les conseils bienveillants que j'ai reçus de savants illustres comme J. B. de Rossi dont j'avais fait la connaissance lorsque j'étais correcteur à l'imprimerie de l'excellent Filippo Cuggiani; d'Orazio Marucchi, Giacomo Boni et Domenico Gnoli; et d'érudits comme Giovanni Staderini, Umberto Leoni, Filippo Tambroni, Luigi Pasquali, Giuseppe Ripostelli et Romolo Artioli. Je leur garde à tous une affection reconnaissante.

Le petit groupe qui, d'un accord tacite, me suivait depuis longtemps chaque dimanche, devint peu

à peu un public nombreux et choisi. De ce public faisaient partie ceux qui, le 21 avril 1902, près du bois des Frères Arvales, jetèrent avec moi les bases de l'Association Archéologique Romaine, de cette Association qui fut depuis présidée si dignement par des hommes comme Pietro Santamaria, Giuseppe Tomassetti, Dante Vaglieri, Ettore Pais, et qui aujourd'hui, dirigée par des hommes compétents comme Filippo Stella Maranca, Alfonso Bartoli et Filippo Tambroni, compte tant de membres distingués.

Cent fois, le public qui veut bien m'écouter m'a invité à résumer dans un volume, au moins en partie, mes conférences dominicales. J'ai d'abord hésité; puis je me suis mis à l'œuvre avec le concours bienveillant et efficace de M. Giovanni Bardi, propriétaire de l'Imprimerie du Sénat. Qu'il me permette de lui exprimer ici ma plus vive gratitude.

Telle est l'origine de ce petit livre sur le Palatin. De tous les sujets qu'auréole la poésie mythique, le Palatin n'est-il pas le plus suggestif?

Je n'ai pas la prétention de rivaliser avec les savants archéologues qui m'ont précédé: ce ne serait pas de l'immodestie, mais de la folie. Ce livre est un hommage d'affection respectueuse pour l'illustre savant qui depuis si longtemps m'honore de son amitié; c'est un témoignage d'admiration pour nos soldats, dont la valeur a prouvé que celle des anciennes légions italiques n'est pas une légende mensongère; c'est enfin un affectueux souvenir que j'offre à mes nombreux amis.

Je prie le public d'accueillir avec bienveillance ce petit ouvrage. Peut-être me reprochera-t-on de m'être trop écarté, en certaines questions de topographie, de jugements que le temps a accrédités et de m'être quelquefois répété. La documentation de ce livre, qui est en accord presque complet avec les découvertes faites par M. Boni sur le Palatin, me défendra contre le premier reproche. Quant au second, il m'a semblé opportun d'attirer l'attention du lecteur sur les points que je voulais établir clairement.

En terminant, je crois devoir remercier chaleureusement les illustres professeurs Rodolfo Lanciani, Ettore Pais, Orazio Marucchi, Nicola Turchi et Filippo Tambroni de leurs conseils et de l'aide que j'ai trouvée dans leurs ouvrages si connus. Une pensée fidèle aux chers et vénérés disparus J. B. de Rossi, A. Capannari, G. Tomassetti, D. Gnoli et D. Cancogni.

Rome, 21 avril 1920.

R. DUCCI

NB. – Dans les citations d'auteurs grecs et latins, nous renvoyons aux éditions de Teubner, aux éditions parisiennes de Firmin-Didot, parfois à celles d'Antonelli et de Pomba. Quelques citations n'ont pu être vérifiées, à cause du manque de temps et de la fermeture de la bibliothèque Alessandrina.

TABLE DES MATIÈRES

ORIGINE ET DÉCADENCE

LA LÉGENDE DE ROMULUS

I.

II.

SUR LE PALATIN

I.

VI.

VII.

VIII.

IX.

X.

XI.

XII.

XIII.

XIV.

XV.

XVI.

XVII.

ORIGINE ET DÉCADENCE

LA LÉGENDE DE ROMULUS

ORIGINE ET DÉCADENCE

LA LÉGENDE DE ROMULUS

> . . . la dea
> Roma qui dorme.
> Poggiata il capo al Palatino augusto,
> tra 'l Celio aperte e l'Aventin le braccia
> per la Capena i forti omeri stende
> e l'Appia via.
>
> (Carducci, *Di fronte alle terme di Caracalla*).

I.

Les origines de Rome sur le Palatin - Romulus et les légendes héroïco-religieuses - Rome et le « Rumon » - Le Palatin sous la République et l'Empire - Décadence, Moyen Age, Renaissance - Les fouilles de Pie IX, de Napoléon III et du Gouvernement Italien.

Quelles furent les véritables origines de Rome? Telle est la question que tout visiteur intelligent et cultivé se pose en pénétrant pour la première fois parmi les ruines du Palatin, de la colline où s'élevaient les pauvres huttes du village sacré qui fut le berceau de Rome.

Les réminiscences de lycée ne l'aident guère à résoudre ce problème. Il s'étonne que, pendant tant de siècles, la légende de Romulus ait pu s'imposer. Il songe aux différentes hypothèses qui ont été émises, même dans l'antiquité clas-

sique; toutes sont ingénieuses. Il en évalue la probabilité et, à travers l'obscurité des légendes, il croit distinguer un filet de lumière, un rayon de vérité. Il s'aperçoit ainsi que toutes les hypothèses sur les origines de la Ville-Mère peuvent se réduire à une seule.

Une lente immigration de bergers des montagnes du Latium, suivant, par les pentes et les plaines, le cours de l'*aqua Crabra*, rejoignit d'autres noyaux d'immigrés qui, depuis longtemps peut-être, l'avaient précédée sur le Palatin. Cette immigration fut-elle l'accomplissement d'un vœu fait dans une année malheureuse? Peut-être des enfants nés pendant un « printemps sacré », au lieu d'être sacrifiés à Mars et aux dieux des Enfers, sortirent-ils de leur patrie, une fois arrivés à la puberté, pour aller, avec des troupeaux et des armes, chercher une nouvelle patrie d'élection. Ou bien des bouleversements sismiques, imprévus et effrayants, des volcans du Latium aujourd'hui éteints obligèrent-ils ces bergers à émigrer, à la recherche d'un domicile plus sûr et de pâturages plus gras? Peut-être un fait suivit-il l'autre.

Les bergers du Latium, suivant le cours de l'*aqua Crabra* qui des monts Albains les conduisait au pied du Palatin, dûrent certainement s'arrêter à la colline qui, mieux que toute autre, leur offrait un refuge sûr. L'Anio et les Etrusques les auraient empêchés de remonter la vallée du Tibre. Si l'immigration latine ne se borna pas

plus tard au Palatin, elle fut alors, on ne saurait en douter, contenue par les Sabins, peuple éminemment agricole, qui depuis longtemps, semble-t-il, s'était installé sur le Quirinal.

Ainsi un peuple adonné à la vie pastorale prit contact avec un autre peuple de robustes agriculteurs. Un peu plus tard, son développement croissant l'obligera à nouer des rapports de commerce, d'industrie et de rites avec les Etrusques déjà plus civilisés.

De la fusion de ces trois éléments devait tirer une vie active et féconde la petite bourgade pastorale née sur le Palatin huit ou neuf siècles, sinon plus, avant la naissance de Jésus-Christ.

*
* *

Mais la légende, ce lierre de l'histoire, en embellit et en fleurit les modestes origines.

Au IVe livre des *Fastes* (vers 807 et suiv.), poème politico-religieux, Ovide évoque la cérémonie qu'accomplirent, dit-on, les anciens bergers latins aussitôt après avoir marqué la limite de la ville naissante. C'était le jour sacré des *Palilia*. Au centre du terrain destiné à la ville de Romulus, on creusa une fosse profonde, consacrée à Cérès et aux Mânes, les âmes des héros morts. Dans cette fosse, comme augure de bonheur futur pour la nouvelle patrie, on jeta des moissons apportées de la patrie d'origine, et l'on combla la fosse avec de la terre apportée aussi

du pays natal. Sur cette fosse on érigea un autel, symbole de Rome et de sa civilisation.

M. Boni, directeur actuel des fouilles du Palatin, a cru retrouver les traces de cette fosse rituelle, appelée *mundus*, et, suivant Festus, *Roma quadrata*, derrière l'abside de l'*augustale solium*, dans le sous-sol du péristyle du palais des Flaviens. Mais d'autres, ne l'oublions pas, ont voulu, sur les indications de Properce et de Festus, reconnaître le *mundus* dans l'autel qui se dressait devant le temple d'Apollon et à l'inauguration duquel l'élégant poète de cour Properce avait assisté.

Les origines pastorales de Rome sont également confirmées par les rites religieux qui, à travers les siècles, en commémorèrent la fondation: les fêtes des *Palilia* (21 avril), en l'honneur de Palès, déesse des bergers et des pâturages; le culte de Faunus Lupercus, protecteur des troupeaux, auquel était dédiée la grotte sacrée sur le versant du Palatin, culte associé à celui de Palès. De nombreux auteurs font dériver de Palès l'étymologie du nom « Palatin. »

La petite communauté pastorale qui s'était installée sur la colline, dut bientôt penser, pour se défendre contre les incursions des peuples voisins, à construire des ouvrages de défense rudimentaires qui préludaient aux murs classiques en *opus quadratum* d'une époque très postérieure, et dont les restes se voient encore autour du Palatin.

Dans la vallée, en bas, là où surgiront plus tard les monuments du Forum, se déploiera la nécropole; il n'y a pas longtemps, on a découvert des tombes à inhumation et à crémation près du temple d'Antonin et de Faustine. Les ancêtres des Romains ne prévirent certainement pas que, sur ces tombes, s'étendrait la voie Sacrée et que, sur les cendres des anciens *patres*, passeraient les somptueux triomphes des temps héroïques de Rome.

*
* *

On a beaucoup discuté sur l'origine probable du nom de Roma. Guidi fait justement observer que ce fut Rome qui donna son nom à Romulus, et non Romulus à Rome. En effet *Rumon*, selon Servius, aurait été la très ancienne dénomination antonomastique du Tibre et la ville aurait pris son nom du *Rumon*; la porte de la ville qui donnait sur la vallée située au bas de la colline et toujours marécageuse à cause des eaux du fleuve qui l'envahissaient, se serait appelée *Romana* ou *Romanula*.

Avec le temps, au cours des luttes que les bergers du Palatin eurent à soutenir contre les populations voisines, un chef, plus entreprenant et plus courageux que les autres, affirma la suprématie de la petite colonie sur ces populations subjuguées. Ce chef est personnifié dans le légendaire Romulus, dont le nom, paraît-il, signifie

le « citoyen », le « Romain » par excellence. Nous trouvons le souvenir de ces luttes dans les récits de Tite-Live sur les premières guerres de Rome.

La fusion de l'élément sabin avec la colonie albaine du Palatin nous est rappelée dans l'alliance de Romulus avec Tatius. Ce jour-là naquit la merveilleuse histoire de la ville et les destinées de Rome furent fixées.

Rappelons aussi avec Sarti que Romulus peut être un diminutif de Romus, nom primitif du mythique fondateur de la ville.

D'autres, s'inspirant d'anciens auteurs, ont cru prouver qu'une ville plus ancienne et portant un autre nom avait existé avant Rome, et que le nom religieux, mystérieux de Rome, jalousement tenu secret, n'était connu que des prêtres seuls. Certains ont prétendu que ce nom était *Valentia*, d'autres *Amor*, anagramme de *Roma*. Ce dernier nom pourrait rappeler l'amoureuse aventure de la vestale Rhéa Silvia, mère de Romulus et de Rémus, surprise par Mars pendant qu'elle dormait et devenue mère des œuvres du dieu ; il expliquerait aussi le symbole du groupe de Mars, de Vénus et de l'Amour représenté plus tard sur les monuments romains.

Quelle que soit du reste la véritable origine de Rome, vénérons le « prévoyant génie du fondateur inconnu », selon l'expression de Mommsen, et n'oublions pas que le plus ancien symbole de Rome fut un navire et qu'à une époque très reculée, Rome avait déjà des relations de com-

Fig. I. (*Phot. Morpurgo*).



Premier tronçon du *clivus Victoriae.*

Fig. II. (*Phot. Morpurgo*).



Porta Romana et *clivus Victoriae.*

merce avec Carthage. Cela a fait supposer avec raison à quelques auteurs que l'ancienne bourgade latine du Palatin, grâce à son heureuse situation non loin de l'embouchure du Tibre, devint bientôt un entrepôt commercial. Cela explique encore pourquoi Rome, aussitôt après avoir affermi son hégémonie sur les populations limitrophes, songea à s'assurer un débouché sur la mer en construisant à l'embouchure du Tibre un port, celui d'Ostie.

*
* *

La période royale, quoi qu'on en dise, ne représente en somme qu'une époque d'affermissement et d'agrandissement de la puissance romaine qui venait de naître. A l'élément sabin s'ajoutera bientôt l'élément étrusque. Les monuments qui nous restent de la période royale sont, en effet, étrusques. La fusion des trois populations, la latine, la sabine et l'étrusque, est presque accomplie quand Rome, après l'expulsion des rois, commence à être un gouvernement républicain. La ville est déjà adulte: la *gens romana* entre dans sa route triomphale; les événements se pressent.

La plèbe, - la force, le nerf, puis la merveilleuse créatrice des légions - s'est installée sur les collines et sur les terrains qui entourent le Palatin sacré. Celui-ci est habité de préférence par les *patres*, les patriciens, par la classe qui a donné à Rome ses premiers gouvernants et ses

premiers généraux. Vers la fin de la République, les personnages les plus en vue du patriciat romain ont leurs maisons sur le Palatin.

C'est sur le Palatin qu'habitait Gnaeus Octavius, consul en l'an 589 de Rome ; sa maison fut ensuite démolie par Aemilius Scaurus en 695. Ce dernier en bâtit une autre qui devint plus tard la propriété de Caecinia Largo. Q. L. Catulus, le compagnon de Marius, vainqueur des Cimbres, y construisit sa demeure et en orna le portique des dépouilles des ennemis vaincus. Cicéron vécut sur le Palatin dans la maison qu'avait fait bâtir M. Livius Drusus et qui était ensuite devenue la propriété d'un certain Crassus, auquel Cicéron l'avait achetée fort cher. La maison du grand orateur se trouvait non loin de celle de Catulus et de celle de son ennemi Clodius, et nous savons qu'elle dominait toute la ville.

Sur le Palatin habitèrent aussi Q. Hortensius, S. Catilina et l'orateur célèbre L. Crassus, dont la splendide demeure fut estimée environ un million de sesterces. L. Crassus y fit construire un atrium orné de colonnes de marbre de l'Hymette, luxe insolite alors à Rome, ce qui lui valut de M. Brutus le surnom de « Vénus Palatine ». Enfin Octave, neveu de Jules César, plus tard empereur sous le nom d'Auguste, qui y était né *ad Capita Bubula*, près des *Curiae Veteres*, habita aussi sur le Palatin.

Octave résida d'abord près du Forum Romain aux *Scalae Anulariae*, dans une maison qui avait

appartenu à l'orateur Calvus. Après la bataille d'Actium qui lui donna, et pour toujours, la victoire sur son rival Antoine et la maîtrise absolue de la République, Octave habita, sur le Palatin, la modeste maison d'Hortensius. Le futur empereur, en qualité de grand pontife, aurait dû résider à la *Regia*, près de la maison des Vestales. Mais, désirant associer son nom à celui de Romulus, fondateur de la ville et de sa fortune politique, ayant déjà formé le projet de transformer radicalement le gouvernement de la République, Octave sut habilement éluder les lois et les coutumes.

Pendant son absence de Rome, des amis dévoués furent chargés par lui d'acquérir de vastes terrains contigus à la maison d'Hortensius. D'après Ovide, Auguste fit de ces terrains trois parts; il en consacra l'une à Apollon et la seconde à Vesta; la troisième, il la garda pour lui et y construisit sa demeure. Sur le terrain consacré à Apollon s'éleva le temple du dieu, flanqué du somptueux portique dont parle Properce; sur le terrain réservé à Vesta Auguste bâtit un nouveau temple à la très ancienne protectrice de Rome. Ainsi l'heureux *princeps,* sans violer les lois sacrées qui lui prescrivaient d'habiter près du temple de Vesta, put résider sur le Palatin. Deuxième fondateur de la fortune politique de Rome, à laquelle, après de longues années de guerre, il avait réussi à donner la paix si ardemment désirée, il pouvait faire croire que, né sur

le Palatin, neveu du grand dictateur Jules César, il avait été guidé par le Destin inéluctable et inspiré par les dieux dans l'œuvre qu'il s'apprêtait à entreprendre, celle de réformer le régime républicain décrépit: audacieuse tentative qui, le 15 mars de l'an 44 avant J. C., avait déjà coûté la vie à son oncle immortel.

*
* *

L'Empire établi, les grands monuments impériaux, imposants par leur masse, commencèrent à surgir sur le Palatin. Pendant cette transformation disparurent, avec beaucoup d'autres, les anciennes maisons de Cicéron, de Clodius et de Catilina.

Les successeurs d'Auguste continuèrent à y construire de nouveaux palais. Caligula y fit bâtir une *domus*. Claude se contenta des somptueuses demeures de ses prédécesseurs. Néron y éleva sa *Domus Transitoria*, détruite dans l'incendie de l'an 64 après J. C.

Domitien confia à l'architecte Rabirius la tâche de lui construire une magnifique résidence. Le poète Stace (*Eq. max. Domit.*) nous montre la statue équestre de l'empereur au Forum, veillant, du haut de son piédestal, au rapide relèvement des constructions du Palatin, sur les ruines de l'incendie de l'an 64.

Des édifices préexistants - presque certainement une partie de la *Domus Neroniana* - du-

rent alors faire place aux nouvelles constructions des Flaviens. Les dernières fouilles l'ont complètement démontré; on a constaté que le palais de Domitien repose presque entièrement sur des restes considérables de constructions appartenant à la meilleure époque. Mais le vieux Nerva (96-98 après J. C.), malgré la beauté et la commodité du palais de son prédécesseur, préféra les délicieux et tranquilles Jardins de Salluste. Son exemple fut imité par quelques-uns de ses successeurs.

Après les Flaviens, les empereurs se contentèrent de restaurer et de transformer plus ou moins largement les anciens édifices, excepté Septime Sévère qui, le dernier, éleva ses gigantesques constructions du côté du Grand Cirque et du Caelius. Mentionnons enfin les travaux faits sous les derniers empereurs, en particulier les folles dépenses d'Héliogabale pour embellir et paver de marbres précieux certains endroits du Palatin, et pour transformer d'autres endroits en lieux de délices.

Malgré tant de richesse et de beauté, Domitius Aurélien (270-275 après J. C.) prit, lui aussi, en grippe la splendide résidence des Césars. Vopiscus raconte que, pendant son séjour à Rome, il préféra vivre dans les Jardins de Salluste et dans ceux de Domitia.

Avec le transfert de la capitale à Byzance, sous Constantin, en 332 après J. C., commença pour les édifices du Palatin une lente période d'abandon et de dégradation qui ne s'arrêta pas,

même lorsqu'y résidèrent les empereurs Constance, Honorius, Valentinien III, Pétrone Maxime et Libius Sévère (337-455).

Après la chute de l'Empire romain, Odoacre et Théodoric s'installèrent dans les vieux palais impériaux. Puis, pendant la triste période de l'exarchat byzantin, en 629, le Palatin fut encore une fois témoin d'une solennelle cérémonie officielle, du couronnement de l'empereur Héraclius.

*
* *

Nous voici au seuil du Moyen Age, avec ses luttes et ses ruines. A la domination des Goths, des Grecs et des Lombards a succédé celle des Francs. Pendant quelque temps, les papes résidèrent dans les bâtiments impériaux à demi ruinés, quand ils ne séjournèrent pas au Latran. Abandonné par les pontifes, le Palatin, comme une nouvelle Thébaïde, se peupla de moines et de monastères, puis les hardis barons s'en emparèrent, y dressèrent des forteresses et des manoirs dont il reste encore de nombreux vestiges.

Que devinrent, pendant cette période agitée, les demeures désertes et croulantes des empereurs? Il est plus facile de l'imaginer que de le décrire. Mais la ruine complète ne commença qu'après le retour des papes d'Avignon, aux temps de la Renaissance.

Le terrain du Palatin, fractionné en propriétés privées, dans les espaces libres entre les ruines, fut d'abord cultivé en jardins et en vignes.

C'eût été un véritable bonheur si le Palatin était arrivé jusqu'à nos jours sous cet aspect, sans avoir à souffrir d'autres dégâts dignes des Vandales. Malheureusement, il n'en fut pas ainsi.

La transformation que, sous l'impulsion de la Renaissance, Rome subit dans ses bâtiments, poussa les patriciens, les mécènes et les artistes à se servir de l'abondant matériel fourni à peu de frais par les anciens monuments; le Palatin ne fut pas plus épargné que le Forum Romain. Tout ce qui parut apte aux nouvelles constructions fut arraché, emporté et taillé; le reste fut transformé en chaux dans des fours construits exprès sur place. Des fouilles furent exécutées sans idée directrice et sans intelligence; des démolitions barbares furent faites uniquement pour rechercher des statues et des trésors vrais ou supposés. La colline n'était plus qu'un amas informe de ruines et de marbres, quand, au XVI[e] siècle, dans la partie qui regarde le Forum, fut créée une villa des Farnèse. Les autres parties continuèrent à être cultivées en potagers, en vignes et en jardins.

*
* *

Pendant plus de deux siècles encore les souvenirs impériaux restèrent presque ensevelis dans l'oubli et dans la terre que le temps avait accumulée sur eux. Ce ne fut qu'au XVIII[e] siècle qu'on entreprit les premières fouilles d'exploration sous la direction de Bianchini, avec l'aide du duc de

Parme, et de Rancoureil. Après un long intervalle, ces fouilles furent reprises en 1857, à la suite d'une tentative de recherches faite en 1845 dans la vigne Nusiner, achetée dans ce but par le tsar de Russie.

Le pape Pie IX, désirant faire faire de nouvelles recherches systématiques, acheta quelques années après la vigne Nusiner, celle du Collège Anglais et quelques autres propriétés du côté du Grand Cirque. Pendant que le gouvernement pontifical faisait exécuter ces fouilles avec d'excellents résultats, Napoléon III acheta au roi de Naples, en 1860, les beaux Jardins Farnèse et commença à son tour une nouvelle série de recherches. Tandis que, du côté du Forum Romain, sous la direction de l'archéologue P. Rosa et sur l'initiative de l'empereur des Français, les fouilles avançaient activement, l'archéologue P. E. Visconti dirigeait celles que l'on faisait du côté du Grand Cirque par ordre de Pie IX.

Comme l'a déjà remarqué un illustre élève de J. B. de Rossi, M. Orazio Marucchi, il ne s'agissait plus seulement de recouvrer des statues, d'extraire des matériaux de construction et, après avoir examiné rapidement les restes découverts, d'en tirer, par des inductions plus ou moins arbitraires et hâtives, une reconstruction topographique. Chaque fragment de matériel découvert, colonnes, chapiteaux, tout était mis de côté et classifié; chaque ruine était étudiée avec soin, et peut-être même, dans cette première période,

précisa-t-on les lieux et les souvenirs avec un dogmatisme excessif. Grande fut la joie des érudits quand on découvrit la maison appelée « maison de Germanicus », ornée de jolies peintures de la meilleure époque impériale, et les restes d'autres monuments remarquables du Palatin, dont les auteurs classiques nous avaient transmis le souvenir.

Les événements politiques de 1870-1871 arrêtèrent pendant quelque temps ces recherches. Quand le gouvernement italien remplaça le gouvernement pontifical, il acheta à Napoléon III, déchu, les Jardins Farnèse. Les fouilles continuèrent sous la direction de Rosa, et plus tard de Gatti et de Borsari. Le directeur actuel, M. Boni, leur succéda; il appliqua aux recherches sur le Palatin la méthode qu'il avait suivie dans l'exploration du Forum et qui avait donné de si féconds résultats; en procédant à de nouvelles fouilles, il voulut étudier aussi le sous-sol des monuments déjà découverts.

A l'époque de P. Rosa commencèrent les conférences publiques et populaires sur le Palatin, au Forum et dans les environs de Rome, reprises plus tard avec tant de succès par A. Capannari. Le regretté Domenico Gnoli a écrit affectueusement de Rosa :

Pietro Rosa conduisait la troupe. Marcheur infatigable, il avait parcouru dans tous les sens la campagne romaine, et l'avait mesurée pied par pied, de sorte qu'il n'y avait pas une voie antique, un sentier, un cours d'eau, un

pli de terrain, une ruine, une pierre qu'il n'eût interrogés, depuis les cabanes des populations primitives jusqu'à la chute de l'Empire. D'autres le surpassaient en science, mais personne ne l'emportait sur lui pour la passion et le sens topographique; le terrain était pour lui comme un livre où il lisait le passage des peuples, la vie des siècles.

Comme je me le rappelle, le bon Rosa! Il parlait un langage étrange que nous appelions plaisamment la « langue palatine » et il gesticulait. Il voyait, nous indiquait, et nous voyions plus ou moins avec lui, les acropoles se dressant sur le roc taillé à pic, les colonnades des forums, les rues descendant vers les portes, les nécropoles creusées dans les rochers, les terrasses des villas impériales et patriciennes sur les collines, les tombeaux de marbre le long des voies. A quoi servent la topographie et l'érudition, si l'imagination ne reconstruit pas et ne repeuple pas? (G. Zanoni, *Una escursione a Gabi*, pref.).

Aujourd'hui encore, il reste à explorer sur le Palatin l'emplacement de la villa Mills, du couvent de Saint-Bonaventure, la partie de ce qu'on appelle la « maison de Tibère » qui s'étendrait, dit-on, sous les anciens Jardins Farnèse, le terrain qui entoure l'église de Saint-Sébastien. Bien des problèmes de topographie ne sont pas encore résolus ou suffisamment expliqués.

Dans la visite que nous ferons au Palatin, nous nous en tiendrons donc aux dénominations locales qui ont été jusqu'ici le plus communément acceptées, mais nous ne manquerons pas d'indiquer, le cas échéant, les différentes hypothèses qui peuvent être suggérées et plus ou moins prouvées par les fouilles en cours. Ces hypothèses ne sont pas sans valeur et elles

pourront un jour devenir des certitudes, si le temps réserve à M. Boni, ce génial explorateur, le bonheur de pouvoir arracher à ce qui fut le berceau de Rome les secrets nombreux et passionnants qu'il garde encore jalousement.

On a comparé avec raison le Forum Romain à un mystérieux palimpseste. On peut en dire autant du Palatin. Souhaitons que, à l'heure où l'Italie s'éveille à une nouvelle civilisation et s'élève à une nouvelle grandeur, il nous soit enfin donné de pouvoir lire, presque comme dans un livre, dans les ruines du Palatin, les grandes et tragiques pages de l'histoire de l'*Urbs* dominatrice, dont les souvenirs ont animé la Latinité tout entière dans ses luttes séculaires contre toutes les formes de barbarie.

II.

Les premières lueurs de l'histoire - Les divins Jumeaux - Fondation de Rome - Romulus et les populations voisines - Sa mort - Son apothéose.

Pour mieux comprendre la partie descriptive de la colline et les légendes qui ont trait à ses plus anciens monuments, nous donnons ici une traduction libre de quelques passages de Tite-Live, de Tacite et de Florus:

Procas, roi d'Albe-la-Longue, de la race d'Enée, eut deux fils, Numitor et Amulius. A l'aîné Numitor Procas laissa en héritage l'ancien royaume de la *gens* Silvia. Mais

la violence triompha de la volonté paternelle et du respect dû à l'âge. Amulius, après avoir détrôné Numitor, usurpa son royaume et, entassant crime sur crime, fit périr la descendance masculine de son frère; sous prétexte de faire honneur à sa nièce Rhéa Silvia, mais en réalité pour lui ôter l'espoir d'être mère, il la fit inscrire parmi les prêtresses de Vesta.

Mais le Destin avait déjà fixé la naissance de l'illustre ville de Rome et les dieux avaient décrété l'origine de sa puissance.

Victime de la violence d'un inconnu, Rhéa mit au monde deux jumeaux et – soit qu'elle le crût vraiment, soit qu'en accusant un dieu de l'avoir violée, elle espérât diminuer la gravité de sa faute, – elle raconta que Mars était le père de ses enfants. Mais ni les dieux ni les hommes ne se levèrent pour la défendre, elle et ses fils, contre la cruauté du roi Amulius. Celui-ci la fit enchaîner et ordonna de jeter les jumeaux dans le fleuve.

Le Tibre étant alors débordé, peut-être par la volonté des dieux, les serviteurs du roi ne purent, à cause des marécages qui le bordaient, arriver jusqu'au milieu du fleuve. Certains que, malgré le peu de profondeur des eaux, les enfants périraient quand même, ils les déposèrent là où est aujourd'hui le Figuier Ruminal qui, dit-on, s'appelait jadis « Romural », croyant avoir obéi ainsi aux ordres du roi. Cet endroit était alors au milieu d'une vaste solitude. On raconte que, les eaux s'étant retirées, une louve altérée, descendue des collines voisines, fut attirée par les vagissements des enfants restés sur la rive et que le chef des bergers du roi, appelé, dit-on, Faustulus, les trouva tandis que la louve leur donnait à téter et les léchait. Il les recueillit et les porta à sa femme Laurentia pour qu'elle les elevât.

D'autres racontent que Laurentia avait reçu des bergers le nom de « louve » à cause de ses mœurs corrompues; d'où l'origine de la fable et du prodige.

Nés et élevés ainsi, ils se mirent à chasser dans les bois, au lieu de flâner dans les étables ou dans les champs en gardant les troupeaux: quand ils eurent grandi en force et en audace, ils n'attaquèrent pas seulement les bêtes sauvages, mais enlevèrent souvent aux brigands la proie qu'ils avaient conquise et la partagèrent entre les bergers. Puis, ayant rassemblé un grand nombre de bergers, ils tentèrent de nouvelles entreprises plus ardues et célébrèrent des jeux.

Dès cette époque était en usage, sur le Palatin, le jeu appelé « Lupercal »; le mont fut appelé *Pallantius* de Pallantium, ville d'Arcadie, puis *Palatinus*. Evandre, de la race des Arcadiens, arrivé en cet endroit longtemps auparavant, y aurait importé des fêtes de son pays d'origine où des jeunes gens nus couraient en l'honneur de Pan Lycien, nommé plus tard Inuus par les Romains. Un jour, tandis que tous étaient attentifs aux jeux, une troupe de brigands, voulant se venger d'avoir perdu leur butin, tendirent un guet-apens aux deux frères. Romulus se défendit vaillamment, mais Rémus tomba aux mains des assaillants qui le traînèrent devant Amulius en l'accusant surtout d'avoir envahi et dévasté les champs de Numitor, avec son frère et une troupe de jeunes gens armés. Rémus fut ainsi livré à Numitor pour être mis à mort.

Faustulus n'avait pas tardé à soupçonner que les deux enfants qu'il avait recueillis étaient de race royale. Il savait qu'à l'époque même où il les avait trouvés, quelques enfants avaient été exposés par ordre du roi. Mais il gardait cela pour lui, car il ne voulait le revéler que s'il y était forcé par les événements. Il en fut ainsi; angoissé, il en parla à Romulus.

Cependant, Numitor retenait Rémus en prison et avait appris qu'il avait un frère jumeau; il trouvait qu'il n'avait pas l'air d'un esclave. Il finit par se rappeler ses petits-fils et, à force de recherches, découvrit qui était Rémus.

Cependant on complotait contre Amulius. Romulus, sans recourir ouvertement à la violence, car il savait l'en-

treprise au-dessus de ses forces, pénétra dans Albe-la-Longue avec ses bergers venus par différents chemins et attaqua le palais royal à l'improviste, dès qu'il jugea le moment propice. Rémus, avec d'autres membres de la famille de Numitor, vola au secours de son frère. Amulius fut tué.

Au début du tumulte, Numitor fit courir le bruit que les ennemis avaient envahi la ville et attaqué le palais royal; toute la jeunesse albaine se rassembla en armes comme pour défendre la citadelle. Mais quand, après le meurtre du roi, Numitor vit venir à sa rencontre ses petits-fils tout joyeux, il convoqua le peuple, exposa les souffrances que lui avait infligées son scélérat de frère, raconta comment ses petits-fils étaient nés, avaient été élevés et reconnus, et dit qu'il était l'auteur de la mort du tyran. Les jeunes gens et leurs partisans se mêlèrent au peuple et proclamèrent roi leur aïeul.

La foule applaudit et approuva l'élection. Le pouvoir royal fut conféré à Numitor.

Les choses ayant été ainsi arrangées à Albe-la-Longue, Romulus et Rémus voulurent construire une ville à l'endroit même où ils avaient été exposés et élevés. Des Albains, des Latins et des bergers accoururent de toutes parts, ce qui fit espérer dès le commencement que la nouvelle ville dépasserait en population Lavinium et Albe-la-Longue elles-mêmes.

Mais un mal ancien comme le monde, la passion effrénée de commander, déchaîna la lutte. La religion en fut l'occasion. Nés jumeaux et, par conséquent, d'âge égal, les deux frères convinrent de consulter, au moyen du vol des oiseaux, la volonté des dieux qui étaient les gardiens de ces lieux, pour savoir qui devait donner son nom à la nouvelle ville et régner sur elle. Pour prendre les augures, Romulus monta avec ses partisans sur le Palatin, Rémus monta sur l'Aventin avec les siens. On dit que Rémus vit le premier six vautours; l'augure était déjà promulgué quand Romulus en vit douze. La multitude se divisa et chacune des deux factions acclama roi son propre chef.

De part et d'autre, on en vint aux injures, puis aux coups et, dans la bagarre, Rémus fut tué. Mais l'opinion la plus commune est que Rémus, pour braver son frère, franchit d'un saut les murs qui commençaient à sortir de terre. Romulus, furieux, le tua en criant: « Ainsi périsse quiconque osera violer ma ville! »

Resté maître, Romulus voulut que la ville portât son nom et ceignit de murs le Palatin où il avait grandi.

(Tite-Live, *Hist.* I 2-4).

Il ne me semble pas inutile de parler de l'enceinte des murs et du *pomoerium*. Romulus commença donc à en tracer le sillon du côté du Forum Boarium, là où fut placée la statue de bronze du taureau, précisément parce que cet animal est apte à la charrue, et y renferma l'Autel principal d'Hercule. Puis, après avoir élevé des bornes limites à des distances fixées, au pied du Palatin, pour l'autel de Consus et les Vieilles Curies, il continua vers le Forum Romain actuel. Celui-ci et le Capitole furent, dit-on, ajoutés plus tard non par Romulus, mais par T. Tatius. A mesure que s'accrut la puissance de Rome, le *pomoerium* s'élargit dans la suite de plus en plus.

(Tacite, *Annal.* XII 24).

Romulus sacrifia ensuite aux dieux, d'après certains suivant le rite albain; il sacrifia au grec Hercule selon les indications d'Evandre.

On raconte qu'Hercule, après avoir tué Géryon, conduisit ses magnifiques bœufs dans les environs du Palatin. Il passa le Tibre à la nage et, poussant devant lui son troupeau, arriva dans un endroit herbeux et tranquille où il les laissa paître. Tandis qu'il reposait, vaincu par le vin et par le sommeil, un berger qui habitait ces lieux, nommé Caccus, féroce et très fort, admira la beauté de ses bœufs et voulut les voler. Pour empêcher qu'Hercule ne trouvât le chemin de sa caverne en suivant les traces des animaux, il y amena les plus beaux en les tirant par la queue. Hercule s'éveilla à la pointe du jour et s'aperçut aussitôt qu'une

partie du troupeau manquait. Il alla droit à la caverne pour voir si les empreintes y conduisaient. Mais comme les empreintes étaient toutes tournées vers le dehors, il resta dans l'incertitude et dans l'embarras. Il abandonnait, avec son troupeau, cet endroit peu sûr, quand ses bœufs qu'il poussait devant lui se mirent à mugir. Ceux qui se trouvaient dans la caverne du brigand leur répondirent. Hercule y courut, mais Caccus voulant s'y opposer par la force, il le tua d'un coup de massue tandis que le brigand appelait en vain à grands cris les autres bergers.

En ce temps-là, Evandre, après s'être enfui du Péloponèse, gouvernait ces lieux par l'autorité de son nom plus encore que par la force. Déjà très admiré parce qu'il possédait l'art de l'écriture, inconnu jusqu'alors parmi ces peuplades sauvages, il était encore plus vénéré parce qu'on le croyait d'origine divine, fils de Carmenta qu'on avait entendu prophétiser bien avant que la Sibylle vînt en Italie.

Evandre accourut peu de temps après que les bergers tremblants avaient entouré le meurtrier. Il entendit l'accusation et la cause du meurtre. Il considéra les vêtements, l'aspect majestueux du coupable, sa taille qui dépassait toutes les autres et lui demanda qui il était. Dès que le meurtrier lui eut dit son nom, son père et sa patrie, Evandre ajouta, plein de respect : « Hercule, fils de Jupiter, je te salue. Ma mère Carmenta, interprète véridique de la volonté des dieux, me prédit que tu serais devenu un dieu, qu'ici on t'élèverait un jour un autel qui serait appelé Maxime par une nation riche et puissante et qu'on t'y offrirait des sacrifices suivant ton rite ». Hercule tendit alors sa main droite à Evandre et lui répondit qu'il acceptait volontiers l'augure, que les destins devaient s'accomplir. L'autel fut préparé et consacré. On choisit un des plus beaux bœufs, on le sacrifia à Hercule, on invita à prendre part au sacrifice et au banquet les Pinarii et les Potitii, familles illustres qui habitaient ces lieux.

Les Potitii arrivèrent à temps et on leur présenta les entrailles de l'animal sacrifié ; les Pinarii, arrivés aussitôt

Fig. III. (*Phot. Moscioni*).



Balcon du palais de Caligula.

Fig. IV. *(Phot. Moscioni).*



Constructions attribuées à Commode.

après que les entrailles eurent été consommées, prirent part au reste du banquet : de là vient la défense faite aux Pinarii, tant que cette famille a existé, de se nourrir des entrailles des victimes dans les sacrifices. Aux prêtres Potitii, institués par Evandre, resta longtemps confié le soin de sacrifier à Hercule, jusqu'à ce que, ce soin étant passé à des esclaves publics, leur collège cessa d'exister.

De tous les rites étrangers celui-ci est le seul que Romulus conserva, pour honorer l'immortalité acquise par la vaillance, cette immortalité vers laquelle l'entraînait le Destin.

Les sacrifices terminés, Romulus rassembla la multitude. Il lui donna des lois pour en faire un seul peuple. Pour être mieux obéi et respecté par ces foules sauvages, il prit l'habit et les insignes royaux et s'entoura d'une garde de douze licteurs. Certains croient qu'il en choisit douze en souvenir du nombre des vautours qu'il avait vus en prenant les augures pour la royauté, mais je préfère suivre l'opinion de ceux qui croient qu'il voulut imiter en cela les Etrusques, ses voisins, auxquels il emprunta aussi la chaise curule et la toge prétexte. Les rois étrusques étaient élus par les votes de douze peuplades qui leur fournissaient chacune un licteur.

Cependant, la ville s'agrandissait tous les jours de nouveaux territoires, murs et fortifications, dans l'espoir que la faible population ne tarderait pas à s'accroître. Pour que la ville ne restât pas presque vide, Romulus suivit l'exemple d'autres anciens fondateurs qui avaient appelé autour d'eux des gens de toute sorte, humbles et obscurs, mais qui racontèrent ensuite que les habitants de leurs villes étaient sortis de la terre elle-même. Romulus ouvrit donc un asile [sur le Capitole], dans un endroit situé entre deux petits bois, qui est actuellement entouré d'une clôture. Des hommes libres, des esclaves fugitifs y accoururent en foule des terres voisines pour tâcher d'y tenter la fortune. Cela donna une nouvelle vigueur à la grandeur naissante de la ville.

Romulus, se voyant chef d'un peuple nombreux, voulut mettre à sa tête un conseil de cent sénateurs, soit qu'il

crût ce nombre suffisant, soit que cent seulement lui parussent dignes d'être créés *patres*. Ce nom leur fut donné à cause de leur dignité et leurs descendants furent plus tard appelés « patriciens ».

La puissance de Rome était déjà portée si haut qu'elle pouvait rivaliser avec celle des villes voisines. Mais la pénurie de femmes faisait craindre qu'elle durât peu, car les Romains ne pouvaient espérer avoir d'enfants s'ils ne contractaient pas de mariages avec les peuplades voisines. Romulus, sur le conseil des *patres*, envoya à ces dernières des ambassadeurs pour leur demander leur alliance et des jeunes filles à marier. Il leur rappela que, comme toutes les choses, les villes avaient d'humbles commencements, qu'elles devenaient ensuite grandes et fameuses par leur propre force et que, avec l'aide des dieux, il en serait ainsi de Rome dont l'origine, on le savait bien, était due à l'aide des dieux ; que des hommes ne devaient pas considérer comme une déchéance de s'allier à d'autres hommes. L'ambassade fut accueillie avec insolence et avec mépris. Tous les voisins de Rome voyaient d'un mauvais œil surgir au milieu d'eux une nouvelle force qu'ils jugeaient dangereuse pour eux et pour leurs descendants. La plupart demandèrent aux ambassadeurs pourquoi les Romains n'avaient pas ouvert aussi un asile aux femmes de mauvaise vie, pour se procurer des épouses.

La jeunesse romaine supporta l'injure à contrecœur. Cependant Romulus dissimulait son ressentiment afin de saisir l'occasion de venger l'offense qu'on avait faite à son peuple. Il fit donc des préparatifs pour célébrer de grands jeux en l'honneur de Neptune équestre, appelés *Consualia*. Pour y attirer le plus grand nombre possible de spectateurs, il fit répandre le bruit que ces jeux seraient extrêmement riches et solennels. Attirés aussi par la curiosité de voir la nouvelle ville, des gens accoururent de toutes parts, surtout des pays des Céniniens, des Crustumins et des Antennates. Mais le nombre des Sabins qui y accoururent avec leurs femmes et leurs filles fut plus grand en-

core. Accueillis cordialement dans les maisons, voyant la ville déjà remplie d'habitations, ils s'étonnaient que Rome eût déjà pris tant d'importance.

Le temps du spectacle arrivé, tandis que tous étaient attentifs, la jeunesse romaine se jeta à l'improviste, au signal convenu, sur les jeunes filles accourues pour assister aux jeux. La plupart d'entre elles furent enlevées au hasard par ceux qui les rencontrèrent. Les plus belles furent réservées aux premiers des *patres* et furent portées chez ceux-ci par les plébéiens. On raconte que la foule demandant à qui était destinée une jeune fille d'une beauté remarquable, ses ravisseurs, pour la protéger contre toute violence, répondirent: « A Thalassius! » De la vient le cri nuptial qui fut plus tard en usage.

L'épouvante fit interrompre les jeux. Les pères et les parents des jeunes filles enlevées criaient qu'on avait violé l'hospitalité et invoquaient l'aide des dieux aux jeux desquels, trompés par les Romains, ils étaient accourus. Non moindres étaient la douleur et l'indignation des jeunes filles.

Au milieu de ce désordre, Romulus courait çà et là en répétant que la cause du rapt des jeunes filles était l'orgueil des pères qui avaient refusé pour elles des noces légitimes. Elles seraient, disait-il, les épouses chéries des Romains; elles seraient entourées d'une tendre affection par leurs enfants futurs; elles devaient se calmer et donner volontairement leur cœur à ceux au pouvoir desquels elles étaient tombées; souvent l'amour naît de l'offense; le bonheur ne leur manquerait pas; leurs maris les consoleraient, par leur amour, d'être loin de leur patrie et de leurs parents. Qu'on y ajoute les caresses des ravisseurs qui s'efforçaient par tous les moyens de calmer la colère des jeunes filles et toutes ces supplications qui, mieux que toute autre chose, aident à apaiser le cœur de la femme.

(Tite-Live, *Hist.* I 4).

.... Tous ces faits furent bientôt une cause de guerre. Après avoir mis en déroute les Véiens, après avoir pris et détruit la ville des Céniniens, Romulus porta de ses pro-

pres mains à Jupiter Férétrien les riches dépouilles du roi ennemi, tué dans la bataille. Les portes de la ville tombèrent au pouvoir des Sabins par la trahison d'une jeune fille qui leur avait demandé pour récompense ce qu'ils portaient au bras gauche, c'est-à-dire leurs bracelets. Les Sabins l'écrasèrent sous leurs boucliers qu'ils portaient à ce bras. Les ennemis s'étant approchés des murs, une bataille acharnée s'engagea à l'entrée de la ville. Romulus, au milieu du danger, cria à Jupiter d'arrêter la fuite honteuse de ses soldats. Ce fut l'origine du temple de Jupiter Stator. Tandis que l'on se massacrait, les femmes enlevées, les cheveux dénoués, se précipitèrent tout à coup entre les combattants pour les séparer.

Romulus fit la paix et conclut une alliance avec Tatius. Chose incroyable! les ennemis abandonnèrent leur patrie pour la nouvelle ville et, comme dot des femmes enlevées, mirent leurs richesses en commun avec celles de leurs gendres. Ainsi, Rome étant devenue beaucoup plus forte en peu de temps, Romulus ordonna que toute la jeunesse, divisée par tribus, avec armes et chevaux, fût prête à tout danger de guerre. Il créa ensuite un conseil de gouvernement qu'il appela Sénat parce qu'il était composé de vieillards, dits aussi *patres* à cause de l'autorité dont ils étaient revêtus.

L'Etat ayant été ainsi organisé, tandis que Romulus présidait un jour une assemblée du peuple près du marais de la Chèvre, il disparut inopinément. Quelques-uns pensent qu'il fut assassiné et coupé en morceaux par les sénateurs eux-mêmes, parce qu'il était devenu un tyran. On répandit ensuite le bruit qu'il avait été enlevé au ciel pendant une éclipse de soleil et pendant un orage. Le fait fut confirmé ensuite par un certain Julius Proculus, qui raconta que Romulus lui était apparu, plein d'une immortelle majesté et qu'il lui avait ordonné de dire au peuple de l'adorer comme un dieu, qu'il était le dieu Quirinus, et que la volonté des dieux était que Rome dominât un jour le monde. (Florus, *Rer. Rom.* I 1).

SUR LE PALATIN

SUR LE PALATIN

Humanae genti nova lex pandatur ab Urbe:
cui robur nomen ROMA sit orbis AMOR.

(Domenico Tinozzi, *Pax*,
kal. ian. M.CM.XIX).

I.

La vision du Forum et trois célèbres voies de la Rome antique - Une église byzantine près de l'ancien « vicus Tuscus » ; mamans anciennes et modernes - Caligula et ses folies - Un escalier impérial, le poète Ovide et Servius Sulpicius Galba.

Le visiteur qui du Capitole se rend sur le Palatin, fera bien de s'arrêter pendant quelque temps sur la petite place de la via del Campidoglio, d'où, un peu au-delà de l'entrée du *Tabularium*, on domine tout le Forum Romain et les ruines qui l'entourent.

Le spectateur aura derrière lui l'ancien *Tabularium*, flanqué de tours sévères et transformé en forteresse au Moyen Age. Au-dessous, à gauche, il apercevra les restes du portique des *Dii Consentes*, dernière protestation, au IVe siècle, du paganisme mourant; au-delà, toujours à gauche, les restes du temple de Vespasien, avec les trois colonnes qui sont encore debout, et l'emplace-

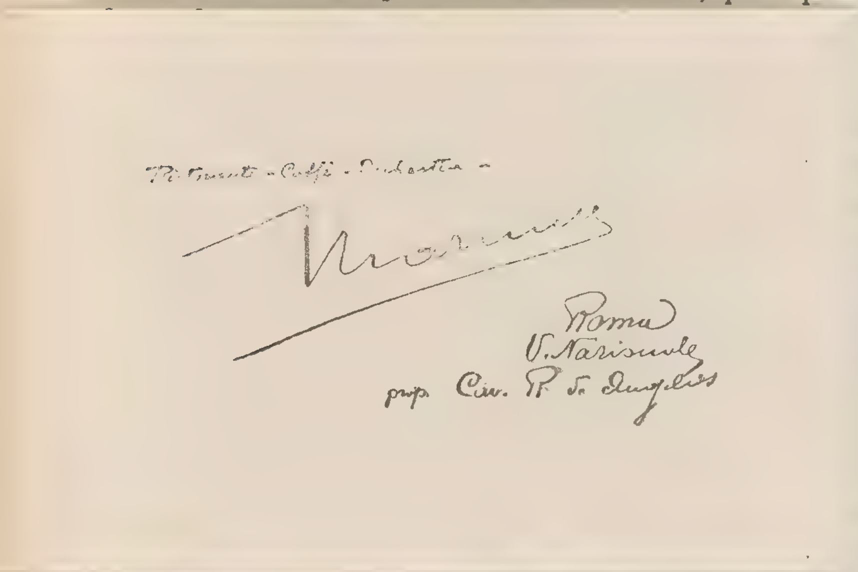
ment du temple de la Concorde où, dans une séance mémorable, fut décidé le sort des compagnons de Catilina. Un peu plus loin, pour compléter le souvenir tragique, devant l'arc de Septime Sévère, la rue qui en porte le nom et qui suit à peu près la direction des anciennes *Scalae Gemoniae,* où l'on jetait les cadavres des condamnés à mort. Aussitôt après, l'église de Saint-Joseph-des-Charpentiers, construite sur le *Carcer Tullianum* que Salluste nous a décrit d'une façon si impressionnante (*Bell. Cat.* 55).

Toujours à gauche du spectateur, l'église de Sainte-Martine, l'ancien *Secretarium Senatus*; celle de Saint-Adrien, l'ancienne *Curia* ou Salle des séances du Sénat; les ruines de la basilique Emilienne; le temple d'Antonin et de Faustine, actuellement Saint-Laurent-in-Miranda; puis le *héroon* de Romulus et les Archives de la Ville, aujourd'hui Saints-Côme-et-Damien. Les voûtes colossales de la basilique de Maxence ou de Constantin, avec l'église de Sainte-Françoise-Romaine, et, au fond, le Colisée, ferment de ce côté, jusqu'à l'arc de Titus qui se dresse à droite sur la Velia, le tableau grandiose qui évoque de si glorieux souvenirs.

De là part la voie Sacrée qui descend dans le Forum, la voie des triomphateurs. Elle passe devant les monuments que nous venons d'indiquer, tourne vers le Palatin aussitôt après avoir dépassé le temple de Jules César et, flanquée de la colonne de Claude II le Gothique et d'autres mo-

numents honoraires, côtoyant la basilique Julienne que le spectateur reconnaît à sa droite, elle se dirige vers le Capitole. Les constructions modernes cachent aux yeux du visiteur le *clivus* qui, partant de la voie Sacrée près du temple de Saturne, montait autrefois au temple de Jupiter Capitolin. Il réapparaît en partie aujourd'hui, avec son pavé d'une époque très tardive, juste devant l'entrée du Tabularium.

Les ruines imposantes du Palatin, presque en



du
a-
es
er-
le
es
elà
de
».
ne
s-
à

demi détruites, vers l'arc de Titus, *la via Nova*, qu'un écrivain du temps d'Auguste qualifiait de « Vieille. » A demi-côte, le spectateur trouve le *clivus Victoriae*, dont nous aurons bientôt l'occasion de parler.

Tel est le magnifique décor qui précède et complète la vision des ruines du Palatin.

Le visiteur, par la rue qui flanque le Forum

ment du temple de la Concorde où, dans une séance mémorable, fut décidé le sort des compagnons de Catilina. Un peu plus loin, pour compléter le souvenir tragique, devant l'arc de Septime Sévère, la rue qui en porte le nom et qui suit à peu près la direction des anciennes *Scalae Gemoniae*, où l'on jetait les cadavres des condamnés à mort. Aussitôt après, l'église de Saint-Joseph-des-Charpentiers, construite sur le *Carcer Tullianum* que Salluste nous a décrit d'une façon si i

Sai
de
séa
lien
lem
de
Sai
la
l'ég
le
Tit
bleau grandiose qui évoque de si glorieux souvenirs.

De là part la voie Sacrée qui descend dans le Forum, la voie des triomphateurs. Elle passe devant les monuments que nous venons d'indiquer, tourne vers le Palatin aussitôt après avoir dépassé le temple de Jules César et, flanquée de la colonne de Claude II le Gothique et d'autres mo-

numents honoraires, côtoyant la basilique Julienne que le spectateur reconnaît à sa droite, elle se dirige vers le Capitole. Les constructions modernes cachent aux yeux du visiteur le *clivus* qui, partant de la voie Sacrée près du temple de Saturne, montait autrefois au temple de Jupiter Capitolin. Il réapparaît en partie aujourd'hui, avec son pavé d'une époque très tardive, juste devant l'entrée du Tabularium.

Les ruines imposantes du Palatin, presque en face du spectateur, dominent les monuments du Forum. On aperçoit au fond, au-delà de la basilique Julienne, après les trois élégantes colonnes du temple des Dioscures, les hauts murs que certains attribuent aux bibliothèques et au temple d'Auguste. Ils nous cachent en partie les autres constructions de l'empereur Caligula, mais, au-delà et au-dessus de ces murs, on voit les restes de ce qu'on a supposé être le « palais de Tibère ». Une végétation touffue et sombre en couronne le sommet.

Parallèle à la voie Sacrée, au pied des constructions de Caligula, monte sous des arches à demi détruites, vers l'arc de Titus, *la via Nova*, qu'un écrivain du temps d'Auguste qualifiait de « Vieille. » A demi-côte, le spectateur trouve le *clivus Victoriae*, dont nous aurons bientôt l'occasion de parler.

Tel est le magnifique décor qui précède et complète la vision des ruines du Palatin.

Le visiteur, par la rue qui flanque le Forum

Romain et qui en porte le nom, se dirigera vers la via San Teodoro et, après avoir jeté un coup d'œil sur les ruines qui, de ce côté, dominent la rue, atteindra l'entrée du Palatin.

*
* *

La moderne via San Teodoro, ainsi appelée à cause de l'église ronde du saint martyr, suit à peu près la ligne de l'ancien *vicus Tuscus*. C'est là que, dans les premiers temps de Rome, s'installa la colonie étrusque qui a donné son nom au *vicus*. Le culte très ancien et la statue de Vertumnus confirmaient cette origine. Au temps de Plaute (254-184 avant J. C.?), la rue, habitée surtout par des barbiers, des parfumeurs et des fabricants de pommade, avait une très mauvaise réputation à cause de la lie sociale qui l'habitait ou qui la fréquentait (*Curcul.* IV 1, 21).

Avant de gravir le Palatin, le visiteur fera bien de visiter l'église ronde de Saint-Théodore.

Elle fut fondée, dit-on, au VIe siècle sur les ruines d'un ancien édifice romain que certains archéologues ont identifié, selon nous à juste titre, avec le temple d'Auguste, objet de tant de controverses. L'église dédiée au soldat martyr fut, d'après le *Liber Pontificalis*, restaurée par le pape Léon III. Elle fut certainement destinée, avec d'autres églises, aux pratiques religieuses de la milice gréco-romaine qui servait de garnison au Palatin pendant les premiers temps de l'exarchat.

Les mosaïques byzantines de l'abside représentent le Sauveur bénissant, assis sur le globe, entre les apôtres Pierre et Paul. Le saint titulaire, barbu, ceint de la couronne du martyre, est à côté de saint Pierre; un autre jeune saint (Cléonicus?), martyr aussi, est à côté de saint Paul. Remarquons que les martyrs Sébastien, Théodore et Georges remplacèrent, à une époque tardive, comme patrons des armées gréco-romaines, les anciens et légendaires héros, les Dioscures, auxquels, avec d'autres divinités, était confiée la protection des légions.

L'église subit de considérables restaurations au temps du pape Nicolas V (cf. de Rossi, *Mosaici* etc., *S. Teodoro*).

Dans le petit atrium de l'église, on conserve un autel dédié peut-être à Bacchus. Jusqu'à ces dernières années, les mamans romaines apportaient des ex-voto et des cierges à « saint Toto », comme elles appellaient gentiment et naïvement le martyr oriental, pour lui demander la guérison des enfants atteints de maladie. Ce pieux usage en rappelle un autre: celui des mères de l'ancienne Rome qui, elles aussi, portaient au Lupercal des dons et des ex-voto pour obtenir la même grâce. Le Lupercal était l'antre sacré où l'on prétendait que Faustulus avait trouvé, sous le « Figuier rùminal », les jumeaux Romulus et Rémus tandis qu'une louve les allaitait.

On a cru qu'une ancienne louve de bronze avait été retrouvée non loin de là et l'on a sup-

posé à tort que Saint-Théodore se trouvait sur l'emplacement même de l'ancien Lupercal.

A titre de curiosité ajoutons que, dans la solitaire église de Saint-Théodore, a son siège la confrérie du Sacré-Cœur de Jésus, dite des « Sacconi », dont les membres appartiennent à l'aristocratie et à la haute bourgeoisie romaines.

* * *

L'accès actuel au Palatin est immédiatement à gauche de l'église de Saint-Théodore. Plus tard, quand les fouilles seront définitivement organisées, il est probable qu'on ouvrira une autre entrée un peu plus loin et qu'on la décorera de la porte élégante de Vignole qui ornait autrefois l'entrée des Jardins Farnèse.

A peine entré dans l'avenue en pente, le visiteur aperçoit sur sa gauche et en contre-bas, une profonde excavation où l'on a mis à nu des constructions d'une époque tardive faites avec d'anciens matériaux. Au-delà de ce groupe de ruines confuses, s'élèvent les murs géants d'un imposant monument de la meilleure époque impériale.

C'est une grandiose construction rectangulaire en briques, sur laquelle on n'a pas encore dit le dernier mot. Au XVIe siècle, on la crut à tort le temple de Jupiter Stator et Pirro Ligorio put en dessiner une salle que l'on voyait encore, ornée de marbres et de colonnes corinthiennes. Certains ont voulu y reconnaître une dépendance du pa-

lais de Caligula (37-41 après J. C.), et, nous le verrons, pour de bonnes raisons.

On sait que cet empereur, fils dégénéré de Germanicus, voulut se faire passer pour fils de Jupiter et frère de Castor et de Pollux, dont on admire encore le temple en ruines au pied même du Palatin, à côté des constructions dont nous parlons. Caligula prolongea les bâtiments de son palais jusqu'au temple des Dioscures, qui devint ainsi le vestibule de la résidence impériale, de sorte que Caligula appellait Castor et Pollux ses « portiers ». Souvent, assis entre les statues des deux dieux, il recevait sérieusement les hommages des adulateurs, le culte et l'encens de ses prêtres, des courtisans et de la foule (cf. Suétone, *Calig.* 22).

Ce fut précisément pendant une de ces cérémonies que Caligula aperçut, parmi la foule des prosternés, un homme du peuple, un cordonnier gaulois, qui riait insolemment. Il l'appela et lui demanda la raison de son hilarité. Le Gaulois lui répondit sans détours: « Je crois qu'il n'y a pas au monde de fou plus drôle que toi ». Cassius Dion (*Hist.* LIX) ajoute, en racontant l'anecdote, que Caligula, loin de se fâcher de cette réponse hardie, renvoya le cordonnier sans le punir, jugeant que les paroles d'un homme de rien n'avaient aucune importance.

Dans la vie de ce César (22), Suétone nous raconte que Caligula relia le Palatin au Capitole au moyen d'un pont qui passait sur le temple d'Auguste, afin de pouvoir aller plus aisément, disait-il, faire la causette avec Jupiter et les autres

dieux capitolins, que parfois, dans sa folie, il menaçait de relégation, d'exil ou de pis encore.

Cet épisode a fait supposer à quelques archéologues que, dans une des deux grandes salles de l'édifice en question, on doit reconnaître le temple d'Auguste.

On a tenté d'identifier l'autre salle, transformée plus tard en église sous le titre de *Sancta Maria Antiqua*, avec la bibliothèque palatine. Mais on a objecté que la première salle n'avait pas du tout l'aspect d'un temple et que la bibliothèque palatine se trouvait non loin du portique d'Apollon, comme nous le verrons plus loin.

Le pont de Caligula fut détruit par Claude; il n'en resta aucune trace. Claude, qui succéda à Caligula (41-54 après J. C.), isola de nouveau le temple de Castor et Pollux et rendit aux monuments adjacents leur ancien aspect. Du reste, comme le font remarquer M. Marucchi et d'autres archéologues, le pont de Caligula ne fut peut-être qu'un passage postiche et semblable au couloir moyen-âgeux qui relie aujourd'hui encore les palais du Vatican au château Saint-Ange. Ecartant la dénomination de « temple d'Auguste », beaucoup d'auteurs sont d'avis que les deux salles ne sont qu'une dépendance de la grandiose *Domus Caligulana*, de cette demeure qui fut le théâtre des folies inouïes de ce César.

*
* *

Un peu au-delà de la rotonde de Saint-Théodore, le visiteur tourne à gauche (*Fig. I*), et aperçoit en bas la salle qui fut plus tard transformée en une église byzantine nommée *Sancta Maria Antiqua*. Après avoir jeté un coup d'œil sur les différentes constructions et les salles qui se trouvent à droite et qu'une vieille tradition attribue au palais de Tibère, il arrive bientôt à un des principaux accès au groupe des bâtiments impériaux. De ce point se détachaient deux escaliers. Le premier, le monumental *escalier impérial*, descendant sous des arches très hautes et entre des murs qui conservent encore çà et là quelques pauvres restes de leur ancien revêtement de marbre, mène à l'église de *Sancta Maria Antiqua*. L'autre escalier ou descente, à gauche de l'accès, aujourd'hui complètement enseveli sous les décombres, donnait sur la *via Nova*. De cette voie, au temps d'Auguste, un autre escalier menait, semble-t-il, au Forum Romain, à peu de distance du temple de Vesta. Ce fut probablement devant cet escalier que le galant poète Ovide, étant allé visiter le temple pendant les fêtes de Vesta, resta en extase en voyant descendre, nu-pieds, une belle matrone romaine (*Fast.* VI 395 et suiv.).

Un souvenir historique.

Le 15 janvier 69, Servius Sulpicius Galba, qui avait succédé à Néron le 11 juin 68 après J. C., pour réprimer les abus et l'indiscipline croissante des cohortes prétoriennes,

avait adopté et désigné pour son successeur Calpurnius Pison Licinianus. Marcus Salvius Othon, ancien favori de Néron, arrivé récemment de la Lusitanie, se voyant frustré dans ses espérances d'arriver à l'empire, souleva contre lui les cohortes prétoriennes. Celles-ci, menaçantes, envahirent le Forum. Galba, accompagné de quelques fidèles, descendit probablement au Forum par un de ces escaliers, dans l'espoir de calmer les cohortes et de les ramener à leur devoir. Pison fut tué dans le tumulte au seuil du temple de Vesta. Galba, entraîné par la bagarre et entouré de nombreux ennemis, fut massacré près du lac de Curtius (Tacite, *Hist.* I 39 et suiv.; Suétone, *Galba* 17 et suiv.; Plutarque, *Galba* 22 et suiv.; Cassius Dion, LXIV).

II.

Q. Lutatius Catulus, M. Fulvius Flaccus, M. Livius Drusus, L. Sergius Catilina et M. Tullius Cicéron sur le Palatin - La « porta Romanula » et le « clivus Victoriae » - Tibère bâtit-il sur le Palatin? - La « Domus Caligulana » ou « Caiana », passe-temps de caserne, un souvenir de L. Aelius Aurelius Commode - Saint Pierre et Simon le Magicien - Le culte et le temple de la déesse Victoire et la « salle de la pluie ».

Sur cette partie du Palatin devaient se trouver, du côté de la Velia, la maison habitée par Cicéron, construite par ce M. Livius Drusus qui prit une si grande part aux agitations qui furent le prélude de la guerre sociale (92-89 avant J. C.), la maison de Catilina et, près de la *porta Romanula,* celle de Q. Lutatius Catulus dont les portiques furent ornés des dépouilles des Cimbres, vaincus par lui et Marius aux champs Raudiens près de Verceil en 101 avant J. C.

Fig. V. (*Phot. Morpurgo*).



Le *clivus Sacer*.

Fig. VI. (*Phot. Troili*).



Le cryptoportique de Caligula.

Tout près d'ici devait se trouver aussi l'habitation de M. Fulvius Flaccus, le vainqueur des Gaulois et le partisan de Caius Gracchus, qui fut démolie à la suite de la mort que le tribun trouva dans la féroce répression de l'insurrection populaire (123-121 avant J. C.).

De même que Cicéron après son retour de l'exil, M. Valerius Maximus, le vainqueur des Sabins, et P. Valerius Volesus, fils de Publicola, y habitèrent dans des maisons construites aux frais du trésor public (Asconius Pedianus, *In Pison.*). Comme nous l'avons dit plus haut, le tribun Clodius, l'ennemi acharné de Cicéron, demeura aussi sur le Palatin (Asconius Pedianus, *In Milon.*).

Mais les bâtiments construits sous l'empire envahirent l'emplacement de ces anciens monuments républicains.

*
* *

C'est ici que s'ouvrait une des quatre portes de la Rome du Palatin, la *Romana* ou *Romanula.* Ce nom qui, nous l'avons remarqué, vient peut-être du mot archaïque *rumon*, fleuve, fut sans doute donné à cette porte parce qu'elle donnait sur les plaines situées au pied du Palatin, qui étaient presque toujours inondées par les eaux du Tibre et de sources, avant que les grands travaux d'assèchement en eussent réglé l'écoulement (Ovide, *Fast.* VI 401 et suiv.). D'autres

prétendent que la porte fut appelée ainsi du nom de *rumen*, mamelle, par allusion à la louve légendaire qui, sous le figuier ruminal de l'antre Lupercal, aurait allaité les jumeaux Romulus et Rémus (*Fig. II*).

Ici à peu près commençait le *clivus Victoriae* qui, presque parallèle à la *via Nova* et à la *via Sacra*, aboutissait au temple de Jupiter Stator, sur le haut de la Velia, où, près de l'arc de Titus, par un autre *clivus*, elle rejoignait la *summa Sacra via*.

Le *clivus Victoriae* devait son nom à un très ancien temple dédié à la Victoire et qui, semble-t-il, se trouvait à mi-côte du Palatin.

Le *clivus* traversait, près de la *porta Romanula*, l'emplacement d'un plus ancien édifice, peut-être de la maison de Flaccus. Il passe aujourd'hui entre une double rangée de constructions qui doivent appartenir à la *domus Caiana*, maison de Caius Caligula, plutôt qu'à la maison de Tibère.

*
* *

Une question se pose. Tibère a-t-il fait exécuter de grands travaux sur le Palatin? Suétone (*Tiber.* 47) qui l'accuse d'avoir laissé inachevé le temple d'Auguste et de n'avoir pas terminé la restauration du théâtre de Pompée, dit qu'en fait de bâtiments, Tibère ne laissa à Rome rien de remarquable qui recommandât son nom à la pos-

térité: *neque opera ulla magnifica fecit.* Cassius Dion (*Hist.* LVII 10) et Tacite (*Ann.* VI 45) l'affirment également.

Contrairement à ces affirmations catégoriques de Suétone et de Cassius Dion, nous trouvons une maison de Tibère, ou *domus Tiberiana*, mentionnée par Tacite, par Capitolin, par Victor et par la *Notitia.* Vopiscus parle d'une bibliothèque contiguë à la *domus Tiberiana.* Nous verrons plus loin comment certains archéologues essaient d'expliquer cette apparente contradiction des textes. En niant l'existence d'un grand palais, bâti par l'ordre de Tibère sur le Palatin, on attribue à Caligula les constructions le long de ce tronçon du *clivus Victoriae,* dont une grande partie reste encore couverte par les Jardins Farnèse. Du reste, les bâtiments élevés par Caligula étaient d'une richesse et d'une grandeur exceptionnelles. Pline l'atteste: il regrettait d'avoir vu deux fois Rome envahie et presque étouffée par les énormes masses de Caligula et de Néron (*Nat. hist.* XXXVI 24). Suétone (*Calig.* 22, 50) nous montre le fils inquiet de Germanicus errant la nuit, dans ses fréquentes insomnies, à travers les longs portiques de son palais, en invoquant et en attendant impatiemment la lumière du jour. D'autres renseignements importants sur les constructions de Caligula nous sont fournis aussi par Plutarque, dans sa vie de Romulus: ces constructions auraient fait périr un arbre qui, d'après la légende, était né miraculeusement de la lance du fondateur de Rome.

En pénétrant dans les salles à gauche, le visiteur aura une belle vue de la voie Sacrée, de l'atrium de la maison des Vestales, de la *via Nova* et des monuments adjacents du Forum. A droite, en haut, des restes de balcons avec des stucs artistiques et des fragments de transennes de marbre révèlent en partie la richesse de cette partie des constructions impériales (*Fig. III*).

On fera bien de visiter aussi les quelques salles au rez-de-chaussée qui, d'après certains, auraient servi de corps de garde. Les murs sont çà et là couverts de *graffiti*; on y lisait autrefois les noms de *Philaromus*, d'*Annaeus* et d'*Aprilis*. Peut-être, par une chaude journée, alourdi par le « scirocco », un soldat de garde y grava-t-il l'inscription: *Somnus claudit ocellos*. D'autres *graffiti* obscènes nous révèlent des épisodes de la vie de garnison. Parmi un indéchiffrable fouillis de signes et d'inscriptions, un inconnu souhaite deux fois à son rival, avec une haine implacable et tenace, que les bêtes féroces le dévorent dans des montagnes désertes: *illum secretis montibus ursus edat*.

Par une de ces salles on peut monter à l'étage supérieur, d'où le *clivus Victoriae* prend un aspect pittoresque. Un peu plus loin, un ancien escalier conduit du *clivus* à la haute terrasse des jardins; il devait mener à une dépendance du palais. D'un côté comme de l'autre, le *clivus* est flanqué de salles, dont certaines sont de dimensions considérables et d'une bonne construction (*Fig. IV*). Une inscription dédiée par l'affranchi impérial

A. Titallon à « Hercule Auguste », retrouvée en cet endroit, a fait croire à certains que cette partie du Palatin était le « palais de Commode » ; on sait que cet empereur aimait à se faire adorer sous le nom de ce dieu.

* * *

Nous voici devant le joli casino des Farnèse, qui était autrefois la volière de la villa et qui est actuellement le siège de la direction des fouilles. Arrêtons-nous un instant pour admirer le groupe pittoresque des trois grandes voûtes de la basilique de Constantin, et les autres ruines voisines de la Velia. Près d'ici, sur la voie Sacrée, l'imagination fertile du Moyen Age a placé l'épilogue tragique de la dispute légendaire de l'apôtre Pierre avec Simon le Magicien et la chute mortelle de ce dernier, sous Néron. Dans l'église de Sainte-Marie-la-Neuve, aujourd'hui Sainte-Françoise-Romaine, construite sur les ruines du temple de Vénus et de Rome, on montre maintenant encore une dalle polygonale de la voie Sacrée sur laquelle se serait agenouillé saint Pierre. Dans la basilique Vaticane, au fond de la nef latérale de gauche, en face du monument sépulcral d'Alexandre VII, on voit une peinture de Vanni représentant la chute de Simon le Magicien.

*
* *

Le *clivus Victoriae* conduisait au temple de la Victoire, véritable divinité nationale des Romains qui, d'après Claudien (*De VI consulatu Honorii Augusti*), la vénéraient comme le génie tutélaire de Rome et de l'Empire: *Romanae tutela togae.* Ce temple devait être situé près d'ici: les fouilles intéressantes qu'on y a faites à différentes époques et, en particulier, des fragments d'inscriptions qui parlaient d'un sanctuaire dédié à la Victoire et qui ont été trouvées dans ces parages nous portent à le croire. Asconius Pedianus, mentionnant la maison de P. Valerius Volesius située sur le Palatin, dit qu'elle se trouvait près de la Velia, « où est actuellement le temple de la Victoire », *sub Veliis, ubi nunc aedes Victoriae est* (*In Pison.*).

Denys d'Halicarnasse (*Arch.* I 32) rappelle que ce temple fut construit à l'endroit même où le légendaire Evandre, roi des Arcadiens, avait consacré un autel à la Victoire. Le témoignage de l'historien grec et d'autres écrivains en faveur de la préexistence, sur le Palatin, d'une colonie hellénique qui aurait fini par se fondre avec les Latins, fut mal accueilli par les écrivains contemporains et postérieurs. Toutefois, Virgile s'en inspira, car il parle d'une longue lutte des Arcadiens avec les Latins.

Tite-Live (X 33) nous dit que le temple de la Victoire fut bâti par l'édile curule L. Posthu-

mius, ce qui nous reporterait à l'an 460-461 de Rome. On y déposa provisoirement la fameuse image apportée de Pessinonte à Rome, puis vénérée dans le temple de Cybèle qui se trouvait également sur le Palatin. D'après un fragment du *calendarium* de Verrius Flaccus, ou y célébrait le 1er août la commémoraison solennelle de la conquête de l'Egypte par Auguste. Plus tard, le temple prit le nom de *Victoria Germaniciana*, peut-être en souvenir de la victoire de Germanicus, père de Caligula, qui, à Idisiavisum (Hasbach), en l'an 16 après J. C., vengea sur les Germains d'Arminius la défaite essuyée par Q. Varus sept ans auparavant dans la forêt Teutobergienne, près du Weser, en Westphalie, et reconquit les aigles et les autres étendards perdus dans la défaite.

Sur le Palatin, et peut-être dans le voisinage du temple de la Victoire, se trouvait aussi un édicule dédié à la *Victoria virgo* élevé après un vœu de Porcius Caton, en 195 avant J. C., dans la guerre contre les Espagnols, et dédié deux ans après. (Tite-Live, XXXV 9, 6).

Le culte de la Victoire, c'est naturel, fut toujours en très grand honneur à Rome. Il y avait un autel et une statue d'or de la Victoire dans la salle de la Curie sénatoriale au Forum. L'enlèvement de cette statue et de cet autel, à la fin du IVe siècle, sous l'empereur Gratien, marqua le déclin définitif du paganisme à Rome.

Au-dessous du casino Farnèse, on arrive, par des avenues ombreuses et des escaliers obscurs, à la « salle de la pluie » qui, avec le vestibule, la terrasse et la porte de Vignole, aujourd'hui disparue, décorait de ce côté l'entrée des Jardins Farnèse.

III.

La Velia et ses souvenirs - L'arc de Titus, les Pénates et les Lares - Le temple de Jupiter Stator - De Romulus à Frédéric Barberousse et Alexandre III - Les Frangipani - La « Turris Iniquitatis », la statue de la « Victoire » et les Habsbourg - Le roi Tarquin l'Ancien et une ancienne porte de Rome - Sur le seuil du palais de Domitien.

En continuant notre route par le *clivus Victoriae*, le long des ruines de ce qu'on est convenu d'appeler *domus Caligulana*, nous arrivons au sommet de la Velia. Avançons un peu jusqu'à la déclivité qui descend vers la voie Sacrée.

A gauche, l'arc de triomphe de Titus rappelle la chute de Jérusalem, conquise et détruite par cet empereur en 70 après J. C., après trois ans d'une guerre féroce. Au-delà se dessinent les gigantesques ruines du double temple de Vénus et de Rome; au fond, le Colisée; à droite, un groupe de ruines important d'une haute valeur politique et religieuse.

Sur la Velia se trouvaient un ancien temple des dieux Pénates (Denys d'Halicarnasse,

Arch. I 67), dont il est fait mention en 67 avant J. C. (Tive-Live, XLV 16), et le temple des Lares Publics, qui était situé, lui aussi, *in summa Sacra via*, et qui était l'un des sanctuaires les plus vénérés de Rome. Ce dernier fut reconstruit par Auguste (Julius Obsequens, 101; *Res gestae divi Aug.*, IV 19-21 lat.).

Tout à côté de l'arc de Titus, un peu au-delà du coin de l'autre *clivus* qui se détache de la voie Sacrée, on aperçoit de grandioses constructions en blocs de tuf et en briques qui doivent avoir fait partie d'un très ancien édifice. Peut-être sont-ce les restes du temple de Jupiter Stator qui, au dire des topographes, s'élevait en cet endroit.

Dans la lutte qui suivit l'enlèvement des Sabines, effectué par ordre de Romulus dans la vallée Murcia pendant les jeux en l'honneur du dieu Consus, les Sabins, restés maîtres de la colline du Capitole, comme le raconte Tite-Live (I 12), repoussèrent les Romains jusqu'à la porte Mugonia qui, de ce côté-là, donnait alors accès à la ville primitive. Voyant l'avenir de Rome en danger, Romulus invoqua Jupiter à haute voix et le pria d'arrêter la fuite des Romains. Ceux-ci, entendant le cri de leur roi, se jetèrent de nouveau sur les Sabins et la bataille ne cessa que lorsque les femmes enlevées s'interposèrent entre leurs maris et leurs parents.

Le temple de Jupiter Stator, promis par Romulus dans l'angoisse de la défaite imminente, fut rebâti en 296-294 avant J. C. par le censeur M. Atilius Régulus, vainqueur des Samnites (Tite-Live, X 36, 37).

D'après Vitruve, la façade était ornée de six colonnes et les côtés de onze. C'est dans ce temple que, en 62 avant J. C., Cicéron convoqua le Sénat pour dévoiler la conjuration que Catilina avait ourdie contre la République. Triste épisode de la vie politique de ces temps-là qui eut son tragique épilogue peu après dans le temple de la Concorde et dans le *carcer Tullianum* par l'exécution de presque tous les compagnons de Catilina. Le temple de Jupiter Stator fut brûlé, avec beaucoup d'autres monuments, dans l'incendie qui fut, croit-on, allumé sur les ordres de Néron, en 64.

Pendant le Moyen-Age, se dressait sur ces ruines une tour qui fut appelée *Cartularia* du nom d'une magistrature byzantine et qui devint ensuite un dépôt d'archives pontificales. Cette tour fit plus tard partie de la forteresse que les Frangipani construisirent ici, et qui, du temple de Vénus et de Rome, s'étendait jusqu'au Palatin dont elle occupait une grande partie. Quand l'empereur d'Allemagne, Frédéric Barberousse, assiégea Rome en 1167, le pape Alexandre III, le futur défenseur de la liberté des communes italiennes contre l'insolence teutonne, se réfugia dans cette forteresse.

C'est là que lui arriva, le 1er acût, la nouvelle que l'empereur d'Allemagne avait pris et incendié la cité Léonine, profané et pillé Saint-Pierre, où, après avoir installé sur le trône pontifical l'antipape Pascal III, il avait fait couronner sa femme

Béatrix. Le pape fut obligé de s'enfuir à Bénévent. Mais, dix ans après, le 29 mai, Barberousse était battu à Legnano par les communes lombardes liguées avec Alexandre III.

Dans cette même forteresse, dont les ruines se superposent à celles des constructions républicaines et impériales, le pape Gélase II avait déjà été emprisonné en 1118. Ce groupe de fortifications fut abattu en 1257 par le sénateur Brancaleone dans sa lutte contre les guelfes. Les derniers restes qui s'appuyaient contre l'arc de Titus disparurent au commencement du XIXe siècle quand cet arc fut isolé.

Le 2 février 1918, le directeur des fouilles, M. Boni, retrouva, parmi les ruines de la forteresse de ces Frangipani dont les Habsbourg prétendent descendre, une *Niké* (Victoire) de marbre d'une grande beauté, du Ve siècle avant J. C. « Nous accueillons, écrivit alors l'illustre archéologue, comme un augure la blanche Victoire de marbre qui, de la sombre enceinte de la *Turris Iniquitatis*, recommence à vivre sur le joyeux Palatin. » Moins d'un an après, la coalition des empires centraux était rompue, l'Autriche défaite, et Trente et Trieste rendues à la mère-patrie.

*
* *

En passant entre la maison de Caligula et le groupe de ruines impériales et médiévales, nous arrivons à une autre voie romaine pavée de dalles

polygonales. Ce *clivus* qui se détache de la *summa Sacra via* et où débouche la *summa via Nova*, a été appelé avec raison *clivus Sacer* (*Fig. V*). Martial (*Epigr.* I 71, 5) semble y faire allusion quand il dit que l'on arrivait aux « vénérables palais » par le *clivus Sacer*. De ce *clivus* devait se détacher le *clivus Apollinis* qui conduisait au groupe des constructions d'Auguste.

Dans le voisinage était, dit-on, dans les temps primitifs, la demeure du roi Tarquin l'Ancien, entre le temple de Jupiter Stator et la porte Mugonia. A droite de ce *clivus*, sous les ruines de la forteresse du Moyen Age, on aperçoit les restes d'une construction très ancienne qui fut attribuée au temple de Jupiter Stator; peut-être était-ce le temple de la Victoire ou, d'après certains archéologues, un sanctuaire dont-on ignore le nom. Près d'ici devait se trouver certainement l'antique porte Mugonia qui fut appelée plus tard « l'ancienne porte du Palatin », *porta vetus Palatii*, mentionnée par Ovide (*Trist.* III 1, 31). Dans des documents du Moyen Age on parle de l'*ascensa Palatii*. Juste en face des ruines colossales de la *Turris Iniquitatis*, on a découvert récemment les piliers d'un grand arc du *clivus Sacer* qui semble un ouvrage du I[er] siècle après J. C.

Le grand emplacement, bouleversé actuellement par les fouilles et couvert de décombres de différentes époques, est l'ancienne « area Palatina », au fond de laquelle se dressaient les restes géants de la façade de l'édifice que les topographes

ont baptisé « palais des Flaviens ». A en croire Martial (*Epigr.* VIII 36), cette demeure impériale devait être d'une splendeur incomparable. Le poète de cour écrit que « si son faîte semblait toucher le ciel et rivaliser avec lui, cette demeure était cependant au-dessous de la grandeur de Domitien son maître » ; et Stace ajoute que « cette demeure était remarquable non seulement par la masse et la richesse de ses cent et quelques colonnes, mais parce qu'elle était capable de contenir et de soutenir tout un Olympe de dieux » (*Sylv.*, IV, II 18-20).

De la riche colonnade qui en ornait la façade on dominait toute l'« area Palatina. » Pour donner une idée de sa richesse il suffit de rappeler que lorsque Bianchini entreprit les fouilles de cette partie du Palatin pour le compte de Francois Ier, duc de Parme et Plaisance (1720-1726), les deux magnifiques colonnes de jaune antique qui flanquaient la porte principale furent vendues aux tailleurs de pierre Perini et Maciucchi pour 3000 écus ; le bloc de marbre grec qui formait le seuil était d'une telle dimension et d'une telle épaisseur qu'on put le transformer en table pour le maître-autel du Panthéon (*Sancta Maria ad Martyres*). Ce ne furent pas les seules dévastations et destructions que l'on commit dans cette première période de recherches. Nous reparlerons bientôt de cette *domus* quand nous y conduirons le visiteur (Lanciani, *The ruins and excavations of ancient Rome*, p. 159).

IV.

Caius César Caligula - Sa mort - Tragiques vicissitudes de sa famille et ironies de l'histoire - Un célèbre cryptoportique, fantaisies, la statue de Pompée et la maison dite de Germanicus.

Caius Caligula, fils du grand Germanicus, neveu de Tibère, survécut, avec Agrippine la Jeune, à la disparition tragique de sa famille. En mourant, Tibère dit qu'il laissait en lui au peuple romain « un serpent pour le dévorer et un Phaéton pour l'incendier ». Plus tard, Sénèque écrivit que « la nature semblait l'avoir créé pour prouver à quelles énormités pouvait arriver une nature corrompue par un pouvoir sans bornes ». On ne connaît que trop, en effet, les cruautés de cet empereur. Pline, Juvénal et d'autres ont tenté de leur trouver une circonstance atténuante dans le philtre étrange que sa femme Caesonia lui aurait fait boire afin de se l'attacher par un amour invincible. (Pline, *Nat. hist.* VIII 42; Juvénal, *Sat.* VI 614 et suiv.). Débauché, cruel, voleur, incestueux, il voulut être adoré comme un dieu et triompher de peuples qu'il n'avait pas même vus. Après avoir créé pontife son cheval *Incitatus*, il allait le nommer consul quand une conujration lui ôta la vie (Flavius Josèphe, *Ant. Iud.* XIX 1 et suiv.).

Le 24 janvier 41 après J. C., jour désigné pour le meurtre, l'empereur assistait aux jeux palatins, institués par Livie en l'honneur d'Auguste, qui se célébraient dans un théâtre de bois élevé sur l'« area Palatina. » S'amusant de la cohue et de la joie bruyante de la foule, il paraissait avoir oublié son bain habituel et son dîner. Les conjurés étaient inquiets, parce qu'ils craignaient les dénonciations. Le sénateur Vatinius, en arrivant, demanda à l'historien Cluvius Rufus quelle serait la représentation ce jour-là. « La mort d'un tyran », répondit l'historien. Vatinius comprit et le pria de

garder la chose pour lui. Enfin Asprenus finit par décider Caligula à prendre son bain et à dîner. Nous emprunterons le récit du meurtre à Flavius Josèphe (*Ant. Iud.* XIX 14 et suiv.), à Suétone (*Cal.* 58) et à d'autres historiens.

Après avoir éloigné la foule et l'escorte de garde, les conjurés entourèrent l'empereur comme pour lui faire honneur et le défendre. Au lieu de gagner ses appartements par le porte principale du palais, Caligula prit un passage couvert où l'attendaient avec leur maître quelques jeunes Asiatiques qui devaient exécuter devant lui des danses sacrées de leur pays. Le pédagogue objecta qu'on gelait de froid sous ce portique, mais l'empereur voulut que les jeunes gens dansassent. Il y a une double version de l'assassinat. Les uns racontent que Chéréas, tribun d'une cohorte prétorienne, le frappa à l'improviste à la tête par derrière en lui criant : « Prends garde ! » tandis que le tribun Cornelius Sabinus lui perça la poitrine. D'autres disent que Sabinus lui ayant demandé le mot d'ordre pour la garde, et Caligula lui ayant répondu : « Jupiter », Chéréas lui cassa la mâchoire d'un coup d'épée en lui disant : « Attrape ! Il est en colère ! » Tous se jetèrent alors sur l'empereur qui, replié sur lui-même, criait qu'il vivait encore. On l'acheva. Les conjurés le criblèrent de trente blessures, en criant l'un à l'autre : « Achève-le ! » Quelques-uns lui enfoncèrent leur épée dans les parties secrètes. Tout-à-coup, au milieu du tumulte, survinrent les esclaves porteurs de la litière impériale, armés de bâtons, avec les Germains de la garde ; ils tuèrent quelques conjurés et quelques sénateurs innocents qui étaient accourus.

La femme et la petite fille de Caligula furent également massacrées. Le cadavre sanglant de l'empereur, abandonné de tous, resta pendant un certain temps là où il était tombé. Suétone ajoute que le spectre du tyran erra à travers le palais jusqu'à ce que des mains pieuses eussent déposé ses cendres dans la tombe.

Telle fut la fin de Caius Caligula, dont la famille sembla vouée à un destin tragique. Son père, Germanicus, était

mort, regretté de tous, en Syrie, en 19. On soupçonna Pison et Plancina de l'avoir empoisonné par ordre de Tibère. Sa mère, Agrippine l'Ancienne, fille de M. Vipsanius Agrippa qui fit bâtir le Panthéon, exilée dans l'île de Pandataria par ordre de Tibère dont Séjan avait éveillé la défiance, y mourut de misère en 33. Les frères de Caligula, Néron et Drusus, moururent aussi, dit-on, en prison. Sa sœur, Agrippine la Jeune, qui fut plus tard la femme de l'empereur Claude, fut assassinée en 59 par ordre de son fils Domitius Néron, devenu empereur, qu'elle avait eu de son premier mari Domitius Ahénobarbus.

Etrange détail. La pierre tombale d'Agrippine l'Ancienne, que l'on conserve dans la cour du palais des Conservateurs au Capitole, fut transformée au Moyen Age en mesure à blé. Ironie féroce du hasard, remarque une inscription postérieure qu'on y a gravée: la tombe de celle qui fut condamnée à mourir de faim servit plus tard à mesurer le blé!

*
* *

Nous voici peut-être sur le théâtre de la scène effroyable que nous venons d'évoquer (*Fig. VI*). Nous disons « peut-être », parce que, pendant les dernières fouilles, on a découvert d'autres cryptoportiques et d'autres passages couverts.

Sur le Palatin, derrière les ruines de la forteresse des Frangipani et sous le palais de Caligula, commence un long cryptoportique avec plusieurs ramifications, avec des restes d'escaliers menant à des étages supérieurs. Ce cryptoportique, après avoir parcouru l'emplacement du palais dans toute sa longuer et détaché à gauche une dernière ramification qui se dirige vers ce qu'on appelle

Fig. VII. (*Phot. Moscioni*).



Peintures de la maison de Tibère.

Fig. VIII. (*Phot. Moscioni*).



Mur de droite du *Tablinum*.

le « palais des Flaviens », débouche à ciel ouvert sur l'emplacement d'une ancienne maison romaine décorée de peintures de la meilleure période.

Outre les indications topographiques de Flavius Josèphe et de Suétone qui semblent dissiper tous les doutes sur l'identité des lieux, un autre détail peut nous amener à conclure que c'est bien dans ce cryptoportique que fut tué Caligula. Les historiens ajoutent que les meurtriers, après avoir assassiné l'empereur, s'enfuirent du cryptoportique et se réfugièrent dans la maison de Germanicus, d'où ils réussirent plus tard à s'échapper. Peut-être n'a-t-on pas eu tort d'appeller « maison de Germanicus » la jolie *domus* romaine que nous trouverons au fond du cryptoportique et dont nous parlerons bientôt. En tout cas, tout en admettant que le cryptoportique ait été le théâtre de la scène atroce du 24 janvier de l'an 41, nous ne pouvons nous empêcher de sourire en nous rappelant qu'un jour, un conférencier indiquait à son auditoire, avec une ridicule solennité, de prétendues taches de sang que, d'après lui, on pouvait encore distinguer sur le mur du cryptoportique. C'est ainsi que certains montrent le piédestal de la statue de Pompée au palais Spada en affirmant qu'au pied de cette même statue, dans la Curie de Pompée, Jules César alla tomber, percé de vingt-trois coups de poigard, le 15 mars de l'an 44 avant J. C. Or ce piédestal est moderne, et la statue fut trouvée sous Jules III dans le vicolo Leutari, très loin de la Curie de Pompée.

Le couloir que nous parcourons était éclairé par la partie supérieure. Il conserve encore çà et là son ancien pavé de mosaïque et en *opus spicatum*. Sur plusieurs points, la voûte est encore ornée de stucs délicats. Deux escaliers, dont une partie est encore obstruée, mènent à l'étage supérieur de cet ensemble de constructions encore enterrées que de nombreux topographes attribuent au palais de Tibère. Le long du cryptoportique, on voit des fragments d'anciennes sculptures et des restes d'ornements de différentes époques, mais sans valeur.

V.

Maison paternelle de Tibère, ou maison de Livie, ou de Germanicus ? - Auguste et un fils de trois mois - Encore le palais de Tibère - Antonin le Pieux, Marc-Aurèle et Lucius Verus - Tibère au Moyen Age - Description de la « Domus » et de ses peintures - Rappellent-elles des épisodes de la vie d'Auguste et de la gens Claudia ?

Bien peu de monuments ont reçu autant de dénominations que la petite et élégante *domus* sise au fond du cryptoportique de Caligula, et découverte en 1868. Il n'en reste que les murs de quatre salles, anciennement décorées de magnifiques peintures qui se fanent et s'effacent peu à peu et dont il ne subsiste aujourd'hui que des traces décolorées.

Cette *domus* a été appelée tour à tour par les archéologues « maison paternelle de Tibère », « maison de Livie », « maison de Germanicus ». On a discuté à perte de vue pour en revendiquer la propriété exclusive à chacun de ces personnages qui, du reste, faisaient tous partie de la même famille.

Suétone (*Tiber.* 5) rappelle que Tibère naquit sur le Palatin. Son père, Tib. Claudius Néron, après avoir eu un fils de Livia Drusilla, céda sa femme d'assez bonne grâce à Auguste qui l'épousa en 38 avant J. C., alors qu'elle était encore enceinte de Drusus.

La naissance de Drusus, survenue trois mois à peine après le mariage de Livie, ne manqua pas de provoquer dans les milieux romains les commentaires les plus amusants et les plus égrillards. Un fils de trois mois! Une telle bonne fortune ne pouvait arriver qu'à Auguste, le futur maître du monde (Suétone, *Claud.* 1). C'est de ce même Drusus immortalisé par ses guerres en Germanie, et d'Antonia la Jeune que naquirent Germanicus, père de l'empereur Caligula, et ce pauvre homme d'empereur Claude. La maison dont nous parlons appartint donc d'abord à Tib. Claudius Néron, puis à Livie, et passa peut-être plus tard, on ne sait comment, à Germanicus; elle peut, par conséquent, porter le nom de ces trois personnages. On comprend que certains archéologues l'identifient avec la maison de Germanicus, en se basant sur le récit de la mort de Caligula fait par Suétone.

*
* *

Mais la question topographique se complique encore davantage. Nous avons dit que Suétone (*Tiber.* 47) et Cassius Dion (*Hist.* LVII 10) nient avec Tacite (*Ann.* VI 45) que Tibère ait embelli Rome par ses constructions massives. Il n'acheva ni la construction du temple d'Auguste commencé par lui ni la restauration du théâtre de Pompée : *Princeps neque opera ulla magnifica fecit et quae sola susceperat, id est Augusti templum, restitutionemque Pompeiani theatri, imperfecta post tot annos reliquit* (Suétone, *loc. cit.*). Où est donc le magnifique palais de Tibère qui, partant du *clivus Victoriae*, devrait arriver jusqu'auprès de l'endroit où nous sommes et se trouver sous les Jardins Farnèse? Pour les raisons exposées ci-dessus, la « maison paternelle de Tibère », la « maison de Livie », la « maison de Germanicus », qu'on lui donne le nom qu'on veut, peut n'être qu'un seul et même édifice avec celle qui, au dire de Plutarque (*Galba*, 24), « *était appelée* maison de Tibère »; le nom de *domus Tiberiana* aurait fini par prévaloir sur les deux autres.

Vopiscus et d'autres auteurs mentionnent, il est vrai, une *bibliothèque* existant alors dans la *domus Tiberiana*; mais il s'agit peut-être d'une bibliothèque particulière, à l'usage personnel des empereurs. On sait que, pour les gens adonnés à l'étude, il y avait sur le Palatin, outre les nom-

breuses bibliothèques de la ville, la riche bibliothèque collectionnée par Auguste.

Cette *domus* pourrait donc être celle que, d'après Capitolin, habita Antonin le Pieux. Là aussi vécut pendant quelque temps, dans une retraite silencieuse, le doux Marc-Aurèle, l'empereur philosophe, créé consul et nommé César par Antonin (138-147). Ce dernier, après lui avoir fait déposer le manteau grec, lui ordonna de revêtir les insignes d'un César désigné (*M. Antonin.* 6). Dans cette même maison, d'après Capitolin, Lucius Verus, frère adoptif de Marc-Aurèle, aurait achevé, sans grand résultat, son éducation (*Verus*, 2). Suétone nous apprend du reste que la plus grande partie de l'existence de Tibère s'écoula hors de Rome.

Sur les vingt-trois ans que dura son règne, il en passa à peine deux de suite dans sa capitale. L'homme exécré qui, dans son palais de Capri, gaspillait des sommes énormes dans des débauches de toute sorte, était, à en croire Tacite, très économe pour d'autres dépenses. Au Moyen Age, on raconta que, vêtu d'un sac, couvert de cendres et baigné de larmes, Tibère pénitent se prosterna devant la « Sainte-Face » du Christ, que le procurateur Publius Lentulus lui avait, disait-on, envoyée d'Orient après la mort du Sauveur. Curieuse légende qui à une des reliques le plus vénérées de la basilique Vaticane, la « Véronique », joint le souvenir du voluptueux et soupçonneux César (14-37).

*
* *

Et maintenant, visitons la *domus*, objet de tant de discussions.

Pour la distribution des pièces, cette maison n'a presque rien de commun avec le type classique de la *domus romana*. Par une petite entrée latérale, pavée en mosaïque, on arrive à un *Atrium* qui était peut-être « testudiné », c'est-à-dire entièrement recouvert d'un toit. A gauche, les restes d'un autel ou d'un *Lararium* pour les divinités protectrices de la maison. En face du visiteur s'ouvrent trois chambres qui portent une inscription moderne sur marbre; sur celle du milieu on lit *Tablinum*; sur les deux chambres latérales, *Ala dextra* et *Ala sinistra*.

Les murs de la chambre de gauche, à fond rouge, sont partagés en panneaux par des colonnettes d'ordre composite, avec des ornements représentant des rameaux de vigne, des feuilles de lierre, des frises à fond jaune. En haut, sur fond blanc, des couples de génies ailés se jouent entre des tiges d'un dessin élégant. Le socle qui entoure la salle imite le marbre. L'archéologue Marucchi et d'autres ont remarqué que la forme d'art qu'on a baptisée, bien à tort, style pompéien, devrait s'appeler « style romain classique », parce qu'on le retrouve dans toutes les anciennes maisons romaines, d'où il passa plus tard dans les riches chambres sépulcrales des catacombes.

Dans la salle de droite (*Fig. VII*), sur les murs peints de façon à imiter le marbre, se détachent des colonnettes d'ordre corinthien avec de ravissants festons de fruits et de fleurs. Des masques bacchiques, la lyre, le tympan de Cybèle et d' autres instruments sacrés ont fait croire à certains que cette salle était le *lararium* ou, comme on dirait aujourd'hui, la chapelle domestique où l'on gardait les images en cire des ancêtres, *imagines maiorum*, que, par un très ancien usage, on vénérait comme les dieux tutélaires de la maison. Il est essez probable que cette coutume vint de celle des Latins primitifs d'ensevelir sous le foyer de leurs huttes les cendres de leurs parents.

On aperçoit aussi des sujets religieux représentés dans un horizon de marines et de paysages champêtres, sur le fond jaune de la frise qui court aux-dessus des festons. Quoique ces peintures soient fanées et effacées sur plusieurs points, un observateur patient et attentif peut y reconnaître, avec l'aide de bonnes jumelles, des allusions et des scènes qui évoquent les épisodes les plus licencieux de l'ancienne mythologie, traités avec une imagination débordante et une verve malicieuse par le peintre qui a décoré ces murs.

*
* *

Les peintures de la salle centrale, du *Tablinum* qui correspondait à nos salons de réception, sont du plus haut intérêt. Malheureusement, ici aussi,

le temps et l'incurie des administrations précédentes les ont fortement dégradées.

Cette salle est décorée de bizarres colonnettes d'ordre composite et de tableautins qui nous reportent à la meilleure période de l' art gréco-romain. Sur le mur du fond, l'artiste avait représenté l'épisode mythologique de Galatée et Polyphème et la mort d'Acis, dont Ovide parle dans ses *Métamorphoses* (XIII 738 et suiv.). La peinture a complètement disparu, mais nous pouvons la reconstituer d'après les nombreuses reproductions qu'on en fit peu après sa découverte.

Le géant Polyphème, amant dédaigné de la nymphe Galatée, après avoir écrasé sous une énorme rocher son rival abhorré Acis, poursuit parmi les eaux la Néréïde qui s'enfuit sur un hippocampe. Deux autres nymphes atterrées semblent, non loin de là, indiquer à la nymphe le géant que l'on aperçoit derrière le rocher avec lequel il a écrasé Acis. Pour montrer l'aveugle passion à laquelle Polyphème est en proie, l'artiste a dessiné sur l'épaule gauche du cyclope un petit génie sans ailes qui le mène avec deux rênes très fines.

L' autre épisode mythologique peint sur le mur de droite (*Fig. VIII*), mieux conservé, quoique très endommagé, est également tiré des *Métamorphoses* (I, 568 et suiv.).

Io, la jolie fille du fleuve Inachus, aimée de Jupiter, est enlevée par lui et changée en génisse, pour que Junon ne soupçonne rien de la nouvelle infedélité de son divin époux. Mais la déesse a deviné la vérité : elle demande à Jupiter de lui donner la génisse. Jupiter n'ose la lui refuser.

Junon en confie la garde à Argus, géant aux cent yeux. Jupiter tremblant pour le sort d'Io, donne l'ordre à Mercure d'endormir et de tuer Argus. La mort du géant irrite Junon et la confirme dans ses projets de vengeance. La génisse, après avoir longuement erré de pays en pays, poursuivie par la jalousie de Junon, arrive enfin sur les rives du Nil. Les mugissements douloureux d'Io touchent Jupiter qui, à force de promesses et de caresses, réussit à apaiser Junon et à obtenir son pardon. La génisse, ayant repris son ancienne forme, est adorée par les Egyptiens sous le nom d'Isis, comme conclut Ovide:

Nunc dea niligena colitur celeberrima turba.

Il n'aurait certainement pas été facile de reconnaître dans la peinture que nous étudions l'épisode décrit par Ovide, si l'artiste lui-même, un Grec à coup sûr, n'était pas venu en aide au spectateur. Pour rappeler la métamorphose d'Io, il l'a représentée sous la figure d'une jeune fille assise sur une pierre, la tête ornée de deux petites cornes. Quant à Argus, le géant aux cent yeux, on le reconnaît sous la forme d'un jeune homme, armé d'une épée et d'une lance, portant enroulée autour du bras une peau tachetée de léopard. A gauche, Mercure s'approche avec précaution. La statue de Junon sur un piédestal domine la scène.

Pour rendre le sujet encore plus compréhensible, le peintre avait écrit en grec *Hermès* sous Mercure, *Io* et *Argos* sous les autres personnages. Ces inscriptions ont complètement disparu aujourd'hui, mais elles étaient encore assez visibles il y a quelques années.

*
* *

Les peintures du mur du fond, en haut à droite, et celles du mur où était représentée la métamorphose d'Io sont plus difficiles à expliquer.

Au fond de la salle, dans le petit panneau en haut à droite, est représentée peut-être une cérémonie d'initiation. Il semble inadmissible que le sujet de cette peinture soit, comme certains l'ont prétendu, le gracieux épisode de la vestale Aemilia. Celle-ci, pour épargner une grave punition à une de ses *alumnae* qui avait laissé éteindre le feu sacré, pria d'abord la déesse Vesta, puis ranima les cendres éteintes en y approchant un lambeau de sa *stola*. (Valère Maxime, *Dict. fact. mem.* I 1, 7; Denys d'Halicarnasse, *Arch.* II 68). Du reste, on ne saurait comprendre pourquoi un épisode légendaire de la *gens* Aemilia serait figuré dans un bâtiment où tout semble parler de la *gens* Claudia et d'Auguste.

Ce n'est certes pas sans raisons que l'artiste a reproduit, dans la salle voisine, les attributs ornementaux du culte de Cybèle dont le temple, comme nous le verrons, était en somme un monument de famille des Claudes.

*
* *

On aperçoit un édifice rond en haut, dans la peinture d'angle du mur de droite (*Fig. VIII*). S'agirait-il du temple de Vesta?

Une jeune fille est en train de rentrer chez elle; en haut, des personnes la regardent et semblent l'attendre anxieusement. Serait-ce la vestale Quinta Claudia qui revient d'Ostie où elle est allée à la rencontre de l'image de Cybèle, dont l'intervention miraculeuse l'a justifiée d'une accusation infâme et sauvée d'une mort ignominieuse? Ou bien serait-ce une autre Claudia, vestale elle aussi, qui rentre du triomphe de son père ou de son frère Appius Claudius Pulcher? Celui-ci, vaincu d'abord par le peuple alpin des Salasses (143 avant J. C). l'avait enfin battu. Il voulut célébrer un triomphe, malgré le peuple. Pour le sauver des conséquences de son acte audacieux, la vestale monta sur son char et l'accompagna jusqu'au Capitole; pendant le trajet, elle dut le défendre contre la violence d'un tribun de la plèbe (Cicéron, *pro Coelio*, 34; Valère Maxime, *Dict.* etc. V 4, 6; Suétone, *Tiber.* 2). Ou serait-ce Livie qui, accompagnée du petit Tibère, entre dans la maison d'Auguste ?

Un autre édifice rond est représenté en haut, à l'autre coin du mur, au-dessus de la porte.

Dans le petit panneau à gauche de la métamorphose d'Io, dans la scène du sacrifice domestique, la femme assise serait-elle Livia Drusilla, l'épouse rusée du complaisant Tib. Claudius Néron, puis d'Auguste? Enfin, les sphinx artistiques, la représentation de la fable d'Io, adorée par les Egyptiens sous la forme d'Isis, ne pourraient-ils pas être des allusions aux triomphes d'Auguste

sur Cléopâtre et Antoine, ainsi qu'aux efforts d'Auguste pour faire de la fertile Egypte le grenier du peuple romain ? (Suétone *Oct.* 18).

Voilà une série de questions qui valent la peine d'être étudiées.

*
* *

Trois tuyaux de plomb pour conduite d'eau au mur de gauche témoignent des restaurations exécutées dans l'édifice. Sur l'un on lit une inscription latine dont voici la traduction : « Hymnus, esclave de notre César, a fait [cette conduite] sous la surveillance d'Eutychius, affranchi et procureur de l'empereur Domitien César Auguste ». Cette inscription nous ramène aux années 81-96. Le nom de *Iulia* qui est sur l' autre tuyau rappelle peut-êre Julie fille de Titus ou Julia Domna, femme de Septime Sévère. L'affranchi *Pescennius* mentionné sur le troisième tuyau nous suggère le souvenir de ce Pescennius Niger qui, en 193, disputa l'empire à Septime Sévère. Il s'agit peut-être d'une restauration faite à cette époque.

La quatrième salle, le *Triclinium*, n'est pas moins intéressante que les trois autres. Elle est décorée de peintures sur fond rouge avec des trophées et des emblèmes relatifs au culte de Diane et d'Apollon. A remarquer deux vases de verre avec de l'eau et des fruits, d'un naturel frappant, peints aux coins du mur de gauche.

A côté du *Triclinium* se trouve une autre salle. peut-être une *cella vinaria* ou cave.

Dans la partie postérieure et latérale de cette *domus* il y a d'autres pièces pour différents usages, avec un escalier pour monter aux étages supérieurs aujourd'hui détruits et un petit péristyle entouré d'autres pièces; le tout est relié à l'atrium par un étroit corridor. Au fond du péristyle, un passage souterrain, fermé par des constructions du temps de Domitien, se dirige vers le palais des Flaviens. D'autres galeries se détachent de ce corridor; l'une d'elles descend dans les latomies de la colline, vers le temple dit de Jupiter Vainqueur. C'est de ces latomies, ou carrières, que furent tirés, à une époque reculée, les matériaux pour les constructions très anciennes qui couvrent cet emplacement.

Comme dans la colline du Capitole, un véritable hypogée se déploie dans le sous-sol de cette partie du Palatin, en formant des galeries, des couloirs, des puits plus ou moins contemporains des origines de la ville, dont l'effet grandiose et pittoresque peut rivaliser avec celui des étroites galeries cimétériales chrétiennes qui sillonnent le territoire suburbain.

VI.

L'« area » consacrée au Fondateur - Une citerne préhistorique et l'hygiène chez les anciens - La « hutte de Faustulus », celle de Romulus et le « cinquième Sanctuaire des Argéens » - Une protectrice de la paix domestique - Une ruine inconnue et le temple de Cybèle.

A peine sortis de la jolie *domus* qui garde peut-être le secret de tant de mystères dramatiques, nous arrivons au sommet de cette partie de la colline qui fut appelée *Germalus* et qui domine la vallée du Vélabre et du Grand Cirque (*Fig. IX*). Les catalogues régionnaires et d'autres documents affirment que, sur cet angle sud-ouest du Palatin, se trouvaient les monuments les plus vénérables par leur ancienneté et par leur importance religieuse, comme : le *tugurium* ou *hutte de Faustulus*, le berger qui aurait trouvé les jumeaux Romulus et Rémus exposés sur la rive du fleuve débordé, au pied du Germalus, monument qui pouvait ne former qu'un tout avec la hutte et le temple du mythique fondateur; l'*escalier de Cacus* ou de *Cacius*, ainsi nommé peut-être d'un membre du collège des Potitii auquel était confié le culte d'Hercule, ou du brigand tué par Hercule; le *cinquième Sanctuaire des Argéens*, probablement d'anciens héros, devenus les génies tutélaires des quartiers de la ville. « On appelle *Ar-*

géens, dit Festus, certains endroits de Rome où l'on suppose que furent ensevelis quelques illustres Argiens ». Ceux-ci, d'après Varron, avaient accompagné Hercule dans le Latium. En souvenir de ces héros, les vestales jetaient chaque année des mannequins du haut du pont Sublicius, rite étrange qui devait certainement rappeler les sacrifices humains en usage aux époques très reculées.

Denys d'Halicarnasse parle d'un *sanctuaire de Mars,* où l'on conservait, disait-on, le *lituus* ou bâton augural de Romulus. « Ce *lituus,* écrit Plutarque, fut d'abord conservé religieusement sur le Palatin. Lorsque Rome tomba aux mains des Gaulois (390 avant. J. C.), on ne le retrouva plus. Mais, après que les Gaulois eurent été chassés, il fut retrouvé intact parmi les décombres et les cendres ». (*Romul.* 22). Depuis lors, la précieuse relique fut considérée comme « le symbole de la perpétuelle intégrité de Rome » (*Cam.* 32).

A ces souvenirs légendaires se rattachaient les origines si discutées de Rome; monuments civils et religieux d'où se dégageait le charme des hautes destinées de Rome, la Ville éternelle, et qui, par la solennité mystérieuse de leurs lignes archaïques, devaient former un étrange contraste, dans la brillante époque impériale, avec la splendeur des marbres et des bronzes qui décoraient les édifices massifs groupés autour d'eux.

Aujourd'hui, parmi les restes confus des constructions de tuf bouleversées, parmi le désordre

des superpositions qui sont l' œuvre des siècles, il serait vain de chercher à reconstituer les monuments qui couvraient cette partie du Palatin. Ici plus encore qu'ailleurs, les hypothèses sont difficiles à prouver.

*
* *

A gauche de la maison que nous avons visitée, on aperçoit les restes d'une très ancienne citerne en blocs de tuf de dimensions bien moindres que ceux qui ont été employés dans les constructions environnantes. Cela témoignerait que cette citerne est l'œuvre d'une époque pauvre en moyens mécaniques.

Etudions-en les détails. En 1896, quand cette citerne fut découverte, le dehors en était protégé par un enduit d'argile et le dedans par une couche de stuc certainement pour empêcher les eaux d'être contaminées par de malfaisantes infiltrations. L'eau qui s'y trouvait, filtrée à travers un fond de sable et de matière poreuse, s'écoulait dans un petit puits latéral dont le bord fut exhaussé et où l'on puisait l'eau pour l'usage domestique. Ce détail, observe justement M. Marucchi dans son *Guide du Palatin*, conseille la modestie à nos modernes hygiénistes. Plus tard, la citerne, détruite dans sa partie supérieure, fut traversée par une autre construction en *opus quadratum*, où l'on employa de gros blocs de tuf. La citerne, qui sans aucun doute existait avant l' édifice en ques-

Fig. IX. (*Phot. Moscioni*).



Monuments archaïques du *Germalus*.

Fig. X. (*Dess. Boni*).



Type de hutte italique.

tion, semble appartenir à la plus haute antiquité, peut-être aux temps qui précédèrent l'installation de la colonie latine sur la colline ; elle disparut entièrement sous la construction en *opus quadratum* qui date d'une époque beaucoup plus récente. Quel motif peut avoir obligé les constructeurs de la *domus paterna Tiberiana* à en sacrifier presque complètement le développement architectural de ce côté-ci, sinon l'existence d'un souvenir historique insigne, d'un monument religieux et politique, sacré pour les Romains de ce temps-là ? Certains archéologues ont supposé que cette construction superposée à la citerne archaïque était une enceinte où se trouvait une modeste et rustique hutte rappelant celle de Romulus et de son père adoptif Faustulus. A ce sujet, Plutarque raconte que Romulus habita auprès « des escaliers de la Belle Rive, à la descente qui du Palatin mène au Grand Cirque » (*Romul.* 20). Denys d'Halicarnasse place cette hutte sur le côté du Palatin entre le Vélabre et le Cirque, ou plutôt sur le côté qui domine le Cirque, et dit que ceux qui étaient chargés de son entretien se bornaient à la restaurer, en ayant soin d'en conserver l'ancienne forme sans y ajouter aucun ornement (*Arch.* I 79). Le *Catalogue régionnaire* (*Reg.* X) la situe près d'un temple de Cybèle. Varron (*De ling. lat.* V 54), à côté de la maison de Romulus, *apud aedem Romuli,* place le *Germalense quinticeps,* c'est-à-dire le cinquième Sanctuaire des Argéens.

Peut-être la « maison de Romulus » ou la « chaumière de Faustulus » portait-elle le nom de « temple de Romulus » non seulement à cause des souvenirs qu'elle évoquait, mais pour des raisons que nous ignorons. Dans le voisinage de ce monument, on mentionne aussi un temple de Bacchus, cité par Martial (*Epigr.* I 71, 9) ; un autre dédié à la déesse Fièvre, afin probablement de conjurer l'influence mortelle des miasmes qu'exhalaient les marécages situés au pied du Palatin, lorsque, comme chante Carducci après Ovide (*Fast.* VI 400 et suiv.), dans sa poésie intitulée : *Devant les Thermes de Caracalla,*

> ... le Tibre léchait encore
> la colline d'Evandre.

Sur ce point du Palatin on bâtit plus tard un temple à la déesse *Viriplaca,* « qui apaise le maris », gardienne bienfaisante de la paix domestique, que les épouses romaines invoquaient quand leur mari était de mauvaise humeur.

Pour donner une idée de la hutte de Romulus, M. Boni a fait élever sur le Palatin un fac-similé d'ancienne hutte italique, dont nous donnons plus loin la photographie (*Fig. X*).

> *Aspice de canna straminibusque domum*

disait Ovide de la cabane du Fondateur. Les mots Arse verse qu'on lit sur la porte rappellent la déprécation des anciens habitants pour éloigner le feu.

De ce côté, enfin, vers le Grand Cirque et le Vélabre, une pente rapide entre des constructions en *opus quadratum* et en maçonnerie marque l'emplacement d'un ancien accès à la ville de Romulus. C'est donc ici qu'étaient les escaliers de la Belle Rive que Plutarque mentionne dans sa vie de Romulus, ou les escaliers de Cacus dont parle Solinus (*Polyhist.* I 18; Properce, V 1).

***

Impossible d'établir à quel monument appartient le noyau de maçonnerie qui se dresse en face de la « maison paternelle de Tibère ». Les topographes ne sont pas tous d'accord sur son identité. Au-delà de ce noyau se trouve un haut stylobate en pierre albaine et maçonnerie, d'une très ancienne construction, auquel sont adossés une statue de femme sans tête, assise, et des fragments de colonnes également en pierre albaine. Un bosquet d'arbres séculaires donne à ce monument l'aspect d'une paisible et pieuse retraite. (*Fig. XI*).

La statue et l'inscription M. D. M. I. gravée sur un cippe voisin, peuvent nous aider à identifier le monument: *M*[*agnae*] *D*[*eorum*] *M*[*atri*] *I*[*daeae*], « à la Grande Mère des Dieux, de l'Ida ». La *Méter mégalè théa*, comme l'appelaient les Grecs, la mère de tous les dieux olympiens, était aussi connue sous le nom de Cybèle, la déesse du mont Ida, vénérée en Orient par des rites or-

giastiques et symbolisant la mystérieuse force créatrice qui répand partout la vie. La statue acéphale que l'on voit ici adossée au stylobate a, en effet, tous les caractères de la célèbre déesse.

Elle est assise sur un trône dont les bras sont ornés de têtes et de pattes de lion, par allusion aux lions qui accompagnaient ou traînaient son char, selon la croyance antique. Un autre de ses attributs était la couronne ornée de tours qui ceignait certainement la tête de la statue. Le type reproduit ici paraît être celui qui fut créé et fixé par Phidias en donnant une forme au mythe de Rhéa Cybèle.

L'orientation de l'édifice - dont il ne subsiste que l'informe noyau du stylobate - les débris en pierre albaine peuvent être une preuve de sa haute antiquité. Tout nous porte à croire que nous sommes en face du temple de Cybèle, promis par vœu vers 204-205 pendant la guerre contre Annibal, décrété par sénatusconsulte, construit par les censeurs Marcus Livius Salinator et Caius Claudius Néron et dédié environ treize ans après, le 10 avril de l'an 191 avant J. C., par Marcus Junius Brutus (Tite-Live, XXXVI 36).

Ce temple, restauré ou rebâti par Auguste, comme l'atteste le *Monumentum Ancyranum* (IV 8), et restauré aussi par Pertinax en 192, selon l'inscription qu'on lit sur le côté du cippe dont nous avons parlé plus haut, semble avoir toujours conservé son aspect vénérable et archaï-

que de l'époque républicaine. Les quelques débris en pierre albaine paraissent témoigner de son ancienne et solennelle origine. Il était considéré comme un monument de famille des Claudes.

A cet édifice sacré se rattachent l'un des plus brillants faits d'armes de la République romaine et la légende de la vestale Quinta Claudia, à laquelle nous avons fait allusion ci-dessus.

VII.

Annibal, Asdrubal, Caius Claudius Néron et Marcus Livius Salinator - La bataille du Métaure - Tempêtes et « Livres Sibyllins » - La statue de Cybèle à Ostie - La vestale Quinta Claudia - La « Cybèle » de Pessinonte dans le temple sur le Palatin - Les « Galles », Cybèle, Attis et saint Augustin - La statue de Cybèle et le « vol sacrilège » de Serena - Alaric et saint Jérôme.

De graves événements politiques, depuis 219 avant J. C., menaçaient la République; à ces événements s'ajouta peu après l'épouvante causée à Rome par des phénomènes météorologiques imprévus. Annibal campait en 207 avec son armée non loin de Métaponte, en face du consul Caius Claudius Néron, en attendant des renforts que devait lui amener son frère Asdrubal. Cependant le consul, par une manœuvre hardie et soudaine, sans qu'Annibal en eût le moindre soupçon, vola avec des troupes considérables au secours de l'autre consul Marcus Livius Salinator qui à Sena, sur le Métaure, tenait en respect l'armée d'Asdrubal. La bataille qui s'ensuivit fut extrêmement sanglante; elle marqua la fin de la puissance carthaginoise en Italie. Quand Annibal vit que les Romains lui avaient lancé dans

son camp, au moyen d'une machine, la tête de son frère, il comprit toute l'étendue du désastre et devina que la chance lui tournait le dos. Mais, malgré ce revers, les forces carthaginoises ne cessaient de représenter un grave danger pour la puissance romaine dans la basse Italie.

En 206 avant J. C. de violents cyclones avaient lancé des nuées de pierres ; ce phénomène fut considéré superstitieusement comme une punition et une menace de malheurs pires encore que, dans leur colère, les dieux ennemis de Rome se proposaient de déchaîner sur la République. On consulta les livres Sibyllins qui passaient pour prophétiques ; les prêtres firent croire qu'Annibal ne sortirait de l'Italie que lorsqu'on aurait apporté à Rome de Pessinonte, ville de l'Asie Mineure, l'image très vénérée de Rhéa Cybèle, la « Grande Mère des dieux ».

Servius, le commentateur de l'Enéide (*In Aeneid.* VII 188), nous dit en quoi consistait cette étrange image qu'il appelle *acus Matris Deum.* Elle fut plus tard considérée, - ainsi que le *lituus* de Romulus, les *Penates* d'Enée et les *ancilia* – comme un des *pignora fatalia* auxquels était étroitement lié le destin de Rome.

C'était, semble-t-il, une statue d'argent ou d'un autre métal qui avait pour tête une pierre sombre et pointue. On racontait que cette pierre était tombée du ciel; peut-être était-ce un aérolithe, mais la superstition croyait y voir un don divin.

Au IVe livre des *Fastes,* Ovide raconte avec d'abondants détails l'histoire mythique de cette divinité et de son image. Aux notables romains qui se rendaient à Pessinonte pour transporter la statue, le roi de Phrygie, Attale, opposa un refus; mais menacé, pendant une vision, de châtiments par la déesse, il finit par céder. La statue partit pour Rome sur un navire sacré construit exprès. Arrivé à l'embouchure du Tibre, où le sénat, les prêtres et le peuple étaient accourus pour recevoir l'image, le navire s'échoua sur un banc de sable. Les efforts des marins et du peuple ne réussirent pas à le dégager.

Une jeune fille de la *gens* Claudia, la grande vestale Quinta Claudia, se trouvait là avec le collège des vestales. Très belle et très admirée, elle était soupçonnée d'avoir violé son vœu de chasteté à cause du soin exagéré qu'elle mettait à sa coiffure et qui semblait à certains cagots d'alors peu convenable à une vestale.

Forte de son innocence, dit Ovide, la jeune fille avait d'abord méprisé les cancans; mais, ceux-ci augmentant, elle était exposée, si un prodige ne prouvait pas son innocence, à être condamnée et enterrée vivante dans le champ Scélérat.

Tandis que le peuple tirait de tristes présages de l'arrêt du navire, la vestale, s'avançant et se prosternant, répandit trois fois sur sa tête l'eau du fleuve et leva trois fois vers le ciel ses mains suppliantes, en faisant cette prière: « On dit que je suis impure. Je dirai que j'ai mérité mon sort si tu me condamnes, toi aussi. Mais si tu me crois innocente, défends-moi et laisse-toi, ô chaste déesse, tirer par mes chastes mains ». Elle dit et, saisissant la corde du navire, elle le tira sans effort hors du banc de sable, parmi les cris de joie et les applaudissements de la foule.

Après des sacrifices et des actions de grâces, le navire arriva à l'endroit où le ruisseau de l'Almo joint ses eaux à celles du Tibre. On y lava la statue et les instruments destinés au culte de Cybèle. Ce fut l'origine des fêtes Mégalésiennes qui se célébrèrent plus tard le 4 avril en l'honneur de la déesse.

L'image de Cybèle, placée sur un char traîné par des bœufs, précédé de la vestale Claudia et suivi de tout le peuple enthousiasmé, au milieu des chants, des cris et des fleurs, entra à Rome par la porte Capène et fut accueillie dans le temple de la Victoire. Tel est le récit d'Ovide. (*Fast.* IV 191-372).

***

Lorsque le temple de Cybèle, commencé treize ans auparavant, eut été dédié en l'an de Rome 563 (191 avant J. C.), la statue de la déesse y fut transportée solennellement. Il y avait environ douze ans qu'Annibal avait été battu à Zama par Scipion l'Africain, et sept ans que Philippe III, roi de Macédoine, avait expié, à Cynocéphales en Thessalie, la faute de s'être allié à Annibal.

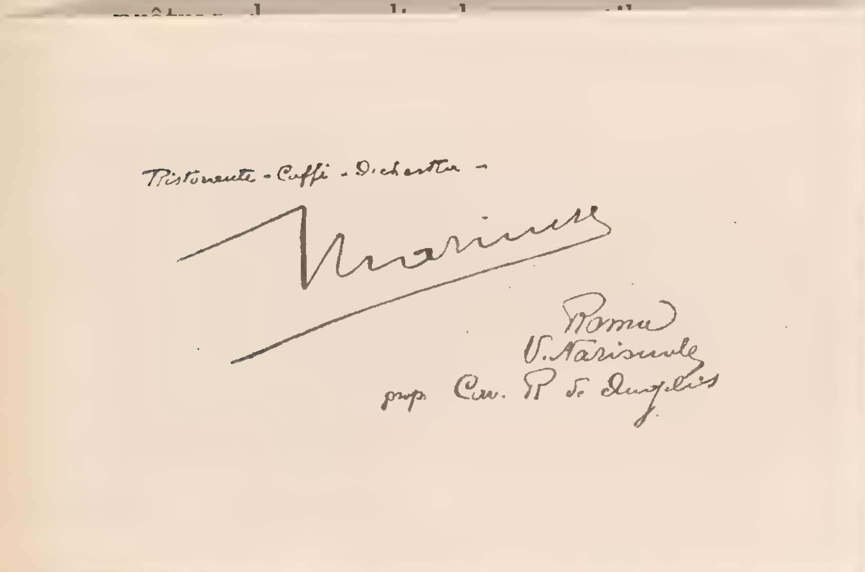
Rappelons, à titre de curiosité, qu'il existe encore, dans les musées du Capitole, un cippe dédié à Cybèle et à *Navis Salvia*, où l'on voit le navire portant la statue de Cybèle, tiré par la vestale. Cancogni en a conclu que Quinta Claudia avait été vénérée plus tard, sous le nom de *Navis Salvia*, comme le génie tutélaire de la navigation du Tibre.

***

Le culte de Cybèle était confié à un collège de prêtres eunuques appelés *Metragyrtæ* ou *Galli*, de nationalité phrygienne. Leur nom de Galles venait du fleuve Gallos, affluent du Sangarios, dont les eaux avaient, suivant Ovide, la triste propriété de rendre furieux ceux qui en buvaient. Ces prêtres, honteusement mutilés, parcouraient les rues de la ville, dans leurs rites orgiastiques, en se frappant jusqu'au sang, au son de fifres, de cym-

bales, de cors et de tambourins. L'empereur Hé-
liogabale, le grand protecteur des cultes orientaux
les plus bizarres, ne rougit pas de se mêler à eux.

C'est par ces rites que l'on célébrait la fête
qui tombait au commencement du printemps, en
l'honneur de Cybèle et du jeune Attis, le prêtre
aimé de la déesse, qui, ayant violé son vœu de
chasteté, se châtra dans un accès de fureur et
mourut, pleuré de Cybèle. De là aussi l'usage des



et
es
r-
n,
ait
rê-
lle
nt
on
ait
et
ue
culte de Rhéa.

Il faut du reste avouer que ces pieuses orgies,
transplantées de Phrygie à Rome, ne trouvèrent
un large accueil que dans la partie la moins saine
et la plus grossière de la population romaine.

*
* *

Lorsque le temple de Cybèle, commencé treize ans auparavant, eut été dédié en l'an de Rome 563 (191 avant J. C.), la statue de la déesse y fut transportée solennellement. Il y avait environ douze ans qu'Annibal avait été battu à Zama par Scipion l'Africain, et sept ans que Philippe III, roi

en

cor
dié
nav
ves
dia
Na
vig

Le culte de Cybèle était confié à un collège de prêtres eunuques appelés *Metragyrtæ* ou *Galli*, de nationalité phrygienne. Leur nom de Galles venait du fleuve Gallos, affluent du Sangarios, dont les eaux avaient, suivant Ovide, la triste propriété de rendre furieux ceux qui en buvaient. Ces prêtres, honteusement mutilés, parcouraient les rues de la ville, dans leurs rites orgiastiques, en se frappant jusqu'au sang, au son de fifres, de cym-

bales, de cors et de tambourins. L'empereur Héliogabale, le grand protecteur des cultes orientaux les plus bizarres, ne rougit pas de se mêler à eux.

C'est par ces rites que l'on célébrait la fête qui tombait au commencement du printemps, en l'honneur de Cybèle et du jeune Attis, le prêtre aimé de la déesse, qui, ayant violé son vœu de chasteté, se châtra dans un accès de fureur et mourut, pleuré de Cybèle. De là aussi l'usage des prêtres de ce culte de se mutiler eux-mêmes et de célébrer d'autres cérémonies dans des orgies sanglantes (Minucius Felix, *Oct.* 22, 24; Tertullien, *Apol.* 12, 15, 25; saint Augustin, *De civ. Dei*, VI 26).

Pour rappeler que le temple de Cybèle avait été bâti par les contributions du peuple, les prêtres allèrent quêter, de porte en porte, avec mille charlataneries, jusqu'à une époque tardive. Saint Augustin, mort vers 430, raconte que, de son temps, *usque ad hesternum diem*, on entendait encore dans quelques villes les chants sacrés et l'on accomplissait encore les rites de l'antique culte de Rhéa.

Il faut du reste avouer que ces pieuses orgies, transplantées de Phrygie à Rome, ne trouvèrent un large accueil que dans la partie la moins saine et la plus grossière de la population romaine.

*
* *

Les derniers souvenirs de la déesse phrygienne qui, d'après la tradition, avait sauvé Rome de la fureur d'Annibal, se rattachent à la mort tragique de Serena, la nièce de l'empereur Théodose le Grand (379-395) et la femme de Stilicon, le héros qui sauva l'empire d'Occident des Goths d'Alaric et des Germains de Radagaise, dans trois batailles en Arcadie, à *Pollentia* et à Florence, et qui périt assassiné par ordre de l'empereur Honorius en 408. Cette même année, Alaric marcha pour la deuxième fois sur Rome. Voici ce que raconte l'historien païen Zosime (*Hist. néa*, V), dans sa religieuse ferveur pour l'ancien culte de l'empire:

Alaric était sous les murs de Rome et l'assiégeait. Le Sénat, soupçonnant Serena d'avoir attiré les barbares, décida à l'unanimité, d'accord avec Claudia, sœur utérine de l'empereur, que Serena, cause des malheurs présents, devait être mise à mort. On comptait qu'une fois Serena disparue, Alaric lèverait aussitôt le siège, parce qu'il ne resterait dans Rome personne pour lui livrer la ville. Ce soupçon n'était pas fondé, car Serena n'avait jamais songé à un pareil méfait. Elle expiait la faute d'avoir violé les choses saintes, comme j'aime à le raconter ici. Lorsque Théodose l'Ancien vint à Rome, il triompha de la tyrannie d'Eugène et excita dans l'esprit de tous le mépris du culte sacré, tandis qu'il avait déclaré vouloir fournir l'argent nécessaire pour les sacrifices. Les temples restaient abandonnés; Serena, s'en réjouissant, désira visiter le temple de la Mère des Dieux. Ayant aperçu un précieux collier autour du cou de la statue de Rhéa, elle l'enleva et

voulut en orner son cou. Une petite vieille, restée la dernière des vestales, lui reprocha en face une telle impiété. Serena la couvrit d'injures et ordonna à sa suite de la chasser du temple. La prêtresse lança des imprécations contre Serena et son mari et leur souhaita tout le mal que méritait son impiété. La princesse n'en tint aucun compte. Elle sortit du temple en se félicitant du beau collier qu'elle avait enlevé. Mais à plusieurs reprises, elle vit, éveillée ou en rêve, des présages de mort imminente. Beaucoup d'autres aperçurent aussi de semblables présages. De fait, la vengeance qui poursuit les impies remplit si bien sa tâche que, quoique Serena sût ce qui devait lui arriver, elle finit par se laisser serrer le cou autour duquel elle avait mis le collier de la déesse.

Mais tout fut inutile: les destinées de Rome étaient marquées. Si le Sénat réussit encore une fois à éloigner Alaric par des prières et une lourde rançon, celui-ci revint l'assiéger en 410 et s'en empara le 24 août, plutôt par surprise que par les armes. La ville fut pillée sans pitié. A sa chute lamentable fit écho, du désert de Bethléem, le cri du grand exégète dalmate saint Jérôme: « Les pleurs m'étouffent: elle est tombée au pouvoir des barbares, cette Ville qui fut la maîtresse du monde! » (*Epist.* CXXVII, *ad Princip.*).

VIII.

Encore le palais de Tibère - Les « viridaria » impériaux - Une ancienne opinion de Rosa acceptée par Alessandro Capannari - Un galant de « goût difficile » - Les jardins Farnèse et l'« Arcadie » - Le Palatin et les vandales de notre époque.

Avant de visiter ce qui reste des délicieux Jardins Farnèse, auxquels donne accès un escalier moderne, jetons un regard sur les petites cellules voûtées, alignées à droite, entre le temple de Cybèle et la maison du Ier siècle. En hommage aux vieilles idées topographiques qui avaient prévalu jusqu'à nos jours, elles furent attribuées à la partie postérieure de la *domus Tiberiana* qui, d'après certains, s'étendait avec la maison de Caligula depuis le *clivus Victoriæ* jusqu'ici et qui, du moins ils le supposent, est encore enterrée en grande partie sous les Jardins Farnèse. Mais nous avons déjà vu que Suétone et d'autres auteurs nient que Tibère ait fait bâtir à Rome des édifices en son nom.

En outre, un escalier qui part du *clivus Victoriæ*, après avoir conduit à une file de pièces qui, dit-on, faisaient partie des constructions de Commode, continue, raide et droit, sans autres communications, jusqu'au haut du jardin. Le fragment topographique de cette partie du Palatin que l'on garde au palais des Conservateurs indique, aus-

sitôt après le *clivus*, des constructions de Septime Sévère et de son fils Caracalla ou peut-être des édifices préexistants restaurés ou transformés par ces deux empereurs. Quelles découvertes nous réservent les fouilles que l'on fera à cet endroit? Nous l'ignorons. Mais un examen partiel fait çà et là montre que, sur l'emplacement que l'on croyait occupé par le palais de Tibère, les Antonins, utilisant des constructions antérieures, ont étendu une magnifique terrasse pour un de ces somptueux jardins suspendus qui étaient si à la mode dans l'antiquité. Ces jardins furent entretenus avec un raffinement de luxe oriental par les empereurs suivants et particulièrement par Héliogabale. Ce dernier, au dire de Lampride, dans l'*Historia Augusta*, (*Ant. Heliog*. 18 et suiv.) raffolait des fleurs et les semait partout à profusion. Il asphyxia par leurs effluves, dans des banquets, de pauvres parasites, en fit extraire des parfums pour ses bains et, pendant l'été, fit porter dans le jardin du palais une énorme quantité de neige qu'il avait fait venir de loin: *Montem nivium in viridario domus aestate fecit advectis nivibus.*

***

Le regretté Alessandro Capannari, dans son ouvrage intitulé: *La casa di Tiberio sul Palatino*, adoptant l'opinion de Rosa (*Plans et peintures de la maison paternelle de Tibère*), a voulu démontrer que la *domus Tiberiana* doit être identifiée

avec la maison du Ier siècle que nous avons décrite. Les arguments de Rosa nous paraissent avoir acquis aujourd'hui une nouvelle force. On peut objecter, il est vrai, que, au dire de Suétone (*Aul. Vitell.* 15), Vitellius put apercevoir l'incendie du temple de Jupiter sur le Capitole, pendant la lutte entre ses partisans et ceux de Vespasien, tandis qu'il banquetait dans la « maison de Tibère ». Mais on répond que nous n'avons plus aujourd'hui de cette maison que le rez-de-chaussée et que nous en ignorons la hauteur primitive. Selon la coutume d'alors, elle devait être assez haute pour dépasser le *viridarium* voisin et permettre à l'empereur de dominer la scène. On remarque en effet que le petit péristyle, derrière les salles ornées de peintures, est à un niveau supérieur à celui de ces mêmes salles.

Notre opinion n'est d'ailleurs nullement en contradiction, comme d'aucuns le prétendent, avec ce que raconte Tacite (*Hist.* III 84), que l'empereur Vitellius, après la prise de Rome par les partisans de Vespasien, s'enfuit sur l'Aventin par « la partie postérieure du palais ». Il peut s'agir ici du palais d'Auguste ou de Caligula; peut-être aussi le mot *palatium* désigne-t-il ici, par antonomase, l'ensemble des constructions impériales. Notre opinion n'est pas non plus en contradiction avec ce que dit avec d'autres Tacite (*Hist.* I 27), qu'Othon, en s'éloignant de Galba qui était occupé à écouter devant l'autel d'Apollon les tristes présages de l'aruspice Umbricius, accompagné de l'affranchi

Onomaste, passa par la maison de Tibère, *per Tiberianam domum*, et par le Vélabre pour rejoindre les conjurés qui l'attendaient auprès du temple de Saturne, au Forum Romain (cf. Suétone, *Otho*, 6). Ce passage de Tacite nous paraît au contraire confirmer notre opinion, car la maison du Ier siècle ornée de peintures se trouvait précisément sur l'itinéraire qu'Othon devait suivre pour aller au Vélabre et de là, au temple de Saturne. Plutarque confirme : « En passant par la maison *dite* de Tibère », Othon descendit au Forum (*Galb.* 24) ; et l'historien grec devait avoir de très bonnes raisons pour s'exprimer en de tels termes.

Notre opinion nous semble donc fondée, à moins que l'on arrive à prouver que l'on appelait aussi *domus Tiberiana* le grand palais construit par Domitien qui est mentionné sous le nom générique de *domus Augustiana.* Cela est peu probable, car on ne peut comprendre comment on pourrait appeler « Tiberiana » une maison bâtie sur des constructions antérieures d'Auguste et de Néron, une maison que les historiens distinguent toujours de la maison ou du palais de Tibère.

*
* *

Que les cellules en question appartiennent ou non à la partie postérieure des constructions de Caligula (*Fig. XI*), transformées peut-être partiellement par les Antonins, elles n'en ont pas

moins une valeur particulière à cause des *graffiti* qui les décorent. La sixième cellule, spécialement, fermée par une clôture de bois, offre un réel intérêt ; elle devait probablement servir de logement à des esclaves ou à des soldats. On y voit des noms d'origine étrangère, des souhaits, des dessins, étudiés et expliqués par le professeur Carrera dans le *Bullettino della Commissione Archeologica Comunale di Roma* (année 1894), mais qui sont aujourd'hui presque illisibles et invisibles. Dans la petite chambre fermée par une clôture on peut encore déchiffrer à grand' peine, au milieu d'un fouillis de signes de toute sorte, ce distique peu galant :

Omnia formosis cupio donare puellis,
Sed mihi de populo nulla puella placet.

Ce qui veut dire : « Je suis disposé à tout donner aux jolies filles, mais aucune fille du peuple ne me plaît ». Qui donc était cet inconnu d'un goût si difficile ?

*
* *

Le vue dont on jouit du haut des Jardins Farnèse, pauvre souvenir des anciens jardins suspendus impériaux, est magnifique. Elle n'a pour rivale que le panorama qu'on embrasse du haut de la terrasse de Septime Sévère. L'Aventin, le Janicule, au fond le Vatican, forment une couronne au Palatin, avec des villas, des jardins, des

Fig. XI. (*Phot. Moscioni*).



Le temple de Cybèle et l'*area* de Romulus.

Fig. XII. *(Phot. Moscioni).*



Le temple de Jupiter Vainqueur.

monuments, où la note sévère classique se fond avec celle, non moins suggestive, des souvenirs chrétiens du Moyen Age, des édifices majestueux de la Renaissance et des constructions mesquines ou bizarres de la Rome moderne. En bas, le Vélabre avec l'arc de Janus Quadrifrons et l'église romano-byzantine de Saint-Georges.

La colline du Capitole se dresse, superbe et évocatrice, en face du Palatin: on devine l'endroit où le temple de Jupiter levait ses blancs frontons vers l'azur du ciel romain. Au pied du Capitole, le Forum avec ses monuments et ses ruines plus que millénaires. Au-delà, le panorama de la ville, avec ses églises, ses tours, ses palais, ses villas, est entouré, comme dans un vaste amphithéâtre, par les montagnes bleuâtres de la Sabine et par les riantes collines du Latium parsemées de villages.

C'est ici, sous les ombrages silencieux, que, en 1690, fut inaugurée l'académie des Arcades, sous les auspices de Gravina et de Crescimbeni. Aujourd'hui, sous la savante direction de M. Boni, le jardin a été enrichi de plantes et d'arbres plus en harmonie avec les souvenirs locaux, de reproductions d'autels et de cabanes archaïques. Ici le visiteur aime à s'arrêter pour méditer sur les vicissitudes tumultueuses de la Rome impériale.

*
* *

Dans le coin de cet emplacement, vers la « maison de Tibère », se trouve une piscine qui, d'après de nombreux archéologues, est un ancien vivier pour les poissons ; d'autres veulent y voir un ouvrage du Moyen Age.

C'est peut-être une construction antique restaurée à une époque assez récente. Cela ne contredit pas l'opinion que nous avons exposée sur le jardin suspendu des Antonins puisque, suivant Lampride (*Ant. Heliog.* 23 et suiv.), l'empereur Héliogabale qui adorait le poisson, fit construire partout des bassins et des viviers.

Dans le voisinage de la piscine, Rosa découvrit en 1866 un four à chaux « rempli jusqu'au bord d'admirables sculptures, en partie réduites en chaux, en partie intactes »; parmi ces dernières, comme l'illustre archéologue Lanciani l'écrit dans sa *Storia degli scavi di Roma* (vol. I, pag. 27), l'on trouva un buste voilé de Claude, une tête de Néron, trois caryatides ou canéphores de noir antique, une exquise statuette d'éphèbe en basalte vert foncé,... une tête d'Harpocrate, et d'autres fragments de moindre importance. Preuve des dévastations que l'ignorance presque générale des XVe et XVIe siècles fit subir aux anciens monuments. « Vandalisme absolument incompréhensible, s'écrie Cancogni (*Le rovine* etc. pag. 51), quand on songe à l'enthousiasme que le retour

à l'antiquité excita chez les humanistes et chez les érudits du XVe siècle; quand on songe au véronais Guarino dont les cheveux blanchirent par le chagrin d'avoir perdu dans un naufrage deux caisses de livres anciens; quand on songe enfin à Pomponius Laetus qui, par amour de l'antiquité romaine, le jour anniversaire de la fondation de Rome, se prosternait, avec les membres de son Académie, devant la statue de Romulus Quirinus ».

Tous les objets retrouvés ici furent plus tard transportés au musée National des Thermes de Dioclétien.

IX.

Un temple de Jupiter et un cippe de Domitius Calvinus - La bataille de Sentinum et « Jupiter Vainqueur » - Quintus Fabius Maximus Rullianus et Decius Mus le Jeune - Rome vers la civilisation grecque - Néron et ses palais - Trois empereurs en un an et demi - Le palais des Flaviens et Bianchini.

Du haut des Jardins Farnèse, vers le sommet de la colline, on aperçoit un grand soubassement d'édifice auquel on parvient en suivant le chemin pavé le long de la « maison paternelle de Tibère ». (*Fig. XII*). Cette construction en blocage de chaux et de tuf, renforcée de blocs tout autour, conserve, du côté du Grand Cirque, les restes d'un vaste escalier à plusieurs paliers. Sur l'un de ces paliers, une base circulaire

porte cette inscription : *Domitius · M. F. Calvinus Pontifex / Cos · Iter · Imper · De · Manibieis,* c'est-à-dire : « Domitius Calvinus, fils de Marcus, pontife, consul pour la seconde fois et général [a fait] avec le butin de guerre ». Cette inscription, trouvée non loin d'ici en 1868, paraît n'avoir aucun rapport avec l'histoire de l'édifice. Elle rappelle évidemment le consul des années 701 et 714 de Rome, qui, en 706, sous les ordres de Jules César, prit une si grande part à la bataille de Pharsale où Pompée fut définitivement battu. Domitius Calvinus combattit aussi en Espagne contre les Cerrétains qui s'étaient soulevés en 718 et il obtint les honneurs du triomphe après cette campagne (53-35 avant J. C.). Il fut l'adversaire irréconciliable d'Aemilius Scaurus qui s'était opposé à son élection à un haut sacerdoce ; à son tour, il accusa Scaurus de négliger les cultes de la patrie.

Cassius Dion nous rappelle (*Hist.* XLVIII 42) que ce général employa les sommes tirées du butin de guerre, *de manibieis,* en grandioses restaurations et en agrandissements de la *Regia* du Grand Pontife au Forum Romain, à côté du temple de Vesta. Etait-ce un hommage de Calvinus à son glorieux chef, Jules César, qui, en qualité de Grand Pontife, habitait la *Regia* et qui y passa probablement la nuit qui précéda sa mort, du 14 au 15 mars de l'an 44 avant J. C. ? Le cippe du Palatin fait certainement allusion aux travaux qu'y fit exécuter Calvinus avec l'argent provenant de la vente du butin de guerre.

*
* *

L'édifice sur lequel repose le cippe doit être d'origine républicaine : çà et là, des restes de maçonnerie témoignent de restaurations qui datent peut-être de l'époque des Antonins. Il s'agit certainement d'un temple. Rosa a affirmé que c'était celui de *Jupiter Victor* ; M. Lanciani, celui de *Jupiter Propugnator*, à cause des restes d'un édifice voisin qu'il a supposé être la *schola* ou résidence d'un collège sacerdotal. Certains fragments épigraphiques, trouvés en divers endroits, en particulier dans la Basilique Julienne au Forum Romain, parlent, il est vrai, de *cooptationes* ou élections qui se tenaient dans le temple de *Jupiter Propugnator* au Palatin. Dernièrement, un archéologue a attribué ce soubassement, sans alléguer de raisons convaincantes, au fameux temple d'Apollon bâti par Auguste, dont nous parlerons bientôt.

La question en est restée là. Les fouilles qu'on a faites pour examiner la structure de cet édifice n'ont pas résolu définitivement le problème. Toutefois, l'opinion de Rosa qui l'a appelé « temple de Jupiter Vainqueur », paraît destinée à triompher.

Dans la *Notitia regionum Urbis Romae*, sorte de catalogue officiel des édifices de Rome rédigé au IVe siècle, c'est-à-dire à une époque où la splendeur de la ville était encore complète, ce

temple est mentionné précisément dans la Xe Région, la Palatine, sous le nom d'*Aedes Iovis Victoris*. D'autres documents le mentionnent également. Ce temple tirait son origine d'un glorieux fait d'armes de la Rome républicaine.

En 295 avant J. C., Rome était en guerre avec les Samnites alliés aux Etrusques, aux Umbres et aux Gaulois. Quintus Fabius Maximus Rullianus, qui avait déjà livré de nombreuses batailles avec plus ou moins de succès, avait été élu consul pour la cinquième fois avec Decius Mus le Jeune. Une légion romaine ayant été battue par les Etrusques, les deux consuls conduisirent l'armée sur le territoire des Gaulois Sénons et rencontrèrent les ennemis alliés à Sentinum, en Ombrie, ville dont on voit encore les vestiges près de Sassoferrato. Tite-Live raconte (X 27 et suiv.) qu'avant de partir, Quintus Fabius fit vœu à Jupiter Vainqueur de brûler en son honneur les dépouilles ennemies, s'il était victorieux. La bataille de Sentinum fut une des plus sanglantes de la guerre Samnite qui dura cinquante-trois ans (343-290 avant J. C.). La victoire était incertaine quand le consul Decius Mus se voua, à l'exemple de son père, aux dieux infernaux, se jeta au plus fort de la mêlée et y rencontra une mort glorieuse. Son sacrifice entraîna les légions qui voulurent le venger. L'armée alliée fut mise en fuite. Quintus Fabius célébra à Rome un éclatant triomphe. Quelques années plus tard, avec son fils Quintus Fabius Gurges qui avait d'abord été vaincu par les Samnites en Campanie, il remporta une autre victoire décisive sur le samnite C. Pontius, qui avait battu les Romains à Caudium en 321 avant J. C.

Dans le triomphe de Quintus Fabius Maximus Rullianus, les légionnaires qui suivaient son char célébraient la mort glorieuse de Decius Mus plus encore que la victoire de leur général, par des chants d'une grossièreté militaire, *inconditis militaribus carminibus* (Tite-Live X, 30; Valère Maxime, *Dict.* etc. V 7, 1; Orose, III 2, 8).

On ignore en quelle année fut bâti le temple voué, peut-être, à Jupiter Vainqueur, un peu avant la bataille, par le consul Quintus Fabius Maximus. Ovide (*Fast.* IV 621 et suiv.) mentionne le jour de sa dédicace, les Ides ou le 13[e] jour d'avril, mais non l'année. Tite-Live dit seulement que, conformément à son vœu, le consul brûla les dépouilles ennemies en l'honneur de Jupiter Vainqueur. Cet édifice peut donc être considéré comme le monument commémoratif du triomphe de l'hégémonie romaine sur une des plus belliqueuses populations de l'Italie méridionale. C'est pour relier le Samnium avec Rome qu'Appius Claudius l'Aveugle, adversaire de Quintus Fabius Maximus Rullianus, ouvrit et pava la voie Appienne en 312 avant J. C.

Ainsi deux temples rappelaient, sur le Palatin, deux faits décisifs de la vie de Rome : celui de Jupiter Stator et celui de Jupiter Vainqueur.

En admettant que l'édifice dont nous parlons soit le temple voué à la bataille de Sentinum, il a une très haute valeur historique, car cette bataille fraya aux Romains la route à la conquête de l'Italie méridionale et les mit en rapports avec les colonies de la Grande Grèce, qui à leur tour, ouvrirent à l'activité politique de Rome de nouveaux horizons et de nouveaux champs d'action.

La cella du temple, construite d'abord en *opus quadratum* avec des blocs de tuf, fut restaurée, sinon reconstruite, par les Antonins. C'est aux Antonins aussi qu'est due, semble-t-il, la

substruction de l'escalier d'accès. Avec sa façade ornée de six colonnes et ses côtés ornés de seize, ce temple devait être, par sa sévère et majestueuse simplicité, un des édifices les plus caractéristiques de l'époque républicaine.

*
* *

Quittons le temple de Jupiter Vainqueur. En passant à travers des fouilles récentes où l'on a découvert des ruines et des substructions de diverses époques, nous arrivons à un grand emplacement rempli de ruines intéressantes et pittoresques. Nous nous trouvons en face des restes importants d'un ensemble de constructions grandioses qui ont été le théâtre des principaux événements de la Rome impériale (*Fig. XIII*).

L'emplacement où surgissent ces ruines forme un immense rectangle orienté du Grand Cirque à la Velia. Il est évident qu'à l'origine, le groupe de hauteurs dont se compose le Palatin était divisé par une dépression ou *intermontium* qui fut pendant longtemps couverte de bâtiments, sur les ruines desquels on éleva plus tard de nouveaux édifices.

Suétone nous apprend que Néron prolongea les constructions de sa première maison qu'il appela *Transitoria,* depuis le Palatin jusqu'à l'Esquilin: *Domum a Palatio Esquilias usque fecit, quam primo Transitoriam nominavit* (*Ner.* 31). Ce palais ou ensemble de constructions, dévoré par l'incendie

de l'an 64, devait sans doute, au moyen de galeries ou de passerelles, franchir des rues qu'on n'aurait pu supprimer sans gêner la vie des habitants de Rome. De là, selon certains, viendrait la dénomination de *Domus Transitoria.*

Néron commença donc, semble-t-il, sur cette partie du Palatin son premier palais auquel, après l'incendie, succéda l'*invisa domus* mentionnée par Tacite, la maison exécrée du peuple, qui, à cause des folles prodigalités du tyran et de sa masse colossale, reçut le nom de « Maison d'Or » ou *Domus Aurea.* Ce qui fait dire à Suétone que Néron fut funeste surtout par sa manie de bâtir qui le poussa à des rapines et à des confiscations innombrables: *Non in alia re tamen damnosior quam in aedificando* (ibid.).

Néron rasa donc jusqu'au sol les bâtiments préexistants pour construire dessus la *Domus Transitoria.* Les grandes pièces souterraines qu'on a récemment découvertes, les escaliers, les galeries, traversés par des murs de fondation plus récents, prouvent la richesse inouïe de ces deux palais néroniens qui étaient dûs peut-être au génie hardi des architectes Severus et Celer. Mentionnons les peintures à sujet décoratif ou héroïque qui offrent une abondante matière d'étude en ce qui concerne leur époque, leur technique et leur histoire.

Après la mort tragique du tyran, en 68, après les règnes éphémères de Galba, d'Othon et de Vitellius, la famille des Flaviens parvint à l'empire avec Vespasien. Les constructions de Néron

furent condamnées à disparaître morceau par morceau. Elles ne furent guère regrettées. Sur ce qui en restait encore de son temps, Adrien fit construire le temple de Vénus et de Rome.

Lorsque tout ce qui empêchait de bâtir sur un nouveau plan eut été abattu, les anciens bâtiments néroniens et prénéroniens, divisés et fractionnés par des murs de fondation, servirent à supporter un nouvel emplacement qui finit par combler la dépression de la colline sur cette partie du Palatin.

Sur cet emplacement fut élevée la fameuse *domus Flaviorum* ou palais des Flaviens, mentionnée par de nombreux écrivains, entre autres par Suétone et par Plutarque, et dont nous pourrions, aujourd'hui encore, admirer des restes considérables, si les Farnèse et surtout François Ier, duc de Parme et de Plaisance, ne l'avaient pas dévastée, lorsqu'on la déblaya, de 1720 à 1727, sous la direction de Bianchini. Par une triste fatalité, le nom de Bianchini, du savant archéologue que passionnait l'étude des souvenirs romains, fut lié à celui du duc boutiquier que M. Lanciani a appelé avec raison « le dernier destructeur du Palatin ».

Sur certaines cartes topographiques, le palais dont nous commençons la description est indiqué sous le nom de *domus Augustiana*, au lieu de celui de *domus Flaviorum* ou *Domitiani*. Des historiens le mentionnent également sous ce nom. Il fut certainement la résidence officielle des « Au-

gustes », des empereurs, le palais où l'on discutait les affaires de l'Etat. Il fut achevé par Domitien (81-96). On sait de plus que les Flaviens rebâtirent la maison vénérée d'Auguste, dont ils englobèrent peut-être une partie dans leur nouvelle *domus*.

X.

Le palais de Domitien - La « Salle Royale » et les fouilles de Bianchini - Dévastations modernes - La Basilique, les martyrs Flaviens, le pape Sixte II et saint Laurent - Le « Lararium » - Un empereur païen place le Christ parmi les dieux Lares - Une salle de bain dévastée en 1721.

Il semble que les Flaviens, en construisant cet immense et somptueux palais, avaient l'intention de décorer le Palatin, non d'une nouvelle résidence impériale, mais d'un édifice pour les réceptions, les réunions, les banquets, les audiences des causes qui étaient du ressort de l'empereur, *cognitio principis*, et surtout pour les cérémonies officielles où se manifestait, dans son ampleur et sa splendeur, l'activité politique et religieuse du *princeps perpetuus*, de l'empereur, du dieu futur, chef du monde romain.

MM. Tognetti et Gatteschi ont exécuté d'artistiques reconstitutions de ce palais. Celle de M. Tognetti est reproduite dans le *Palatin* de Haugwitz. L'autre fait partie d'une série de reconstitutions de monuments classiques exécutées

par M. Gatteschi sous le haut patronage de la Municipalité de Rome.

Essayons, en nous aidant des indications des archéologues et des ruines elles-mêmes, de reconnaître les différentes parties de l'édifice.

Le palais des Flaviens, que nous pouvons considérer comme un modèle du type classique de la *domus romana*, était précédé, du côté de la Velia, par un portique dont devait faire partie le fragment de colonne en marbre cipolin dressé au coin de droite (*Fig. XIII*).

Du portique, par trois portes, on entrait dans trois salles de grandeur et de destination différentes: celle du milieu était immense, les deux salles latérales étaient plus petites.

Au temps des fouilles de Bianchini, l'état et l'aspect de la maison des Flaviens étaient bien différents de ce qu'ils sont aujord'hui. Deux colonnes de jaune antique qui décoraient l'entrée centrale furent cédées par le duc de Parme aux tailleurs de pierre Perini et Maciucchi pour 3000 écus; l'énorme bloc de marbre du seuil orne actuellement le maître-autel du Panthéon.

Dans cette salle spacieuse, Bianchini reconnut l'*Aula Palatina* ou Salle royale, comme il la dénomma dans l'inscription qu'il fit poser, en 1726, dans l'abside du fond, où il fait l'éloge immérité de François Ier.

La Salle royale a 47 mètres 29 de long sur 35 mètres 47 de large. Elle était construite avec des briques qui portaient la marque des fours de

Flavia Domitilla. Elle occupait la place qui, dans les maisons romaines, était destinée au *Tablinum* ou salle de réception.

Les murs de la salle étaient ornés de seize colonnes de marbre de Phrygie et de Numidie avec chapiteaux et bases de marbre blanc; ces colonnes supportaient un entablement d'un travail exquis. Huit grandes niches alternées, différentes de dessin et flanquées de colonnes de porphyre, où étaient placées des statues, complétaient la décoration.

Bianchini qui put admirer sur place une grande partie de cette décoration, en a décrit dans l'inscription fixée au fond de la salle, la magnificence fastueuse: il y parle de colossales statues de basalte qui s'y trouvaient, *additis e basaltico aethiopico ingentibus colossis*. On a en effet trouvé non loin de là deux statues en basalte de Bacchus et d'Hercule qui sont aujourd'hui au musée de Parme. Des chapiteaux et de nombreux fragments sont au musée de Naples. Quelques restes furent portés au palais Farnèse, à Rome.

De la Salle Royale il ne resta que les murs à demi détruits et informes pour attester la sottise iconoclaste et l'avidité mercantile du duc de Parme et de ses ministres auprès de la cour pontificale, le marquis Ignace de Santi et le comte Suzzani.

Cette salle devait servir aux réceptions officielles. Il est probable que le trône impérial, l'*augustale solium*, - comme l'appelle la chronique du Mont-Cassin, en décrivant le couronnement de

l'empereur Héraclius qui eut lieu ici même en 629, lorsque cet empereur vint à Rome était dressé dans l'abside du fond. C'est ce même Héraclius qui racheta la « vraie croix » du Christ au roi de Perse Chosroès aux mains duquel elle était tombée en 614. L'histoire de l'invention de la précieuse relique par sainte Hélène et de son recouvrement par Héraclius est représentée dans l'abside de Sainte-Croix-en-Jérusalem.

*
* *

La salle à droite est appelée la *Basilique*. De dimensions beaucoup moindres que la Salle Royale, elle nous rappelle ces salles que les patriciens et les magistrats avaient dans leurs riches demeures pour y réunir leurs clients ou pour y traiter les affaires de leur charge. Elle est aussi ornée au fond d'une abside où l'on aperçoit les restes d'un *podium* pour le trône impérial. Ici se trouve un fragment de transenne que Rosa a fait remettre en place, avec d'autres restes, pour donner une idée de l'ancienne décoration de la salle. Une double rangée de portiques, comme dans les basiliques de Sainte-Agnès-hors-les-murs et de Saint-Laurent-hors-les-murs devait en flanquer les côtés.

On a remarqué, non sans raison, que les anciennes basiliques païennes, privées ou publiques, avaient dû exercer une certaine influence sur l'architecture des basiliques chrétiennes. L'usage de beaucoup de riches familles chrétiennes de per-

mettre à leurs coreligionnaires de se servir de cette partie de leur maison pour y célébrer leur culte contribua à faire donner aux nouveaux temples le nom de basilique et à perpétuer ainsi dans l'architecture chrétienne le souvenir des anciens lieux de réunion. Les résultats de nouvelles découvertes, par exemple de celle d'une ancienne basilique souterraine en dehors de la porte Majeure, peuvent modifier, mais non détruire cette supposition.

C'est ici que les empereurs jugeaient les causes criminelles qui leur étaient réservées et qui étaient déférées directement à leur tribunal. C'est ici que devaient se réunir les membres du conseil impérial pour l'expédition des affaires de l'Etat.

On peut donc supposer que c'est dans cette salle que fut décidé le sort de Flavius Clemens, de Domitille sa femme, peut-être d'Acilius Glabrion et des personnes qui eurent avec eux des rapports d'amitié et de foi, comme le deux prétoriens Nérée et Achillée. L'histoire de ces personnages, retracée laconiquement par Suétone (*Domit.*), Juvénal, Tacite et Cassius Dion, s'enrichit au cours des siècles de détails dramatiques et finit par former les merveilleuses légendes hagiographiques du Moyen Age dont on peut distinguer le noyau historique. C'est ici aussi peut-être que se passa la scène suivante, une des plus émouvantes de la lutte du christianisme contre le paganisme.

*
* *

En 257-258, l'empereur Valérien avait interdit aux chrétiens de se réunir dans leurs cimetières souterrains suburbains. Le pape Sixte II, pressentant une recrudescence de persécution, convoqua son clergé dans un cimetière de la voie Appienne. Surpris par les policiers impériaux, il fut conduit avec ses diacres à un endroit dit « basilique de Jupiter », *basilica Iovis*, où on les condamna à mort. Ils eurent la tête tranchée à l'endroit même où ils avaient violé les décrets impériaux. Saint Ambroise raconte que, tandis que le pontife était mené au supplice, il rencontra sur la voie Appienne le diacre espagnol Laurent. Celui-ci conjura le pape de lui permettre de mourir avec lui. Sixte le consola et lui ordonna de distribuer aux pauvres les trésors de l'Eglise. Laurent fut arrêté et conduit devant le préfet qui, désirant s'emparer des trésors de la communauté chrétienne, tenta de le séduire par des offres alléchantes. Le diacre fit semblant de céder et demanda trois jours pour recueillir et livrer les trésors des chrétiens, mais il employa ce temps à les distribuer secrètement aux pauvres. Le troisième jour, il se présenta au préfet suivi d'une foule de misérables et de mendiants, et lui dit: « Voici les trésors dont l'Eglise est fière ». Condamné à être brûlé vif sur un gril, Laurent fut martyrisé dans les thermes d'Olympias sur le Viminal et fut enseveli dans le cimetière de Cyriaque sur la voie Tiburtine (cf. Prudence, *Peri stephanon*, hymn. II, *Laurentio archid.*).

Des fresques modernes sur le mur de droite de la basilique de Saint-Laurent-hors-les-murs représentent le martyre du saint diacre. Le poète Prudence (*ibid.*) met sur les lèvres de Laurent mourant une chaleureuse prière pour le salut de Rome qui dut contribuer à rendre son souvenir populaire chez le peuple romain. Aujourd'hui, sur la voie Appienne Antique, l'église de Saint-Sixte-le-Vieux indique au passant le lieu prétendu de la rencontre de Sixte II avec son diacre. Dans la crypte des Papes du cimetière de Saint-

Fig. XIII. *(Phot. Moscioni).*



Palais des Flaviens ou de Domitien.

Fig. XIV. (*Phot. Morpurgo*).



Le *Triclinium* du palais de Domitien
et restes d'édifices préexistants.

Calixte, une inscription damasienne rappelle le souvenir du pontife tué à cet endroit par ordre de l'empereur Valérien. L'église de Saint-Laurent-in-Panisperna, bâtie sur les anciens thermes d'Olympias, marque le lieu du martyre de saint Laurent.

Les *Acta*, comme nous l'avons vu, affirment que Sixte et Laurent furent jugés et condamnés dans la *basilica Iovis*. Cette indication a fait supposer à quelques topographes qu'il s'agit ici, non de la basilique du palais des Flaviens, mais d'un temple de Jupiter, peut-être du temple voisin dédié, croit-on, à Jupiter Vainqueur, parce que, dans le langage chrétien du Moyen Age, le mot *basilica* signifiait aussi « temple ». On peut répondre à cela que le *triclinium* ou salle à manger du palais des Flaviens fut aussi appelé *Iovis coenatio*. La basilique et le triclinium auraient donc pris, avec le temps, le nom du temple voisin de Jupiter Vainqueur et la *basilica Iovis* des Actes des saints Sixte et Laurent devrait donc être identifiée avec la salle où nous sommes; c'est donc ici que les deux illustres martyrs chrétiens auraient été condamnés à mort, sous le règne de Valérien.

Dans la salle à gauche de la Salle Royale, où l'on a fait récemment de nouvelles fouilles, on veut voir avec raison le *Lararium* ou sanctuaire domestique, où l'on vénérait les divinités tutélaires de la maison impériale. Cette hypothèse serait confirmée par la découverte qu'y fit Bianchini d'un autel, depuis détruit, et d'un autre petit autel en marbre qui portait des traces de feu. Ce der-

nier autel était orné : sur le devant, du *Genius Augusti*, ou génie tutélaire de l'empereur ; sur les côtés, des images de deux Lares, l'un tenant un seau et l'autre un vase pour les libations ; sur le derrière, d'une couronne. Peut-être est-ce ici que l'empereur Alexandre Sévère (222-235) voulut placer les images d'Abraham et de Jésus, à côté de celles des plus grands bienfaiteurs de l'humanité.

Dans ce même endroit, Bianchini trouva une pierre noire cônique qui lui rappela la pierre noire dont était ornée l'image de Cybèle apportée de Pessinonte. On ignore ce que cette pierre est devenue ; elle a dû disparaître dans les destructions barbares qui furent commises alors.

On sait en effet qu'au mois de mai 1721 (Lanciani, *The Ruins*, etc., p. 157-167), on détruisit aussi sans pitié une salle de bain riche et spacieuse dont la décoration était presque intacte. Mosaïques, bas-reliefs, niches, colonnes de porphyre, serpentine, jaune antique, marbre vert, « pavonazzetto », cinq têtes de lion en bronze doré pour jet d'eau dans un bassin de marbre, restes de peintures et du plafond artistique, tout fut dispersé et détruit. La dévastation que subit le Palatin à cette époque fut telle que de magnifiques peintures murales, emballées dans des caisses et envoyées à Parme, puis à Naples, périrent complètement faute de soins. Les copies qui furent exécutées par Piccini et par Bartoli, et qui, d'ailleurs, ont émigré à l'étranger, ne sauraient en compenser la perte.

XI.

Toujours dans le palais de Domitien - Le Péristyle - Domitien, Néron et la pierre « phengites » - Le « Triclinium » - Un banquet de l'empereur Domitien et l'assassinat d'Aelius Pertinax d'après Capitolin - Le lieu dit « Sicile » - Le Nymphée - Encore Néron et sa « domus ».

Des trois premières salles du palais, par deux grands passages richement ornés de colonnes et de marbres, on arrivait au *Péristyle,* ou grande cour intérieure, qu'entourait un portique formé de colonnes en « porta santa ». La superficie de ce péristyle est de 3600 mètres carrés.

Colonnes, bases, chapiteaux de marbre blanc, tout a disparu complètement. Quelques pauvres débris, épars çà et là, attestent encore la richesse de l'ancienne décoration.

Dans sa vie de l'empereur Domitien, Suétone raconte que, « voleur par manque d'argent, cruel par crainte », *inopia rapax, metu saevus,* seul avec ses remords, évité de tous et ayant peur de tout, cet empereur se promenait sous ce portique, pendant que la garde des entrées était confiée à des prétoriens d'une fidélité éprouvée. Cela ne l'empêcha pas d'être la victime, à 45 ans, d'une conjuration ourdie contre lui en 96 par sa femme elle-même, Domitille, conjuration qui porta sur le trône le vieux Nerva (*Dom.* 17).

Suétone raconte également (*ibid.* 14) que Domitien avait fait revêtir les murs du portique de « phengites », marbre qui, d'après Pline, avait été

découvert en Cappadoce au temps de Néron, et qui était d'un grain si fin et si brillant qu'une fois poli, il reflétait les objets comme un miroir. Cela permettait au tyran solitaire et méfiant d'apercevoir immédiatement toute personne qui aurait tenté de s'approcher de lui sournoisement. Avec cette même pierre qui était blanche, veinée de fauve, Néron reconstruisit l'ancien temple de la Fortuna Seia, bâti par Servius Tullius, et l'engloba dans sa *Domus* (Pline, *Nat. hist.* XXXVI 22).

Des deux côtés du Péristyle on aperçoit des restes de pièces qui devaient servir de passage aux parties intérieures du palais. Celles du côté de la villa Mills sont encore couvertes en partie, mais on en reconnut les restes quand on construisit l'aile de l'ancien monastère de la Visitation qui sera démoli sous peu pour effectuer de nouvelles fouilles. Aujourd'hui, l'emplacement du Péristyle, complètement exploré par M. Boni, garde encore en quelques endroits des traces de son antique splendeur. Débris mutilés du portique, chapiteaux, blocs de marbre, c'est tout ce qui reste de l'ancienne décoration. Au milieu, le relief en briques d'un petit labyrinthe marquerait l'emplacement d'une vasque ou fontaine à méandres, où un ingénieux artiste aurait, au moyen de flotteurs, tiré parti de l'écoulement de l'eau pour former des jeux hydrauliques.

*
* *

Une autre salle très vaste (*Fig. XIV*) faisait suite au Péristyle, avec lequel elle forme aujourd'hui une seule place immense, par suite de la disparition des murs de division et des entrées. Ce sont les fouilles de Rosa qui ont démontré la véritable destination de cette salle que l'on avait d'abord prise pour le fameux temple d'Apollon Palatin construit par Auguste. On put alors établir que la salle était décorée de seize colonnes de granit, dont on trouva quelques fragments assez considérables. Au fond de la salle, on retrouva l'abside avec son pavé précieux en marqueterie de porphyre, de serpentine, de jaune antique et de « pavonazzetto », en *opus alexandrinum*. Les fragments architecturaux trouvés çà et là, les restes du magnifique pavé découverts récemment sur plusieurs points et qui, par la superposition de leurs différentes couches, prouvent que les restaurations et les reconstructions s'y succédèrent, tout indique que cette salle n'était pas inférieure aux autres parties du palais des Flaviens pour la richesse des marbres et la beauté des ornements. Le déblaiement terminé, on reconnut aisément dans cette salle le *Triclinium* du palais, conformément aux indications que Vitruve donne sur les anciennes salles à manger en usage chez les Grecs (*Archit.* IV 5). L'abside du fond était sans aucun doute destinée à recevoir l'estrade pour le lit et

la table de l'empereur; les convives devaient prendre place autour de la salle sur d'autres lits et devant d'autres tables (*Fig. XV*). Est-ce ici que, par un caprice bizarre et féroce, Domitien offrit un festin macabre aux sénateurs et aux patriciens romains? Cela paraît assez probable. Différents auteurs nous ont transmis le souvenir de cette scène.

L'empereur n'aimait pas le Sénat et surtout l'élite intellectuelle et aristocratique de la société romaine. Agricola, le beau-père de l'historien Tacite, Helvidius Priscus, Herennius Senecio, Arulenus Rusticus, Aelius Lama, Salvus Cocceianus, Sallustius Lucullus furent d'abord mal vus, puis soupçonnés, enfin haïs. Une nuit, une invitation impériale à un festin appela inopinément au Palatin les personnages les plus en vue de la classe sénatoriale et du patriciat. Cette invitation, courtoise et magnifique en apparence, pouvait cacher un guet-apens, mais ne pas l'accepter, c'était courir de gros risques. Personne ne manqua donc au festin impérial. La salle et les tables étaient tendues de deuil. Des esclaves en costume de *libitinarii* et d'*atri lictores*, servirent aux invités les mets en usage dans les banquets funèbres; des torches sépulcrales éclairaient la salle, au lieu de lampes et de candélabres. Tout semblait menacer de mort. Au fond de la salle, l'empereur adressait à ses voisins des paroles de deuil et paraissait jouir de l'effroi de tous.

Tout à coup, à un signe du macabre amphitryon, des couples d'esclaves et de gladiateurs numides ou teints en noir entrèrent dans la salle et exécutèrent une danse pyrrhique effrénée en heurtant leurs armes et leurs boucliers. Chacun des invités croyait sa dernière heure arrivée et attendait en tremblant que le despote cruel donnât le signal du massacre quand, à l'improviste, Domitien fit ouvrir les

portes et congédia les convives, en les avertissant silencieusement de « se le rappeler » et que la lugubre farce pouvait devenir une tragédie.

Dion Cassius croit que Domitien voulait seulement célébrer un banquet funèbre en l'honneur des soldats tombés dans la guerre contre les Daces (*Hist.* LXVII).

Mais ce fut une véritable tragédie qui coûta la vie, près de la même salle, à l'empereur Pertinax, le 28 mars 193, trois mois seulement après son avènement à l'empire.

Pertinax avait succédé à Commode. Fils d'un pauvre charbonnier d'Alba, dans le Montferrat, il avait suivi la filière et était passé par tous les grades de l'armée. Sénateur, préfet de Rome, il fut acclamé empereur par les prétoriens; mais sa droiture lui porta malheur. Homme de cœur, il avait l'habitude de louer les générations qui avaient vu les épées se changer en charrues. Soldat honnête et strict, il tenta de réfréner l'indiscipline et les abus des prétoriens. *Laboremus*, « Travaillons » fut son dernier mot d'ordre, on peut dire son testament politique, la synthèse de son existence mouvementée que les coups de la soldatesque révoltée terminèrent brusquement.

Julius Capitolinus (*Pert.* 11) raconte ainsi la mort de Pertinax: « La conjuration qui ôta la vie à Pertinax fut l'œuvre du préfet du prétoire Laelius et de plusieurs autres officiers auxquels pesaient la discipline rigide et la vie austère de l'empereur. Laelius se repentait de l'avoir élevé à l'empire, parce que Pertinax avait traité de sottises certaines de ses propositions. Les soldats ne lui pardonnaient pas d'avoir condamné à mort, pour la conjuration de Fulco, beaucoup de leurs camarades, sur le seul témoignage d'un esclave. Trois cents prétoriens, armés et équipés, se dirigèrent donc vers le Palatin.

« Ce jour-là même, pendant que Pertinax offrait un sacrifice, on ne trouva pas le cœur de la victime. L'empereur voulut en offrir un autre pour effacer le présage défavorable, mais on ne put trouver la tête des entrailles de la victime.

« Le détachement arrivé pour escorter l'empereur fut renvoyé parce que Pertinax, préoccupé de ces funestes présages, avait renoncé à se rendre à l'Athénée pour y entendre un poète. Cependant les mutins approchaient du Palatin. On ne songea pas à les repousser ni à aviser l'empereur de se mettre en sûreté.

« Tous, courtisans et esclaves, détestaient tellement l'empereur que les soldats y puisèrent une nouvelle audace pour commettre leur crime. Ils arrivèrent au moment où Pertinax donnait des ordres à un esclave. Ils firent irruption dans le portique jusqu'à un lieu dit « Sicile », et dans la salle des banquets dite « de Jupiter ». Lorsque l'empereur en fut informé, il voulut envoyer à leur rencontre Laelius, préfet du prétoire. Mais celui-ci, se couvrant le visage pour n'être pas reconnu, sortit du palais en cachette en passant par les portiques et alla s'enfermer chez lui.

« Les soldats couraient çà et là à travers les chambres intérieures, quand Pertinax se présenta à eux et leur parla. Il paraissait avoir réussi à les apaiser par des paroles adroites et graves, lorsqu'un certain Tausius, soldat de la nation des Tongres, ranima le mécontentement et la colère de ses compagnons; puis il perça la poitrine de l'empereur d'un coup de lance. Pertinax tomba en se couvrant la tête et en invoquant la colère de Jupiter Vengeur sur les traîtres, tandis que tous se disputaient pour l'achever. Electus tomba à ses côtés après avoir tué deux assaillants. Pertinax n'eut pas d'autre défenseur, car, devenu empereur, il avait donné ses affranchis à ses enfants. Ceux du palais s'enfuirent tous.

« On dit aussi que le malheureux fut poursuivi jusque dans sa chambre à coucher et qu'il y fut massacré pendant qu'il tentait d'échapper aux coups ».

Certains auteurs, nous l'avons vu, ont voulu identifier la *basilica Iovis* des Actes des saints Sixte et Laurent avec la basilique du palais des

Flaviens. Capitolinus raconte que les prétoriens, après avoir traversé un lieu dit « Sicile », *locus qui appellatur Sicilia*, firent irruption dans la *Iovis coenatio*, la salle à manger impériale et massacrèrent le vieil empereur. Si le triclinium prit le nom du temple de Jupiter voisin, il semble bien que, par « Sicile », on désignait un endroit près du péristyle.

Etait-ce un atrium où se trouvaient les trophées rapportés par Auguste de la Sicile et d'Actium ? C'est possible. Rappelons à ce sujet qu'Auguste avait, dans sa maison, un lieu écarté dit, on ne sait pourquoi, « Syracuse » (Suétone, *Oct.* 72).

*
* *

A droite du Triclinium se trouve une salle ornée, elle aussi, de marbres précieux, qui fut restaurée à plusieurs reprises. Un bassin de forme elliptique montre que c'était un nymphée. Ici aussi, on a découvert des restes d'un pavé formé de marbres multicolores d'un dessin exquis; ces restes compliquent encore le problème de la destination des anciennes salles sur lesquelles on a bâti les nouvelles salles du palais des Flaviens. Dans la Salle Royale, dans le Péristyle, dans le Triclinium, on a creusé partout pour étudier les constructions républicaines et impériales préexistantes (voir *Fig. XIV* et *XV*).

A côté du nymphée et en contre-bas, on voit le pavé magnifique et une partie du mur de pé-

rimètre d'une grande salle ronde. Sont-ce es restes de la fameuse *coenatio rotunda* de la *domus Neroniana* où, au dire de Suétone (*Ner.* 31), un ingénieux mécanisme reproduisait le mouvement du ciel étoilé?

Dans un côté du sous-sol du Péristyle on a découvert il y a déjà longtemps d'anciens murs autrefois décorés de belles peintures aujourd'hui perdues, que, sans des raisons suffisantes, on a attribués à de prétendus « bains de Livie ». On a découvert également sous l'ancien couvent de la Visitation des parties notables d'un très beau pavé qui attestent la somptuosité de l'ancien Triclinium et qui font espérer d'intéressantes découvertes lorsque le couvent sera démoli. Dans le sous-sol de la Basilique et dans l'emplacement adjacent, on a trouvé des pièces étroites et nombreuses, où l'on accède par des passages souterrains, et qui sont éclairées actuellement par de solides plaques de verre enchâssées dans le pavé de la Basilique. On y a relevé aussi le tracé d'un large bassin retrouvé dans le sous-sol. Tout fait donc penser à la *domus Transitoria* ou *Aurea* de Néron. Mentionnons encore la découverte de remarquables peintures représentant des sujets héroïques, ensevelies à l'époque de la construction des palais de Néron et des Flaviens, et qui datent peut-être des derniers temps de la République. Les siècles, les hommes, les œuvres d'art se succédèrent les uns aux autres en cet endroit qui fut le théâtre de si dramatiques événements. Les

modestes demeures des héros antiques firent place à celles des épigones de la sévère époque républicaine; celles-ci furent remplacées par les constructions de la première période de l'Empire, d'Auguste à Néron. Les Flaviens à leur tour effacèrent sur ce colossal palimpseste l'ouvrage des temps antérieurs et donnèrent leur nom au splendide palais qu'ils y firent construire par Rabirius.

Dans la vie de Valerius Publicola (15), Plutarque dit que les visiteurs n'en croyaient pas leurs yeux en voyant, dans le palais de Domitien, le portique, ou la basilique, ou les appartements des femmes, et que l'empereur, pareil au mythique Midas, transforma en or tout ce qu'il toucha. Martial (*Epig.* VIII 36, 39), célébra en termes enthousiastes les richesses du palais impérial, et Stace (*Sylv.* IV II 18-20) s'écria que le nombre et la masse des colonnes de la fastueuse demeure des Flaviens auraient suffi à soutenir un Olympe de dieux.

Tout disparut au Moyen Age: des vignes, des jardins et des buissons couvrirent les ruines du palais bâti par Rabirius. La Renaissance leur porta un dernier coup: on y rechercha avec une avidité désordonnée des statues, des ornements et des marbres. Et, comme un écho lointain d'une héroïque légende locale, les élèves de Taddeo Zuccari peignirent à fresque, dans les loges de la petite maison du cardinal Farnèse construite près du Nymphée, les épisodes virgiliens d'Enée recevant l'hospitalité, sur le Palatin, chez le roi arcadien Evandre.

Immédiatement derrière le palais des Flaviens, du côté du Grand Cirque, on aperçoit les restes d'un petit portique qui servait peut-être d'entrée postérieure à cette partie des palais impériaux. Dans un trou profond on voit les blocs d'une ancienne construction en *opus quadratum*. A côté des restes de salles à fond semicirculaire et des marches, peut-être une bibliothèque et une académie pour auditions littéraires. En face, un sentier à pente raide descend vers la partie des latomies palatines qui se déploie sous le temple de Jupiter Vainqueur.

XII.

Couvent de la Visitation et villa Mills - Fouilles de Rancoureil dans les constructions d'Auguste - Un chien complice des archéologues italiens - La vallée Murcia, le Grand Cirque et le « pulvinar » d'Auguste - Le temple d'Apollon, saint Sébastien et les « Adonaea » - C. Julius César Octavien et ses visées ambitieuses - Histoire d'une maison - C. Julius César Octavien pontife et « Auguste » - Poules et lauriers célèbres.

Les dernières fouilles ont démontré quelle riche moisson de découvertes intéressantes on peut attendre de l'exploration du sous-sol de l'ancien couvent de la Visitation et des terrains adjacents. (*Fig. XV* et *XVI*). Des fragments architecturaux d'un travail exquis, des pavés, des salles aux murs revêtus de marbres, entre autres une belle salle

de bain, en marbre, avec une niche au fond, qu'on a trouvée remplie de débris de toute sorte, des pièces qui semblent être des salles de bain, une autre construction ornée de niches sur le côté du casino de la villa Mills, tout cela nous fait présumer qu'ici se trouvent les ruines d'un groupe de monuments de la meilleure époque impériale. On est en train, en ce moment, d'isoler et d'explorer ce groupe important.

Sommes-nous à côté ou au-dessus de la première maison d'Auguste, du beau temple d'Apollon qu'entourait un admirable portique, avec les deux bibliothèques, l'une grecque et l'autre latine? Rappelons que cet endroit, jadis propriété d'Alexandre Colonna et de Christophe Stati, passa, en 1560, au duc Paul Mattei, puis aux Spada, aux Magnani, à Charles Mills, au colonel Smith et enfin aux religieuses de la Visitation. Il est aujourd'hui la propriété de l'Etat. C'est ici qu'au XVIIIe siècle le français Rancoureil découvrit quelques chambres d'une ancienne *domus* qu'on crut être celle d'Auguste. Les fouilles menées, selon la déplorable coutume d'alors, sans critères scientifiques précis et sans précautions, causèrent de graves dommages. L'abbé Rancoureil, par un regrettable exclusivisme, ne voulut pas que des archéologues romains assistassent à ces fouilles exécutées beaucoup plus pour trouver des statues et des peintures qui pussent enrichir des musées et des collections étrangers, que pour contribuer à l'étude topographique du Palatin. Lorsqu'on avait fini d'explorer

une partie, on la comblait de nouveau de terre. Nous ne possèderions pas aujourd'hui, dans les *Monumenti inediti* de Guattani, le plan des découvertes qu'on fit alors, si Benedetto Mori, homme de confiance de Piranesi, n'en avait fait le dessin sur place, en cachette et pendant la nuit. Il lui fallut employer toute sorte de ruses pour gagner la complicité inconsciente, mais nécessaire, du chien chargé de la garde du lieu où Rancoureil ne voulait à aucun prix laisser pénétrer les archéologues romains.

La zône sous laquelle on croit généralement que se trouvent les restes des édifices d'Auguste, va du Grand Cirque, l'actuelle via dei Cerchi, à l'église de Saint-Bonaventure. Elle est donc orientée comme le palais des Flaviens, du sud-ouest au nord-est. Sauf la faible partie explorée par Rancoureil et les dernières fouilles au dessous et à côté du casino de la villa Mills, tout le reste est encore inexploré. Autrefois on pouvait descendre par un escalier moderne, avec la permission des derniers propriétaires, aux salles découvertes par Rancoureil; plusieurs d'entre elles étaient utilisées comme caves à vin ou pour d'autres usages.

***

En face du casino de la villa Mills, entre des plantes et des arbres séculaires, se trouve un petit balcon circulaire, qui domine toute la via dei Cerchi, située entre le Palatin et l'Aventin. Cette rue

suit l'ancienne vallée Murcia qui, de l'église de Sainte-Marie-in-Cosmedin, va jusqu'à la Promenade Archéologique actuelle. C'est là que, selon la tradition, eut lieu l'enlèvement des Sabines par ordre de Romulus pendant les jeux en l'honneur du dieu Consus. Plus tard, on y construisit le *Circus Maximus*, le célèbre champ de courses et de jeux dont l'histoire est liée à celle de Rome, depuis l'origine de la ville jusqu'à son déclin, au triste temps de Totila, en 549, où les derniers jeux du cirque furent célébrés en présence de quelques milliers de Romains amaigris et dégénérés.

Le balcon ou belvédère est bâti sur les ruines d'une antique exèdre où devait être le *pulvinar* ou loge de l'empereur à l'époque d'Auguste, presque à la moitié de la longueur du Grand Cirque. L'empereur Auguste, dans une inscription dictée par lui, qui fut ensuite placée dans son mausolée au Champ de Mars, mentionnait, parmi les autres constructions exécutées par son ordre, « un pulvinar au Grand Cirque », *pulvinar in Circo Maximo*. Auguste voulait certainement parler de cette exèdre, plus tard sauvagement mutilée et détruite, qui, de ce côté, fermait le groupe de ses bâtiments. « Du haut de cette loge, conclut M. Marucchi (*Le Palatin*, II, p. 318), l'empereur pouvait présider les jeux et recevoir les applaudissements des deux cent mille spectateurs qui se pressaient sur les gradins de l'immense cirque élevé par Tarquin l'Ancien ».

***

Panvinio, puis Bianchini émirent déjà l'opinion que la maison d'Auguste devait se trouver derrière cette grande exèdre. Les fouilles de Rancoureil et les découvertes qui en furent le résultat parurent confirmer leurs conjectures. Mais si tous les topographes s'accordent à reconnaître dans les ruines déblayées par Rancoureil les restes de la *domus Augustana,* tous ne sont pas d'accord sur l'emplacement du fameux temple d'Apollon Palatin. Certains ont voulu l'identifier avec le temple de Jupiter Vainqueur que nous avons étudié plus haut, à côté de la maison des Flaviens; d'autres ont prétendu qu'il s'élevait dans la « vigna Barberini », là où se trouve aujourd'hui l'église médiévale de Saint-Sébastien. Ce n'est pas le cas de résumer ici tout ce qu'on a écrit sur ce sujet. A ceux qui veulent situer le temple d'Apollon dans la vigne Barberini, c'est-à-dire sur la hauteur qui domine l'arc de Titus, nous opposerons, outre tant d'autres raisons déjà alléguées, une raison tirée de la topographie sacrée et des Actes de saint Sébastien (Bollandistes, *Acta Sanctorum,* mensis Ianuar. tom. II, d. 20). On sait que saint Sébastien, tribun du prétoire, mort, semble-t-il, sous Dioclétien (285-305), subit un double supplice: celui des flèches *in medio campo,* puis celui des verges ou plus exactement des lanières plombées

Fig. XV. *(Phot. Moscioni).*



Abside et pavé.
Le couvent de la Visitation et le casino Mills.

Fig. XVI. (*Phot. Moscioni*).



Couvent de la Visitation et villa Mills.
(Emplacement des bâtiments d'Auguste).

in hippodromo palatii. Peut-être les chrétiens corrompirent-ils à prix d'argent les archers qui devaient le mettre à mort et l'enlevèrent-ils encore vivant. Une certaine Irène, veuve de Castulus, *zetarius* ou *diaetarius palatii,* employé de la cour, qui habitait le palais *in scala excelsa,* soigna pieusement le martyr et le rappela à la vie. L'église dédiée à saint Sébastien, dans la propriété Barberini, rappelle sans aucun doute un souvenir local relatif au tribun ; c'est probablement ici que se trouvait le « champ » où il fut percé de flèches. Quant à l'« hippodrome » des Actes, il est aisé d'y reconnaître le stade de l'empereur Domitien dont nous parlerons plus loin et qui, à l'époque du roi Théodoric (455-526), fut transformé en hippodrome. Serait-il téméraire de voir dans le « champ » une dénomination donnée dans les temps postérieurs aux jardins créés par Domitien non loin de son palais et appelés par lui *Adonaea* parce qu'il les avait dédiés à Adonis, manifestation divine du soleil et force fécondante de la végétation, d'après les Syriens ?

Ces jardins sont mentionnés sur un fragment de marbre de l'ancien plan topographique de Rome et l'on pourrait aujourd'hui en fixer avec exactitude l'emplacement sur le Palatin. De tout ce qu'a pu voir Flavio Biondo au XVe siècle dans la vigne Barberini et du dessin topographique que Pirro Ligorio a fait de ces ruines, sans compter plusieurs autres raisons, nous tirons la conclusion que les *Adonaea* devaient se trouver dans la vi-

gne Barberini, là où certains prétendent que s'élevait le temple d'Apollon. D'ailleurs, l'église de Saint-Sébastien peut confirmer cette opinion: elle est un souvenir local du martyr narbonnais, qui fut percé de flèches *in medio campo*, c'est-à-dire dans un verger ou dans un jardin. L'hagiographe n'aurait pu désigner ainsi l'emplacement clos par le splendide portique où devait se trouver le magnifique temple dédié par Auguste à Apollon.

Si l'on nous objectait que par le mot *campus* il faut entendre le *Castrum Praetorium* et que saint Sébastien fut percé de flèches précisément dans le camp des prétoriens, nous répondrions: Pourquoi donc n'est-il resté, en cet endroit célèbre, aucun souvenir d'un martyr si vénéré?

Nous avons exclu que le temple d'Apollon fût situé dans la vigne Barberini; nous verrons tout à l'heure que presque tous les archéologues sont d'accord pour le situer sur l'emplacement de la villa Mills.

Nous avons déjà tracé brièvement l'histoire de la *domus Augustana*. Donnons quelques détails plus précis.

Caius Octavius, fils de C. Octavius et d'Atia nièce de Jules César, naquit le 23 septembre de l'an 63 avant J. C. dans la région Palatine, *ad Capita Bubula*. Institué par le testament de son oncle son principal héritier et son fils adoptif, il prit le nom de C. Julius Caesar Octavianus. La nouvelle de l'assassinat du grand dictateur lui était parvenue à Apollonie où il étudiait avec M. Vipsanius Agrippa, le futur vainqueur d'Actium, l'homme à qui Octavien devra presque entièrement sa fortune politique.

L'endroit où Octavien naquit tirait, semble-t-il, son nom de *Capita Bubula* d'un ornement architectural avec bucrânes. Pour la même raison, le tombeau de Caecilia Metella sur la voie Appienne fut appelé beaucoup plus tard « Capo di Bove ». Un passage de Servius (*Ad Aen.* VIII 361) fait supposer que le lieu dit *ad Capita Bubula* était situé près des *Curiae Veteres*, dans le voisinage de l'arc de Constantin.

La soudaine apparition à Rome du jeune Octavien, l'accueil que lui fit le Sénat, l'éloquence agressive de Cicéron déjouèrent les visées ambitieuses d'Antoine qui rêvait de recueillir l'héritage politique de Jules César. L'opposition de l'aristocratie poussa le jeune Octavien à s'unir à son rival et à Lépide. Les proscriptions et les massacres qui furent le résultat de ce triumvirat – plus de cent sénateurs, deux mille chevaliers, Cicéron lui-même furent mis à mort -- la bataille de Philippes (42 avant J. C.) abattirent pour toujours le parti républicain. La rivalité entre Octavien et Antoine ne tarda pas à se ranimer. Antoine était tombé dans les filets de Cléopâtre, reine d'Egypte, ancienne maîtresse de Jules César. La victoire remportée en 31 avant J. C. à Actium par M. Vipsanius Agrippa sur la flotte d'Antoine et de Cléopâtre rendit Octavien maître de la République. Le double suicide d'Antoine et de Cléopâtre supprima toute possibilité de nouvelles rivalités.

C'est alors qu'Octavien, le futur empereur Auguste, qui habitait auparavant aux *Scalae Anulariae* près du Forum Romain, dans la maison de l'orateur Calvus, alla résider sur le Palatin dans la modeste maison de l'orateur Hortensius achetée par lui peu de temps avant l'an 31 (Suétone, *Oct.* 72).

Cette dernière maison s'élevait, semble-t-il, vers le sud-ouest de la colline, sur l'emplacement occupé plus tard par les propriétés Colonna et Stati. *Aedes modicae*, « petite, modeste », dit Suétone en parlant de la nouvelle demeure du futur empereur. De fait, l'habitation d'Octavien était loin d'égaler en richesse celle de ses plus illustres contempo-

rains: portiques ornés de colonnes de péperin, aucun ornement de marbre, salles sans pavés précieux, telle était la *domus* de l'orateur Hortensius. Détruite par un incendie, après les agrandissements qu'y avait apportés Auguste, elle fut reconstruite avec des contributions de tout le peuple.

Mais Octavien avait une ambition plus haute. Par des amis interposés et complaisants, il fit acheter d'autres propriétés sur le Palatin, entre autres la maison de Catilina qu'il démolit pour agrandir la sienne, mais en ayant soin de garder les apparences de la modestie. Il se hâta même de faire savoir qu'une grande partie de ses acquisitions était destinée à l'usage du public.

*
* *

La foudre étant tombée un jour sur une des nouvelles propriétés d'Octavien, on consulta les aruspices. Ceux-ci répondirent que le dieu Apollon voulait qu'à l'endroit frappé de la foudre un temple lui fût consacré (Suétone, *Oct.* 29). Telle fut l'origine de ce fameux sanctuaire du Palatin, commencé en 36 et dédié en 28 avant J. C. (Velleius Paterculus, II 81; Asconius Pedianus, *In Sen. in tog. cand. enarr.*). Peu de temps après, Octavien fit bâtir sur le Palatin un nouveau temple à Vesta, la *cana dea*, qui avait déjà son sanctuaire séculaire et vénéré au Forum Romain. L'heureux neveu de Jules César semblait ainsi vouloir mettre sous la protection des deux puissantes divinités les destinées de sa famille et ceux des Césars futurs. D'après Ovide (*Fast.* IV 951 et suiv.), Apollon et Vesta reçurent en don du prince deux parties des propriétés palatines; dans la troisième qu'il garda pour lui il fit bâtir son palais; le Palatin déjà consacré par la demeure de Romulus, servait maintenant de résidence à trois dieux immortels: Apollon, Vesta et Auguste:

Phoebus habet partem, Vestae pars altera cessit;
Quod superest ipsis, tertius ipse tenet.
State, Palatinae laurus, praetextaque quercu
Stet domus: aeternos tres habet una deos.

Depuis longtemps, Octavien ambitionnait la charge de *pontifex maximus*. Il ne l'obtint qu'en l'an 13 ou 12 avant J. C., à la mort de Lépide. Cette charge augmentait son prestige aux yeux du peuple, mais elle semblait en conflit avec ses visées grandioses. En effet, il était interdit au grand pontife de résider dans une maison particulière : une loi ancienne et une coutume séculaire l'obligeaient à habiter près du temple de Vesta, au Forum. Cela explique en partie pourquoi Octavien construisit un nouveau temple à Vesta sur le Palatin. A ce propos, Dion Cassius dit qu'Octavien donna aux Vestales l'ancienne *Regia*, demeure du grand pontife au Forum, et qu'il déclara « publique », c'est-à-dire qu'il ouvrit à tout le monde sa nouvelle résidence. Depuis lors il fut érigé en principe que le Palatin était la résidence ordinaire des Césars, non seulement parce qu'ils étaient les princes perpétuels de la *res publica*, mais aussi parce qu'ils exerçaient la charge de grands pontifes, qui les mettait à la tête du culte de l'Etat (cf. Plutarque, *Numa*, 9, 14).

Ainsi Auguste qui devait se vanter en mourant d'avoir laissé de marbre la Rome qu'il avait trouvée de briques, qui avait tant tenu à être proclamé le second fondateur de Rome après Romulus, le père de la patrie, *pater patriae*, Auguste voyait son rêve réalisé. Il ne prit pas le nom de Romulus, comme il semble en avoir eu l'idée, pour ne pas exciter davantage la haine du peuple contre la dignité royale qui était liée au nom du fondateur de Rome (Dion Cassius, *Hist.* LIII). Mais rien n'empêchait que, tout en restant en apparence un simple « citoyen de la République », le plus puissant et le plus influent, il est vrai, il ne devînt le chef du Sénat. Elu d'abord consul à plusieurs reprises, puis décoré de la puissance proconsulaire à vie sur toutes les provinces, *imperator*, chef suprême des forces de terre et de mer, arbitre de la guerre et de la paix, il accumula sur sa tête toutes les plus hautes dignités de la vieille République. Le titre d'*Augustus* dont le peuple le salua, sur la proposition de L. Munacius Plancus

(Suétone, *Oct.* 7), lui avait été conféré par un sénatus-consulte solennel au mois de janvier de l'an 27 avant J. C. Ce titre, qui fut traduit par les Grecs dans leur langue par *sebastos*, « vénérable », « sacré », sanctionna par une nouvelle formule la caractère sacré et inviolable que lui avait déjà conféré la *tribunicia potestas*, la puissance tribunicienne. Sacrée et inviolable, *augusta*, deviendra aussi la femme du prince, suivant l'exemple donné par Auguste en déclarant « auguste » Livie.

* * *

Suétone nous a transmis une légende qui fut pendant longtemps liée à la vie et à la fortune des Césars (*Galba*, 1).

Livia Drusilla, mariée d'abord à Tiberius Claudius Nero, puis à Octavien en 38 avant J. C., se trouvait en villégiature dans une villa près du pont Milvius, quand un aigle laissa tomber dans son giron une poule blanche qui tenait dans son bec une branche de laurier. Cela lui parut un heureux augure. La branche, plantée en terre, reprit, poussa des rejetons et fournit ensuite le laurier pour les triomphateurs impériaux. La poule devint mère d'une nombreuse famille de poussins blancs qui furent considérés comme sacrés. Depuis lors, la villa de Livie prit le nom de *ad Gallinas albas*, « aux poules blanches », et la superstition populaire s'imagina que la fortune des descendants d'Auguste était liée fatalement à la villa, au laurier et aux poules. D'après Suétone, le laurier se dessécha et toutes les poules descendant de la fameuse poule blanche de Livie moururent à la mort de Néron, dernier empereur de la race d'Auguste (cf. Pline, *Nat. hist.* XV 136).

La suprême dignité de *pontifex maximus* assouvit les ambitions d'Auguste. Quand le Sénat décréta que, devant son palais, des lauriers seraient plantés en souvenir de ses triomphes, qu'une couronne de chêne en ornerait la porte à perpétuité, pour le récompenser d'avoir soustrait à la

mort, par sa clémence, un grand nombre de citoyens, *ob cives servatos*, Auguste était déjà aux yeux du peuple un *divus*, un homme divin. Ovide, s'adressant à la demeure de César, lui souhaitait une durée éternelle : « Vivez longtemps, ô lauriers du Palatin ! Et toi, demeure ornée du chêne sacré, résiste aux siècles, toi qui abrites trois divinités : Apollon, Vesta et Auguste ! » Le peuple romain considérait le petit-neveu de Jules César comme une personnification sur la terre de la divinité tutélaire de Rome. La route de l'apothéose, comme l'a chanté Stace (*Eq. max. Dom.*) était donc ouverte aux futurs empereurs.

XIII.

Un chemin de Croix sur le « vicus Apollinis » - L'arc de Caius Octavius - L'« area » consacrée à Apollon et son temple - Le poète Properce - Danaüs et les Danaïdes - Le « mundus » et les morts - Les portes du temple - Les Niobides - Les Livres Sibyllins - Disgrâce de Séjan.

Comme nous l'avons dit, le groupe des bâtiments d'Auguste s'étendait de la Velia au Grand Cirque. La solitaire via di San Bonaventura, avec les stations du chemin de la Croix détériorées d'Antonio Bicchierai, mène aujourd'hui à l'église qui fut dédiée au grand docteur franciscain, en 1675, sous Clément X. Presque tous les topographes sont d'accord pour situer ici le *vicus Apollonis*, la « rue d'Apollon », mentionné sur une base qui se trouve au Capitole et qui devait faire partie d'un monument en l'honneur d'Adrien.

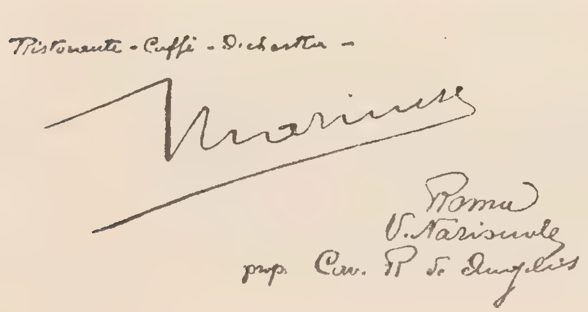
M. Lanciani, dans son classique ouvrage *Forma urbis Romae* (planche 29), semble reconnaître ce *vicus* dans le dernier tronçon de la via di San Bonaventura. Les riches *propylaea* indiqués par Pline et qui, semble-t-il, donnaient accès au groupe des bâtiments d'Auguste devaient s'élever à peu près là où est aujourd'hui l'entrée de l'ancien couvent de la Visitation, presque au bout de la via di San Bonaventura. Là, suivant la plupart des archéologues, sous les herbes et les bosquets de l'ancien jardin conventuel, entre le palais des Flaviens et le Stade que nous visiterons tout à l'heure, devait se trouver l'*area Apollonis*, l'emplacement consacré à Apollon, au centre duquel se dressait le temple du dieu, dédié solennellement par Auguste le 9 octobre de l'an 726 de Rome (28 avant J. C). et qui donnait son nom au *vicus* voisin.

D'après le témoignage de Pline (*Nat. hist.* XXXVI 4), il semble qu'on accédait aux bâtiment par un arc élevé en l'honneur de Caius Octavius par son fils Auguste au centre des propylées. Cet arc portait, au sommet, le quadrige d'Apollon et de Diane, œuvre célèbre du sculpteur Lysias et faite d'un seul bloc de marbre.

L'ensemble des chefs-d'œuvre qui, au-delà de l'arc, s'offrait aux yeux du visiteur, devait former un spectacle merveilleux. Le poète Properce qui, dans une de ses élégies (II, 20), nous en a laissé une brève description, put assister à l'inauguration du magnifique édifice. Nous pouvons le

reconstituer en imagination en nous servant de ses indications et de celles d'autres écrivains.

Le long des grand côtés de l'immense rectangle que formait l'*area Apollinis* s'élevaient les deux ailes du portique, orné de colonnes de jaune antique et que le poète appelle « doré », *aurea Phoebi porticus*, à cause de l' impeccable harmonie des lignes, de l'extraordinaire richesse des matériaux et de l'incomparable perfection des ornements. Dans les entrecolonnements s'alignaient les statues des cinquante Danaïdes. (Ovide,



n-
de
ie-
ter
ies
at.
or-
hes,
des
e et
son rival, Aegyptus, reste seul … , lui aussi, cinquante fils, les « Egyptides ». Ceux-ci, épris de leurs cousines et espérant réconcilier leur père avec leur oncle, demandèrent à Danaüs ses filles en mariage. Mais le vieux roi, auquel un oracle avait prédit qu'il serait détrôné par son gendre, obligea ses filles par serment à tuer leurs maris pendant leur nuit de noces. Le massacre accompli, les Danaïdes ensevelirent à Lerne les têtes de leurs maris. Seule, Hypermnestre osa violer son serment et sauva

M. Lanciani, dans son classique ouvrage *Forma urbis Romae* (planche 29), semble reconnaître ce *vicus* dans le dernier tronçon de la via di San Bonaventura. Les riches *propylaea* indiqués par Pline et qui, semble-t-il, donnaient accès au groupe des bâtiments d'Auguste devaient s'élever à peu près là où est aujourd'hui l'entrée de l'ancien couvent de la Visitation, presque au bout de la via di San Bonaventura. Là, suivant la plupart des archéologues, sous les herbes et les bosquets de l'ancien jardin conventuel entre
le [illegible]
ter[illegible]
Ap[illegible]
cen[illegible]
sol[illegible]
726[illegible]
son[illegible]

XX[illegible]
me[illegible]
Oct[illegible]
pyl[illegible]
d'A[illegible] œuvre célèbre du sculpteur Lysias et faite d'un seul bloc de marbre.

L'ensemble des chefs-d'œuvre qui, au-delà de l'arc, s'offrait aux yeux du visiteur, devait former un spectacle merveilleux. Le poète Properce qui, dans une de ses élégies (II, 20), nous en a laissé une brève description, put assister à l'inauguration du magnifique édifice. Nous pouvons le

reconstituer en imagination en nous servant de ses indications et de celles d'autres écrivains.

Le long des grand côtés de l'immense rectangle que formait l'*area Apollinis* s'élevaient les deux ailes du portique, orné de colonnes de jaune antique et que le poète appelle « doré », *aurea Phoebi porticus*, à cause de l' impeccable harmonie des lignes, de l'extraordinaire richesse des matériaux et de l'incomparable perfection des ornements. Dans les entrecolonnements s'alignaient les statues des cinquante Danaïdes. (Ovide, *Trist.* III I, 61). Certains prétendent, en se fondant sur le commentaire d'un ancien scoliaste de Perse (sur l'hémistiche du vers: *fratres inter ahenos*), que le long du portique, pour en compléter la décoration mythique, se dressaient les statues équestres des cinquante Egyptides (Perse, *Sat.* II 55).

Quelques mots sur cette décoration du portique d'Apollon.

D'après ce que racontent les anciens mythographes, Danaüs, roi d'Argos, fils de Bélus et père de la race des Bélides, eut cinquante filles, les « Danaïdes ». Son frère et son rival, Aegyptus, resté seul maître de la Libye, eut, lui aussi, cinquante fils, les « Egyptides ». Ceux-ci, épris de leurs cousines et espérant réconcilier leur père avec leur oncle, demandèrent à Danaüs ses filles en mariage. Mais le vieux roi, auquel un oracle avait prédit qu'il serait détrôné par son gendre, obligea ses filles par serment à tuer leurs maris pendant leur nuit de noces. Le massacre accompli, les Danaïdes ensevelirent à Lerne les têtes de leurs maris. Seule, Hypermnestre osa violer son serment et sauva

la vie à son mari Lyncée qui plus tard, selon la prédiction de l' oracle, ôta la couronne à Danaüs. Hypermnestre passa à la postérité comme le type de l' épouse affectueuse et fidèle, et, avec Lyncée, père des Persides, eut un sanctuaire à Argos. Mais les autres Danaïdes, poursuivies par la colère des dieux, furent condamnées par eux dans l'Averne à puiser continuellement de l'eau et à la verser dans des vases dépourvus de fond (Horace, *Od.* III 8). Certains ont voulu voir dans les Danaïdes les symboles des rivières et des fontaines de l'Argolide qui, pendant l'été, étaient à sec. Selon les mythographes, un roi Danaüs fit creuser des puits dans le territoire argien pour y remédier. L'ouvrage fut continué par le filles du roi, les mythiques Danaïdes, qui furent considerées à Argos comme les génies tutélaires des puits. De là probablement l'origine du mythe et de la légende qui inspirèrent à Eschyle ses *Suppliantes*.

*
* *

Dans la même élégie, Properce mentionne aussi une statue en marbre d'Apollon, en train de jouer de la cithare. Cette statue, d' un travail classique et d'une merveilleuse beauté, parut au poète digne de rivaliser avec le dieu lui-même.

Ce chef-d'œuvre de la sculpture grecque devait se trouver au milieu du portique. Devant lui, était un autel orné des quatre bœufs de bronze de Myron :

Atque aram circum steterant armenta Myronis
Quatuor artificis, vivida signa boves.

Les deux mots *vivida signa* expriment efficacement la valeur artistique de ces statues.

Mais l'autel dont nous parle le poète et qui était situé au milieu du portique avait une haute signification politique et religieuse aux yeux des Romains. Certains, en s'appuyant sur des indications de Festus et de Properce, ont cru que sous cet autel se trouvait l'antique *mundus* Palatin, la fosse rituelle qui rappelait la fondation de la ville et qui en marquait, croyait-on, le centre sacré. Cette hypothèse semble en contradiction avec la découverte faite par M. Boni du *Cereris mundus* dans le sous-sol de la maison des Flaviens, dans le Péristyle et derrière l'abside de la Salle Royale. La fosse rituelle consacrée aux Mânes et à Cérès qui, d'après Ovide (*Fast.* IV), existait avant la fondation de Rome, devait certainement se trouver au croisement du *cardo* et du *decumanus* de la ville future et marquer le centre sacré de l'enceinte de Romulus.

La poignée de terre et de blé que chaque habitant y avait jetée dans la cérémonie augurale, et que les fondateurs avaient emportée en quittant leur pays natal en accomplissement du vœu d'un *ver sacrum*, consacrait la nouvelle patrie de tous les souvenirs de l'ancienne. Les Pénates de la *gens* avec les Lares, les génies tutélaires du lieu, devaient la prendre sous leur protection, et la terre qui accueillait les nouveaux habitants, sanctifiée plus tard par les ossements des *patres*, des anciens fondateurs qui y étaient ensevelis, devait être fertile en hommes vaillants et en moissons. L'augure de la fécondité future était symbolisé par le *mundus Cereris*. A la mémoire des *patres*, des défunts, devenus *Manes* ou âmes propices, génies protecteurs, était consacrée la partie la plus basse du *mundus*, celle que recouvrait la « pierre manale ». La cérémonie de l'ouverture du *lapis manalis* se célébrait trois fois par an, le 24 août, le 4 ou 5 octobre et le 8 ou 11 novembre ; elle était annoncée dans les calendriers par l'indication : *mundus patet*. On croyait qu'en certains *religiosi dies* il était permis aux habitants du « monde souterrain », aux âmes des morts de revenir sur la terre et d'apparaître aux vivants. On honorait les morts par des libations d'eau, de vin et de lait,

et on se les rendait propices par la cérémonie funèbre des *Feralia* qui avait lieu le 21 février (Ovide, *Fast.* II 533 et suiv.).

*
* *

Tum medio clarum surgebat marmore templum

continue le poète Properce. Et nous évoquons le splendide temple bâti par Auguste, tout en marbre blanc, décoré de huit colonnes sur la façade et entouré de colonnes sur les trois côtés. Le fronton était orné de sculptures grecques ; le faîte, surmonté d'un quadrige doré d'Apollon, rivalisait avec l'éclat du toit en tuiles dorées, qui flamboyait aux rayons du soleil. Sur les deux portes de la cella de marbre, des bas-reliefs en ivoire représentaient deux épisodes où se manifestait la puissance du dieu, protectrice et vengeresse. Sur l'une, Apollon renversait et anéantissait les pillards gaulois qui avaient attaqué le fameux temple de Delphes. Sur l'autre, était figurée la punition de Niobé, fille de Tantale et femme d'Amphion. La Tantalide, fière de ses sept fils et de ses sept filles, avait osé se moquer de Latone, mère d'Apollon et de Diane, et avait refusé d'honorer leurs autels. Latone excita Apollon et Diane à la venger. Les enfants de Niobé tombèrent, percés de flèches par les deux enfants de Latone. Seule, Chloris, femme de Pélée, échappa au massacre. Les dieux eurent pitié du désespoir de Niobé et la transformèrent en rocher sur le Sipyle, en Lydie. Pausanias, qui avait vu

ce rocher, dit qu'il ressemblait de loin à une femme qui pleurait (Homère, *Iliade*, XXIV 602 et suiv.; Ovide, *Metamorph.* VI 1). De nos jours, J. B. Stark a décrit le rocher de Niobé dans son ouvrage *Nach dem Orient* (1874, p. 243 et suiv.).

La tragédie des Niobides fournit un sujet de chef-d'œuvre à un sculpteur grec, Scopas ou Praxitèle. Le groupe classique fut plusieurs fois reproduit par d'autres artistes. Des restes d'un de ces groupes, trouvé sur l'Esquilin, au XVI[e] siècle, sont actuellement aux Offices, à Florence. Certains croient qu'ils appartenaient à l'original grec mentionné par Pline (*Nat. hist.* XXXVI 4) que renfermait le temple d'Apollon Sosien.

Rappelons aussi qu'Eschyle et Sophocle s'inspirèrent du mythe des Niobides dans deux tragédies.

Au fond de la cella, se dressait le groupe d'Apollon citharède entre Latone et Diane, œuvre d'un sculpteur grec, de Scopas, au dire de Pline :

Deinde inter matrem deus ipse, interque sororem
Pythius in longa carmina veste sonat.

Peut-être le bel *Apollon citharède* de Tivoli qui se trouve aujourd'hui dans la salle des Muses, au Vatican, n'est-il qu'une copie de celui qui existait dans le temple du Palatin.

*
* *

Si un souvenir vénéré de la fondation de Rome semblait uni à l'autel du *mundus* devant le temple, un ancien document, consacré, lui aussi, aux destinées de Rome, était conservé jalousement dans un riche écrin sous la base de la statue d'Apollon. C'est là en effet qu'étaient renfermés les fameux *Livres Sibyllins* que le roi Tarquin avait achetés si cher. Ils étaient confiés à la garde et à l'étude des *quindecemviri sacris faciundis* qui devaient les consulter et en interpréter les réponses, *sortes arcanaque fata,* aux moments où un grave danger menaçait Rome et la République.

Telles sont, en résumé, les indications que Properce et d'autres écrivains nous ont laissées sur le temple d'Apollon. Pirro Ligorio raconte qu'il en avait exploré les ruines en 1550, à l'occasion de fouilles faites dans la propriété de Christophe Stati. On découvrit alors, semble-t-il, les restes d'une partie de la bibliothèque d'Auguste, voisine du temple, ainsi que des bases de colonnes, des chapiteaux d'ordre composite et de remarquables fragments architecturaux le long du côté oriental du palais de Domitien.

*
* *

Dans ce temple, en 31 après J. C., par ordre de Tibère, fut arrêté inopinément et conduit à la mort le tout-puissant favori Séjan.

Hypocrite, ambitieux, corrompu, il avait su capter la confiance de l'empereur qui, s'étant retiré à Capri, lui avait confié le pouvoir. Séjan avait fait exiler dans l'île Pandataria Agrippine, femme de Germanicus, et fait mourir de faim en prison Néron et Drusus, ses fils. Il avait fait aussi empoisonner un autre Drusus, fils de Tibère, après avoir séduit sa femme Livilla. Il avait semé le deuil dans Rome et aspirait à l'empire.

Dans une séance du Sénat qui se tint dans le temple d'Apollon, trompé par des lettres de Tibère et se croyant en sûreté, il ne remarqua pas qu'on éloignait les gardes du prétoire dont il était préfet et qu'on les remplaçait par des *vigiles*. Dès qu'on eut fermé tous les accès, Graecinus Lacon, préfet des vigiles, l'arrêta par ordre de Naevius Sertorius Macron. Séjan fut exécuté au milieu des malédictions universelles. Toute sa famille périt avec lui. Sa femme, qui vivait séparée de lui, ayant vu les cadavres de ses enfants jetés aux Gémonies, devint folle de douleur et dénonça par écrit à Tibère plusieurs complices de Séjan qui furent mis à mort. Puis elle se tua (cf. Tacite, *Ann.* IV, V, VI; Suétone, *Tiber.*, *Cal.*, *Claud.* pass.; Cassius Dion, *Hist.* LVIII).

XIV.

Les bibliothèques à Rome - L. Aemilius Paulus et L. Cornelius Sylla - La bibliothèque d'Auguste - Ovide et les causes probables de sa disgrâce - La maison d'Auguste - Ses vicissitudes - Un banquet en temps de disette - Auguste fils d'Apollon - L'homme dans l'intimité et dans l'histoire.

Du portique on accédait aux deux bibliothèques, l'une grecque et l'autre latine, dues également à Auguste, où, d'après Horace, furent

recueillis sous la protection du dieu chef des Muses, des écrits sur toutes les branches du savoir humain (*Epist.* I 3, 17):

Scripta Palatinus quaecumque recepit Apollo.

Ce ne fut qu'à une époque relativement tardive que Rome eut des bibliothèques. L'un des premiers à en posséder une fut L. Aemilius Paulus, consul pour la dernière fois en 164 avant J. C. Il connaissait à fond la langue grecque. Dans son dialogue *Brutus*, Cicéron le mentionne comme un des orateurs les plus renommés de son temps. Sa bibliothèque s'enrichit du butin fait en Macédoine pendant la guerre contre le roi Persée, qui, selon Velleius Paterculus (I 9), fut estimé alors à 200 millions de sesterces. De tout ce butin, Paul-Emile ne garda pour lui que la bibliothèque royale pour que ses fils pussent s'en servir afin de cultiver leur esprit (Plutarque, *Paul. Aem.* 28). Comme preuve de sa noblesse d'âme et de sa douceur, rappelons qu'il fit tout son possible pour faire adoucir le sort de Persée vaincu et qu'il ne laissa à ses fils en mourant qu'une modeste aisance.

Plus tard, L. Cornelius Sylla (137-78 avant J. C.) apporta d'Athènes la bibliothèque d'Apellicon. Lorsque l'opulent C. Licinius Lucullus (Plutarque, *Luc.*) forma, après 72, avec les meilleurs ouvrages qu'il put trouver en Asie et en Grèce, une nouvelle bibliothèque – le plus précieux trésor de sa somptueuse demeure, d'après le témoignage de Vitruve –, l'ambition de posséder des livres et des collections rares s'empara de l'esprit des anciens et des nouveaux riches, et chacun voulut avoir une bibliothèque à lui. Sénèque put se moquer (*De animi tranq.*, 9) des nombreux sots qui, soucieux d'orner leur maison de livres et de collections, erraient en baîllant au milieu de trésors littéraires, se contentant d'en lire les titres et d'en admirer les frontispices.

Fig. XVII. (*Phot. Moscioni*).



Le Stade de Domitien.

Fig. XVIII. *(Phot. Moscioni).*



Les aqueducs de Septime Sévère.

Pline le Jeune (*Ep.* I, 8) dit que Côme et Tibur eurent aussi des bibliothèques publiques; mais la première bibliothèque publique à Rome fut fondée par Asinius Pollion, environ un siècle avant J. C., dans le temple de la Liberté sur l'Aventin.

La mort empêcha Jules César de créer à Rome, pour l'usage du public studieux, une nouvelle et splendide bibliothèque. Son petit-neveu Octavien réalisa le projet du grand dictateur en fondant la riche bibliothèque gréco-romaine qu'il fit bâtir près du portique d'Apollon. Presque tous les topographes sont d'accord pour en reconnaître les restes dans les ruines, plusieurs fois explorées et étudiées, qui se trouvent auprès du couvent de Saint-Bonaventure.

On sait que les ouvrages grecs et latins y étaient conservés dans deux grandes salles distinctes. Chacune de ces salles était sous la direction et la surveillance d'un bibliothécaire auquel étaient adjoints des employés subalternes. A la tête de tout le personnel était un bibliothécaire en chef. De nombreuses inscriptions funéraires font mention d'employés à la bibliothèque grecque ou latine.

Dans la salle principale se trouvait, dit-on, une statue de bronze d'Auguste, sous les traits d'Apollon. Autour des murs des salles, des médaillons renfermaient les portraits des plus célèbres écrivains grecs et latins.

*
* *

Ici nous arrive l'écho douloureux du chant d'Ovide en exil, qui sollicitait en vain l'admission de son poème *Tristia* dans la bibliothèque impériale ou dans celle de Pollion, dans l'espoir qu'Auguste, en le lisant, fût touché de sa longue infortune (*Trist.* III I).

Malgré tout ce qu'à écrit Ovide et toutes les recherches qu'on a faites à ce sujet, nous ignorons aujourd'hui encore pourquoi le septuagénaire Auguste, aigri par des malheurs de famille et par des soupçons, relégua inopinément, en l'an 9 après J. C., le poète a Tomi, sur la Mer Noire. C'est là qu'Ovide mourut en 17, quatre ans après la mort d'Auguste, sous le règne de Tibère.

Ovide attribue son exil à deux causes. Il en parle toujours comme d'un événement qu'il est dangereux de rappeler: *carmen et error* (*Trist.* II 1, 207). Il s'agit donc d'un écrit. Peut-être le poète fut-il le témoin involontaire d'un fait qu'Auguste voulut garder secret (*ibid.*, 103 et suiv.):

Cur aliquid vidi? cur noxia lumina feci?
Cur imprudenti cognita culpa mihi?

Ovide ne fait certainement pas allusion à la liaison d'Auguste avec Terentia, femme de Mécène. Cette liaison était connue et datait de loin.

Le licencieux poème *De arte amatoria* ne peut avoir été la cause unique de sa condamnation, car, depuis plus de dix ans, il faisait les délices des alcôves de la société romaine peu scrupuleuse à cet égard. En 11 avant J. C., Auguste avait exilé dans l'île de Pandataria sa fille Julie, la veuve dissolue d'Agrippa, devenue ensuite la femme de Tibère. Transférée à Reggio pour y être gardée plus sévèrement, Julie y mourut en 17 (Tacite, *Ann.* I 53). Au temps même de la condamnation d'Ovide, il relégua également à Trimerus, en Apulie, sa petite-fille Julie qui, au point de vue des mœurs, ne valait pas mieux que sa mère.

Ovide fut-il impliqué à tort dans quelque scandale de l'ardente patricienne?

Le poète affirme vouloir taire l'*error,* c'est-à-dire la faute dont il est accusé: *culpa silenda mihi;* mais, à propos du *carmen,* il défend son œuvre et repousse avec indignation l'accusation de corrupteur et d'entremetteur (*Trist.* II 1; I 2):

> *Altera pars superest: qua turpi crimine tactus*
> *Arguor obscaeni doctor adulterii.*
>
> *Stultaque mens nobis, non scelerata fuit.*

Des courtisans envieux de la faveur dont Ovide jouissait auprès d'Auguste, non seulement à cause de sa valeur personnelle, mais aussi à cause des relations d'amitié de sa femme Fabia avec la famille impériale, réussirent peut-être à discréditer le poète et à le perdre dans l'esprit de l'empereur. Il ne fut pas difficile sans doute de faire croire au vieillard soupçonneux et irrité que l'auteur du poème *De arte amatoria* qui devait être la lecture favorite de la libidineuse Julie, pouvait être le complice de quelques-unes de ces aventures galantes qui la rendirent tristement fameuse.

Mais le poète qui, dans la Ière élégie du IIe livre des *Tristia* et ailleurs encore, défend chaleureusement l'objectivité de son art, proclame que cet art sera sa consolation dans l'exil et proteste de son innocence:

> *Illa namque die, qua me malus abstulit error*
> *Parva quidem periit, sed sine labe, domus.*

On ne peut donc admettre, comme certains l'ont supposé, qu'Ovide ait eu une liaison adultère avec l'impératrice Livie, du reste plus que mûre, car il était profondément affectionné à sa femme Fabia à laquelle, ses vers en témoignent, il resta attaché jusqu'à la mort. On ne peut supposer non plus qu'il s'attira la colère d'Auguste pour avoir visité clandestinement l'exilé Agrippa Posthumus, le fils bestial de Vipsanius et de Julia. Le poète savait trop combien et

pourquoi Auguste détestait Agrippa Posthumus et ces deux Julies qu'il appelait « son chancre mortel, le déshonneur de sa maison ».

Une autre hypothèse enfin peut les résumer toutes. Ovide était très lié avec Paulus Fabius Maximus, l'ami intime d'Auguste, et avait sur lui une grande influence. Le poète aurait-il tenté, par l'entremise de son ami, de disposer l'esprit du vieil empereur en faveur de l'exilé Agrippa? Livie, craignant de voir arracher la succession à son fils Tibère, chercha-t-elle à éloigner ce danger en calomniant le poète, en aggravant une faute involontaire commise par lui et en le peignant à Auguste sous les plus noires couleurs? L'aide des courtisans n'aurait certainement pas manqué à l'Augusta pour cette vilaine besogne.

Peu de temps avant sa dernière maladie, Auguste, accompagné de Paulus Fabius Maximus, alla en cachette à Planasia pour rendre visite à Agrippa. On pleura, on s'embrassa, on se fit des reproches réciproques. Auguste parut disposé à rappeler Agrippa de l'exil. Fabius Maximus le raconta à sa femme Marcia; celle-ci, à l'insu d'Auguste, le répéta à Livie. Il en résulta des querelles de ménage entre l'empereur et l'impératrice. Peu après, Fabius mourut, empoisonné, dit–on. A ses funérailles, Marcia se reprochait d'avoir été la cause inconsciente de sa mort (Tacite, *Ann.* I 5).

Or, c'est précisément en ce temps-là qu'Ovide espérait le plus la grâce impériale. Mais Auguste, malade, ne tarda pas à s'éteindre à Nole. Les plaintes du poète de Sulmona ne trouvèrent plus d'écho à la cour impériale. Ovide mourut en exil. Son souvenir restera toujours lié à la bibliothèque fameuse construite par le prince qu'il avait tant flatté.

*
* *

Le temple et la bibliothèque restèrent debout jusqu'en 363, où, dans la nuit du 18 au 19 mars, ils furent détruits par l'épouvantable incendie que

mentionne Ammien Marcellin (XXIII 3). On réussit cependant à sauver les fameux *Livres Sibyllins*, qui étaient conservés dans le temple sous la statue du dieu. Pietro Sante Bartoli raconte qu'on retrouva cette cachette, ce tabernacle, qui, à l'en croire, aurait été richement sculptée et décorée.

*
* *

Sur le côté du casino de la villa Mills, par un escalier moderne, on arrive au rez-de-chaussée de la maison d'Auguste, explorée et étudiée en partie par Rancoureil. Le long de la descente, on aperçoit par quelques fenêtres d'autres salles avec des restes d'escaliers, entre autres une spacieuse salle de bain qui porte les traces d'un vandalisme systématique.

Tout ici trahit des dévastations commises par les barbares et par les spéculateurs italiens et étrangers. Tout ce qui restait de l'ancienne décoration et dont on ne pouvait ou ne savait tirer parti, tout fut abandonné sur place comme étant sans utilité et sans valeur. Peut-être toutes ces pierres étaient-elles destinées à devenir de la chaux ou des matériaux pour les fondements de constructions, à céder au plus haut acquéreur. Il est à désirer que de nouvelles fouilles, dirigées rationnellement, précisent plus exactement l'ancienne destination de ces salles récemment découvertes.

Nous voici enfin au bout de l'escalier. La terre obstrue et cache encore presque entièrement

le péristyle de la maison. Les archéologues du XVIIIe siècle se contentèrent d'explorer quelques salles et, après avoir fait des fouilles çà et là, d'en lever le plan à la hâte. Puis il firent combler de terre les salles qu'ils avaient étudiées. Quelles nouvelles découvertes donneront les fouilles que l'on ne tardera pas à faire? Quand la terre qui recouvre le péristyle aura été enlevée, on pourra étudier cette partie de la maison d'Auguste, ses lignes et ses dépendances. Aujourd'hui, une rangée de salles est seule accessible. Ces salles, dont quelques-unes sont encore remplies de décombres, semblent avoir été reconstruites ou restaurées pendant la période qui va de Domitien à Septime Sévère.

Ces salles, d'une bizarre et élégante architecture, ont toutes perdu leur décoration et leur revêtement de marbre. Il ne reste que les murs nus ornés de nombreuses niches pour statues. Plusieurs de ces statues furent trouvées, au temps de Rancoureil, en différents endroits avec de nombreux fragments remarquables. Actuellement, tout a été dispersé. On raconte que deux explorateurs se partagèrent, d'un commun accord, la magnifique frise d'un *sterquilinium*. Les autres ornements architectoniques de cette pièce eurent, dit-on, le même sort. Seul, le fameux *Apollon Sauroctone*, qu'on croit être une copie du bronze de Praxitèle mentionné par Pline et qui fut trouvé à cet endroit, se trouve dans la galerie des statues au Vatican. La finesse d'exécution de ce

chef-d'œuvre peut nous donner une idée approximative de la beauté des autres sculptures qui décoraient cette partie de la maison d'Auguste.

*
* *

La salle du milieu était, semble-t-il, un *triclinium*. Est-ce ici qu'eut lieu le fameux festin *dôdékathéos* « des douze dieux » mentionné par Suétone (*Oct.* 70), où les convives étaient tous costumés avec les attributs des douze *dii Consentes*, et où Auguste joua le rôle d'Apollon ? La mascarade fit du bruit. Dans quelques-unes de ses lettres Antoine traîna dans la boue ceux qui y avaient pris part et un poète anonyme en stigmatisa le souvenir. Le mécontentement et la colère qu'excita ce banquet furent d'autant plus vifs qu'il avait eu lieu dans un temps où une grande disette désolait la ville. Le peuple ameuté cria le lendemain que « les dieux » avaient dévoré tout le blé et qu'Auguste était vraiment Apollon, mais Apollon *Tortor*.

Sur le témoignage des *Theologoumena* d'Asclépiade, Suétone dit que, dans la population de Rome et hors de Rome, on fit courir le bruit qu'Auguste était né du dieu Apollon. Celui-ci, sous la forme d'un serpent, aurait rendu mère Atia. La fable, peu flatteuse pour le mari d'Atia, peut nous aider à comprendre pourquoi Auguste, non content d'avoir voulu personnifier le dieu, lui bâtit un temple, si riche sur le Palatin. Plus tard, on put croire, ou faire semblant de croire à l'imposture de Numerius Atticus, citoyen prétorien, qui affirma sous la foi du serment avoir vu l'âme d'Auguste monter au ciel le jour de ses funérailles, au champ de Mars (*Oct.* 94 et suiv.).

La platitude des courtisans réalisait le souhait d'Auguste qui avait tant désiré d'être comparé à Romulus, au dieu Quirinus, le mythique fondateur de la cité Palatine.

Mais, dans sa vie intime, Auguste devait paraître bien différent, avec ses condamnables faiblesses, favorisées, sem-

ble-t-il, par l'astucieuse Livie. L'envieux Antoine, qui les a férocement dénoncées, s'est sans doute laissé influencer par sa haine implacable contre son rival, mais il ne semble pas qu'il ait comptètement menti. En visitant les ruines de cette maison, nous nous imaginons voir la pâle silhouette du vieil empereur y errer en boîtant, à cause d'une ancienne blessure à la jambe, et en pleurant ses légions tombées sous les coups des barbares d'Arminius. Nous comprenons son profond découragement en se voyant seul, sans enfants, à la merci de l'égoïste Livie, pourtant si aimée de lui, et de la sombre ambition de son beau-fils Tibère.

Retenus par la solennité de ces souvenirs, nous nous attardons dans la maison à demi détruite de cet Auguste, haï pendant sa jeunesse pour le sang qu'il avait versé, redouté, aimé et même béni pendant sa vieillesse pour la paix et la prospérité qu'il avait procurées à la République. On a dit de lui qu'il aurait dû ne jamais naître ou ne jamais mourir. Flatterie de courtisans? Certes non, car, après son règne, on désira longtemps un chef qui, par ses vertus civiles et politiques, pût égaler Auguste.

XV.

Le stade de Domitien - Fouilles et découvertes - Théodoric et l'Hippodrome - Une vestale qui n'était pas à sa place - La loge impériale et une antique mappemonde - Ovide, Copernic et Newton - Une nécropole dans le Stade - Un coucher de soleil parmi les ruines.

Par un passage moderne percé au fond du péristyle en démolissant, - idée d'un goût discutable - les restes d'un antique escalier, nous arrivons au Stade Palatin, à la palestre monumentale pour les exercices gymniques construite, d'après

les marques des briques, par Domitien, puis restaurée et embellie par Adrien et Septime Sévère. (*Fig. XVII*). On l'appela Stade, non seulement à cause de sa forme, mais aussi à cause de sa longueur qui atteint presque celle du *Stadion* d'Olympie. Celui-ci avait 600 pieds helléniques, égaux à 625 pieds romains, selon le rapport 24 : 25 (185 mètres environ), presque un huitième de mille romain ou un dixième de mille géographique (F. Lübker, *Lessico ragionato dell'Antichità classica*, a. v.).

Quoique les documents classiques ne mentionnent pas de Stade sur le Palatin on ne saurait douter que cet espace oblong n'ait servi aux exercices gymniques si aimés des anciens. Le saut, le jet du disque et du javelot, le tir à l'arc, la lutte, la course surtout, que les Grecs appelaient *stadion* ou *dromos*, trouvèrent ici un champ merveilleusement classique, sous les yeux de l'empereur et de sa cour. Il nous semble voir Domitien, Commode et Maximin s'y exercer, sous bonne garde, dans leurs jeux favoris.

Le côté gauche de l'édifice côtoie l'emplacement occupé par le palais d'Auguste. Le fond rectiligne est fermé par des ruines que l'on suppose appartenir aux deux bibliothèques d'Auguste. Panvinio et Bianchini qui purent voir en partie les restes du Stade, le prirent pour l'atrium de la maison d'Auguste. Marx (*Jahrbuch des Archeol. Inst.*) prétendit y reconnaître un jardin. Il se peut que Domitien ait transformé en stade un

xystus avec *gestatio* préexistant, c'est-à-dire un véritable jardin avec des allées ombreuses et une enceinte de portiques où l'on pouvait se promener en litière. Là se trouvait autrefois la vigne d'un certain Alessandro Ronconi. Les fouilles, commencées au XVI[e] siècle et interrompues à plusieurs reprises, ne se terminèrent qu'en 1892-1893. D'après les publications de M. Rodolfo Venturi dans l'*Archivio storico dell'arte*, le long du côté situé vers la maison d'Auguste, on trouva en 1570 plusieurs torses de statues de marbre, mentionnés aussi par Flaminio Vacca et que l'on crut appartenir à des statues d'amazones qui auraient orné les entrecolonnements. Il ne pouvait s'agir évidemment que de pauvres débris des statues des Danaïdes, jetés çà et là pendant la dévastation du portique adjacent d'Apollon. Ici aussi fut découvert l'*Hercule* de Lysippe qui fut acheté par Côme III de Médicis pour 800 écus et qui fut placé dans le palais Pitti.

*
* *

Les longs côtés du Stade étaient décorés d'une double rangée de portiques qui, d'après les marques des briques, dataient de l'époque d'Adrien (117-138). Le portique inférieur était constitué par des pilastres avec des demi-colonnes de briques à base de marbre et revêtement de « portasanta ». En 1552, Pirro Ligorio put voir sur certains points des restes de voûtes à solives revê-

tues de stuc. Il traça un plan de l'édifice et laissa des indications qui ne doivent pas être rejetées *a priori*. Il atteste que le portique supérieur était supporté par des colonnes d'ordre composite en granit et en cipolin. Le long de l'axe du Stade, on trouva aussi, avec d'autres fragments, deux bases pour statues. Ailleurs, on trouva des sculptures relatives au culte de Mithra. On mentionne encore une salle à colonnes entre deux cours, derrière le fonds rectiligne, devant le couvent de Saint-Bonaventure, qui appartenait peut-être à la bibliothèque. Aujourd'hui, il ne reste plus que quelques salles avec voûtes à caissons et un escalier découvert en 1817, par où nous monterons tout à l'heure à l'emplacement qui domine le Stade.

Les découvertes postérieures ont confirmé en grande partie les indications de Pirro Ligorio.

*
* *

Du côté opposé au fond rectiligne avec chambres, c'est-à-dire vers le Grand Cirque, le Stade finit par une construction curviligne avec de grandes ouvertures d'un effet pittoresque, spécialement au coucher du soleil. Aux deux extrémités du Stade, sur la ligne médiane, on aperçoit les restes de deux fontaines décoratives qui servaient peut-être de bornes dans les courses. Celle qui se trouve vers le Grand Cirque, sous le mur curviligne, fut enfermée plus tard dans le mur

bas d'une enceinte elliptique qui, semble-t-il, servit de manège pour les chevaux. Jusqu'à ces derniers temps on y voyait, enchâssé dans le mur, un cippe en l'honneur de la vestale *Caelia Claudiana* qui lui avait été dédié par sa sœur et par un certain Nicomède, *vir egregius*.

On avait déjà trouvé d'autres cippes épigraphiques en l'honneur de cette grande vestale dans le *Locus Vestae*, au Forum. La date d'un de ces cippes nous apprend que Caelia Claudiana vécut au temps de Dioclétien. Le cippe qui était au Stade fut réuni aux autres dans le *Locus Vestae*.

Le petit « hippodrome » ou manège date certainement de l'époque du roi goth Théodoric (455-526). On a en effet retrouvé çà et là des briques portant son nom. On sait que ce roi restaura beaucoup d'anciens monuments. Il n'oublia pas, on peut en être sûr, le Stade du Palatin, car il résida pendant un certain temps dans les palais voisins. Il semble même avoir consolidé en plusieurs endroits les murs qui menaçaient ruine.

Peut-être ce manège fit-il donner plus tard au Stade le nom d' « hippodrome », comme l'appelle l'hagiographe du Moyen Age qui raconta le martyre de saint Sébastien en se basant sur d'anciens documents probablement authentiques.

*
* *

Mais ce qui, dans le Stade, attire le plus l'attention du visiteur, c'est l'imposante exèdre ou loge impériale qui se trouve au milieu d'un des

grands côtés. Certains l'attribuent à Adrien, d'autres à Septime Sévère. Ce dernier l'aurait construite lorsqu'il commença à restaurer les édifices du Palatin, endommagés par le grand incendie de 191, sous Commode.

La loge monumentale, en forme d'abside, reposait sur trois salles qui aujourd'hui sont presque complètement ruinées et remplies de décombres, mais qui autrefois étaient ornées de colonnes de marbre et de peintures. Dans la salle de gauche, on a trouvé sur le mur des *graffiti* représentant des dessins et des noms grecs et latins qui semblent se rapporter à des athlètes et à des jeux gymniques. Dans la salle centrale, on apercevait une haute peinture représentant un objet semblable à un globe ou à une mappemonde, soutenu par un trépied. On sait que la sphéricité de la terre fut soutenue dès les temps d'Aristote (Aristote, *Meteor.* II 7) et trouva d'énergiques défenseurs dans le monde grec et romain. Ovide, en particulier, dit que le temple de Vesta était rond pour imiter la forme de la terre, dont il était le symbole. Le poète semble même avoir deviné les théories de Copernic et de Newton quand il explique par le mouvement de la terre sa loi d'équilibre dans l'espace (*Fast.* VI 269 et suiv.):

Terra pilae similis, nullo fulcimine nixa,
Aëre subiecto tam grave pendet onus.

Ipsa volubilitas libratum sustinet orbem.

*
* *

Le pavé de la tribune impériale, en s'écroulant, a comblé de décombres les salles situées au-dessous; mais cet écroulement ne s'est produit qu'après le XIII[e] siècle, où les Frangipani, maîtres du Palatin, l'avaient renforcé çà et là de puissants ouvrages de défense. Pendant la période des recherches, dans un coin de la salle du milieu, on exhuma plus de trente squelettes d'hommes qui, à en juger par les apparences, avaient dû périr à la fleur de l'âge de mort violente.

On supposa avec raison que ces hommes avaient été tués pendant un des nombreux combats de cette époque troublée. Les voûtes de la loge impériale, en s'effondrant, avaient recouvert cette petite nécropole improvisée.

Les colonnes de granit oriental, rangées sur le sol devant la loge, doivent avoir fait partie de sa décoration.

La tribune semi-circulaire revêtue de marbres précieux et garnie de niches renfermant des statues, était ornée sur le devant de colonnes lisses et à l'intérieur de colonnes cannelées en marbre de Phrygie et de l'Hymette. Il ne reste aujourd'hui que des fragments informes, des murs lézardés et des peintures effacées de la loge somptueuse d'où les empereurs assistaient aux jeux dans le stade de Domitien.

*
* *

Sortons du Stade par l'escalier qui se trouve au fond, à droite du petit côté rectiligne. Cet escalier conserve, lui aussi, les traces d'une belle décoration de marbre. Du haut de l'emplacement qui domine le Stade, admirons ses lignes grandioses. Un paysagiste pourrait s'inspirer de la vue d'ensemble et des effets de lumière, surtout au coucher du soleil. Au fond, les gigantesques baies du côté curviligne; à gauche, la loge impériale; à droite, le rougeâtre et bizarre casino de la villa Mills; derrière le spectateur, des pans de mur de la bibliothèque d'Auguste et l'église solitaire de Saint-Bonaventure, sur laquelle le soleil mourant jette ses derniers rayons; à la lumière du jour qui s'éteint peu à peu, les lignes classiques du Stade s'estompent, comme une vision lontaine qui s'évanouit. Bientôt résonneront les battements lents et monotones de la cloche du couvent franciscain, le hibou poussera son sinistre ululement.

Un poète, dans ce passage d'une éclatante lumière au repos silencieux du soir, pourrait voir une image du déclin fatal de la grandeur romaine sombrant dans la nuit funèbre du Moyen Age.

XVI.

Septime Sévère, son palais et ses bains - L'aqueduc de Claude - L'ambition d'un empereur italo-africain - Le Septizonium et l'origine de ce nom - Sixte-Quint, Dominique Fontana et son vandalisme - Le Septizonium à travers les siècles - Les torts d'un grand pape; comment la Municipalité romaine annonça sa mort - Caracalla dans le palais paternel.

Faisons le tour de la gigantesque exèdre, par le large corridor semicirculaire dont la voûte à caissons conserve encore en partie sa dorure, et pénétrons dans la loge impériale. Le pavé de marbre a disparu en s'écroulant; le vertige s'empare de nous, comme si nous étions au bord d'un précipice.

Un peu plus loin, nous nous trouvons au milieu d'autres ruines qui sont, croit-on, celles d'un bain impérial. Plusieurs topographes leur ont donné en effet le nom de *balneum imperatoris*. Ces bains, que fit certainement construire Septime Sévère (193-211) devaient être alimentés par l'Aqua Claudia, dérivée des aqueducs néroniens du Caelius. Des restes des aqueducs de Septime Sévère, ouvrage hardi, qui avaient, en certains points, jusqu'à quatre rangées d'arcs superposés, existent encore de ce côté sur le versant du Palatin, le long de la via di San Gregorio, dans la vigne des Frères de Saint Jean-de-Dieu (*Fig. XVIII*). Dans l'Orto Botanico voisin, il subsista jusqu'en 1596 des res-

Fig. XIX. *(Phot. Moscioni).*



Arches des substructions du palais de Septime Sévère.

Fig. XX. *(Phot. Morpurgo).*



Place et Promenade Archéologique.

tes de cet aqueduc. On attribue à cette construction de Septime Sévère une longueur de 425 mètres et une hauteur de 42. Ces chiffres doivent être près de la réalité, car l'empereur fut obligé de porter l'Aqua Claudia au niveau de la plate-forme en maçonnerie qu'il avait bâtie de ce côté-ci du Palatin pour servir de base au palais dont nous parlerons sous peu.

Pirro Ligorio nous a transmis le souvenir d'un « réservoir des eaux » ou *piscina limaria*, située près du couvent de Saint-Bonaventure. Dans ce réservoir l'empereur Domitien, au moyen de conduites de plomb de 30 centimètres de diamètre, avait amené l'Aqua Claudia d'un lieu voisin du temple de Claude, dont les ruines existent encore à côté de l'église des Saints Jean-et-Paul sur le Caelius. Septime Sévère s'est sans doute servi de ce château d'eau, en l'agrandissant, pour alimenter d'eau ses propres thermes.

*
* *

L'empereur Septime Sévère, né d'une famille équestre romaine en 145 à Leptis Magna, importante ville phénicienne de la côte africaine entre les deux Syrtes, non loin de la moderne Lebda, voulut, lui aussi, se bâtir une monumentale résidence sur le Palatin. D'après les historiens, ce palais excitait l'admiration de tous ceux qui entraient à Rome pour la première fois per les portes Trigemina et Capène, situées en contre-bas de cet édifice.

L'empereur fut obligé de choisir ce coin du Palatin, entre le Grand Cirque et le Caelius, parce que presque toute la colline était déjà couverte de bâtiments et de jardins. La différence de niveau ou plutôt la pente raide de cet endroit contraignit les architectes impériaux à construire sur plusieurs plans de piliers gigantesques et d'arches en maçonnerie une vaste plate-forme, de façon à atteindre le niveau des édifices préexistants. C'est sur cette énorme masse, d'une conception si hardie, que les architectes élevèrent la nouvelle demeure impériale.

Les arches qui existent encore le long de la via dei Cerchi (*Fig. XIX*) et qui dominaient le Grand Cirque, peuvent nous donner une idée de l'imposante construction de Septime Sévère qui, en face de la porte Capène et du Caelius, tournait par la moderne via di San Gregorio, tronçon de l'ancienne *via Triumphalis*.

Pour dissimuler et décorer la masse peu esthétique, longue de 106 mètres et haute de plus de 50 au-dessus de l'arène du Grand Cirque et de la *via Triumphalis*, on construisit une façade avec plusieurs rangées de portiques, et des galeries à colonnes cannelées et lisses de granit, de jaune antique et d'africain. Le nouvel édifice, peut-être inférieur pour la finesse artistique aux autres constructions impériales, les égalait et les surpassait même par la profusion des marbres qui le décoraient. Il fut appelé *Septizonium*. Les érudits ne sont pas d'accord sur l'origine de ce nom.

*
* *

Au Moyen Age, nous trouvons cet édifice mentionné en divers documents sous le nom corrompu de *Septem solium*, de *sedes Solis* et de *Septisolia.* Le nom de *sedes Solis* et aussi de « temple du Soleil » lui fut donné parce qu'on le prit à tort pour l'antique temple du Soleil et de la Lune indiqué par Tacite *apud Circum*, « près du Cirque » (*Ann.* XV 74). On discuta longuement pour savoir s'il avait *sept étages* ou moins. Canina soutint la première opinion. Jordan, Scamozzi et d'autres, parmi lesquels Becker, ont émis l'avis qu'il n'avait que trois étages. M. Lanciani a conclu ainsi :

Comme le mot *septifolium* indique une plante de sept feuilles et le mot *septimontium* implique un lieu de sept montagnes, ainsi le mot *septizonium* doit signifier, en ce cas, un édifice distinct de sept bandes ou zônes. Mais, par suite du sens même du mot *zona*, c'est-à-dire « ceinture », ces bandes, comme le remarque Casaubon (*Not. in Hist. Aug. Script.* Paris, 1503, p. 268, n. 20) ne pouvaient être que les épistyles et les corniches qui interrompent les lignes verticales des colonnes. S'il est vrai que cet édifice, par sa structure, faisait allusion aux sept zônes du ciel [*les sept atmosphères suivant l'ancienne opinion platonicienne, adoptée plus tard par les philosophes et les théologiens du Moyen Age*], il sera plus vrai encore, par la nature même de la chose, qu'il ne pouvait les symboliser que par le moyen de sept rangs superposés. En comptant pour première zône la ligne horizontale du soubassement, il faudra pour compléter un *septizonium*, six rangs de colonnes l'un sur l'autre ;

la septième zône sera formée de la corniche de la sixième et dernière colonnade. Or l'opinion commune et très certaine est que le premier étage ou soubassement du Septizonium est encore enterré; trois autres étages sont représentés sur les anciens dessins; de sorte que, pour arriver aux sept bandes, il ne manquerait que deux étages. Nous penchons à croire que ces deux étages existaient avant, au moins dans une partie de l'édifice, pour qu'on pût avec raison lui donner ce nom. Une circonstance nous confirme dans cette opinion, c'est que, si après les nombreuses démolitions que subirent au Moyen Age les anciens monuments romains transformés en tours de forteresses – comme, par exemple, les dégâts qu'y commirent en 1257 les sénateur Brancaleone et en 1313 Arlotto degli Stefaneschi – le Septizonium conservait encore quatre étages au temps de Sixte-Quint, il est bien probable qu'à l'origine il en avait davantage... Concluons en rappelant que les temps modernes ont bâti un véritable et magnifique *septizonium* dans le campanile de Pise qui, à l'origine, avait sept étages ; le huitième fut ajouté un siècle plus tard. (Morrona, *Pisa illustrata*, I, p. 250). Probablement Guillaume l'Allemand et Bonanno de Pise, architectes, en empruntèrent l'idée aux sept cieux du système antique (*Guida del Palatino*, Roma, 1873, p. 50).

Mon ami regretté, D. Cancogni, est en partie d'accord avec M. Lanciani (*Le rovine*, etc. p. 159 et suiv.). Il suppose que le Septizonium cachait, du côté de la porte Capène, tout l'ensemble des bâtiments de Septime Sévère et avait *sept* rangs de colonnes, au lieu de *six*, comme le prétend M. Lanciani.

Si, dit-il, on tient compte que les trois rangées de colonnes [*qui existaient encore au temps de Sixte-Quint*] – formant une hauteur totale de 25 mètres 64 – auraient

à peine couvert extérieurement la hauteur de la substruction, l'opinion exposée ci-dessus semblera encore plus admissible.

*
* *

En 1873, M. Lanciani supposait qu'un étage du Septizonium était encore enseveli. Il nous parle de quatre étages existants au temps de Sixte-Quint, mais dans une estampe du XVI[e] siècle on ne voit que trois rangs du portique. Quand, par un déplorable vandalisme, en 1589, par la volonté de Sixte-Quint, l'architecte Dominique Fontana procéda à la démolition des derniers restes de l'insigne monument, on creusa, près de la piazza di San Gregorio, une excavation de 13 mètres de long sur 12 de large et 6 de profondeur. On arracha, comme d'une carrière, tous les blocs de travertin et de péperin des stylobates et des fondements du monument. Le travail barbare de démolition ne s'arrêta, nous dit M. Lanciani, que lorsque la pioche fut en « contact avec la couche de pierrailles et de cailloux sur laquelle reposait toute la construction ».

*
* *

Au VIII[e] siècle, le Septizonium, par l'incurie des hommes et le malheur des temps, n'était plus le magnifique monument de l'époque de Septime Sévère. L'*Anonyme Barberini* put copier le long de la via di San Gregorio une partie de l'inscription commémorative. L'*Anonyme d'Einsiedeln* (Urlichs, *Codex Urbis Romae topographicus*) nous a con-

servé une copie de l'autre partie de l'inscription sur le Grand Cirque. La voici: « Imp · Caes · Divi · M · Antonini · Pii · Germ · Sarm · Fil · Divi · Comodi · Frater · Divi · Antonini · Pii · Nep · Divi · Hadriani · Pronep · Divi · Traiani · Part · Abnep · Divi · Nervae...? »

La perte d'une partie de l'inscription nous permet de conclure que, dès le VIIIe siècle, le côté qui regardait la Porte Capène et le voie Appienne était déjà très endommagé, sinon complètement ruiné. Au Moyen Age. le côté donnant sur la moderne via dei Cerchi fut appelé *Septem solia maior*, et l'autre côté donnant sur la via di San Gregorio, *Septem solia minor* ou *ad Nymphaea*. Ces dénominations peuvent démontrer la plus ou moins grande masse des parties de l'édifice qui existaient encore. La dénomination *ad Nymphaea* provient peut-être du voisinage des aqueducs qui pouvaient évoquer l'idée de bains et de fontaines.

Un acte de 975 nous apprend que le Septizonium, dont il subsistait encore trente-huit arches vers le Grand Cirque, passa en propriété aux moines de Saints-Grégoire-et-André sur le Caelius. Le Septizonium, déjà presque imprenable, devint alors une forteresse, sous l'impulsion des événements, comme tant d'autres monuments romains. La transformation fut fatale au vieux colosse. En 1084, pendant la querelle des Investitures entre Henri IV, empereur d'Allemagne, et le pape Grégoire VII, Rusticus, neveu du pontife, y fut assiégé par les hordes allemandes. Il est impossible de décrire les dégâts que le Septizonium eut à subir pendant ce siège et quand Robert Guiscard accourut pour secourir le pape. Machines de guerre, feu, démolitions s'acharnèrent sans arrêt contre l'édifice de Septime Sévère, de sorte qu'au XIIe siècle il ne restait presque plus rien de sa primitive splendeur.

Mutilé, lézardé, le squelette de l'antique géant passa ensuite, depuis 1145, par les mains de différents locataires: d'abord les Frangipani, puis des particuliers prirent en lo-

cation pour différents usages les arches, les portiques et les pièces encore utilisables. Il n'y a pas très longtemps encore, on voyait, nichées sous les arches, des masures, des étables et des granges. Mais déjà, avant cette dernière destination, en 1257 et en 1313, les sénateurs Brancaleone et Arlotto degli Stefaneschi achevèrent de ruiner le Septizonium qui pouvait être entre les mains de leurs ennemis une redoutable forteresse. Après la bataille de Tagliacozzo, les guelfes ripostèrent aux démolitions de leurs forteresses par les gibelins en rasant les maisons, les tours et les fortifications de leurs adversaires. Des documents de cette époque nous attestent que de nombreux monuments antiques furent ainsi démolis, pour empêcher le parti adverse d'y reconstruire des tours et des forteresses.

Si du moins ce qui restait du Septizonium au temps de Sixte-Quint était parvenu jusqu'à nous! Mais ce pape qui, par ailleurs, a tant contribué à l'embellissement de Rome, fut précisément celui qui porta le dernier coup au Septizonium. Ses architectes, et en particulier Dominique Fontana, dont nous avons déjà rappelé le vandalisme, ne méritent pas un blâme moins énergique.

Des masses de marbre et de travertin provenant du Septizonium furent employées dans la construction du palais du Latran, dans les soubassements de l'obélisque de la place du Peuple et de la colonne Antonine. Des marbres et des colonnes furent transportés à la basilique de Sainte-Marie-Majeure pour orner la chapelle du Saint-Sacrement et les tombeaux de Pie V et de Sixte-Quint. Du Septizonium proviennent les deux colonnes de granit qui flanquent aujourd'hui l'entrée du palais du cardinal Riario, ou de la Chancellerie. On peut affirmer que dans presque toutes les constructions exécutées par ordre de Sixte-Quint on a utilisé les dépouilles de la façade monumentale du palais de Septime Sévère, outre celles d'autres monuments. On a tenté d'excuser ces dévastations en disant que les restes de la vieille résidence impériale, qui menaçait ruine, étaient non seulement une horreur, mais un danger pour le public.

Hâtons-nous d'ajouter que les successeurs de Sixte-Quint ne partagèrent pas – heureusement! – ses idées à cet égard. Ils firent faire des réparations hardies et intelligentes aux monuments de la Rome antique. Le Colisée, par ses arcades et ses piliers reconstruits et consolidés, atteste la vénération des derniers papes pour l'antiquité classique.

Rien d'étonnant donc si la Municipalité romaine, le Sénat, comme on l'appelait alors, qui tant de fois s'était trouvée en conflit avec le pape pour la conservation des anciens monuments de la ville, annonça au peuple, le 24 août 1590, la mort de Sixte-Quint par ces paroles où se trahit bien peu de regret: *Hodie, Sanctissimus Dominus noster Xystus papa quintus, omnibus congratulantibus et maxima omnium laetitia, diem suum clausit extremum.* « Aujourd'hui, Notre Saint-Père le pape Sixte-Quint, à la grande joie de tous et parmi la plus vive allégresse, a rendu le dernier soupir » (Lanciani, *Bull. Arch. Com.*, 1894, p. 138-157).

*
* *

Il ne reste donc sur le Palatin que bien peu de chose des constructions de Septime Sévère.

Des ruines attribuées avec raison à différentes parties du palais et aux thermes adjacents; sur un point, on monte par un escalier à une salle avec des restes de pavé en mosaïque; un autre escalier, en partie praticable, mène à des étages inférieurs où, en marchant avec précaution à travers des pièces sombres et des décombres ensevelies sous la terre, on peut arriver à d'autres pièces encore décorées de peintures de peu d'intérêt artistique.

En errant à travers les salles de la somptueuse demeure paternelle, le superstitieux Caracalla n'a-t-il pas craint de voir surgir les spectres de Septime Sévère et de Géta pour lui reprocher son inceste avec sa belle-mère Julia Domna et son fratricide? Est-ce ici que fut signée en 212 la condamnation à mort du célèbre Papinien, que Spartien appelle *iuris asylum et doctrinae legalis thesaurum*, et saint Jérôme « le représentant du droit humain », coupable uniquement de n'avoir pas voulu excuser le fratricide du prince devant le Sénat avili ?

De nombreux et dramatiques souvenirs s'offrent à l'esprit du visiteur qui a lu Cassius Dion, Spartien et les autres écrivains de l'*Historia Augusta*. Un poète y trouverait bien des sujets d'inspiration. La vue dont on jouit du haut de la terrasse du Septizonium qui domine la vallée Murcia, l'Aventin et le Caelius évoque mille autres souvenirs historiques non moins passionnants.

XVII.

Un panorama classique - Le Grand Cirque, les paris, les précurseurs du « totalisateur », les courses et Denys d'Halicarnasse - Un quartier historique - De l'autel d'Hercule à... mastro Titta - Les cordiers sur l'emplacement du Cirque.

Par un sentier et un petit pont, entre les décombres et les ruines, on arrive au « Belvédère » qui occupe tout le côté des terrasses de Septime Sévère vers le Grand Cirque (*Fig. XIX*).

Le panorama que l'on découvre de cette terrasse est éminemment grandiose et suggestif. A gauche, le Colisée se détache, énorme, au-dessus des arbres qui flanquent la

via di San Gregorio et des maisons. Le Caelius, avec l'église des Saints-Jean-et-Paul et le *clivus Scauri*, évoque la sombre tragédie judiciaire dont, sous Julien l'Apostat (361-363), furent victimes les deux patriciens chrétiens décapités clandestinement dans leur maison. L'église de Saint-Grégoire et les chapelles adjacentes de Saint-André et de Sainte-Sylvie nous rappellent l'ancien monastère romain bâti dans la propriété des Anicii, où saint Grégoire-le-Grand, le « dernier des Romains », passa sa jeunesse dans la pénitence et la prière. Vers la « Promenade archéologique », les restes d'un fortin médiéval, au milieu de la verdure, désignent l'emplacement de la porte Capène (*Fig. XX*). C'est près de là que le jeune Horace, revenant victorieux du combat contre les trois champions d'Albe-la-Longue, tua sa sœur qui pleurait la mort de son fiancé tombé sous les coups des champions de Rome. Tite-Live, de son temps, pouvait encore indiquer la tombe en pierres carrées de l'infortunée jeune fille. Là commençait la voie Appienne dont la ligne blanche, bordée de débris de tombeaux, serpente à travers la campagne romaine.

Ici, le 19 juillet de l'an 64 après J. C., brillèrent les premières flammes du violent incendie qui, en moins de neuf jours, réduisit une grande partie de la vieille Rome en un monceau de décombres fumantes. Sous l'endroit où nous sommes se trouvaient des *horrea* ou granges que Néron fit à moitié démolir avec des machines de guerre puis incendier afin de dégager un emplacement pour les nouvelles constructions qu'il projetait. Cette circonstance restera longtemps gravée dans la mémoire du peuple comme une preuve que le tyran mégalomane avait, non pas causé par imprudence, mais voulu de propos délibéré l'incendie de la ville (Tacite, *Ann*, XV 38 et suiv.; Suétone, *Nero*, 38; Paul Orose, VII 7; Cassius Dion, LXII 16 et suiv.; Sulpice Sévère, *Hist. Sacr.* II 29).

Le long de la voie Appienne se détache à droite la masse rougeâtre des thermes d'Antoninus Bassianus Caracalla. Plus loin, la porte Saint-Sébastien et la tombe ronde

et crénelée de Caecilia Metella, fille de Metellus Creticus, femme de Crassus le Jeune. On devine, cachée dans une dépression de la voie Appienne, la basilique de Saint-Sébastien, à côté de laquelle se trouvent les catacombes de Saint-Calixte. Au fond, fermant l'horizon, les monts du Latium, dont les riantes petites villes, Frascati, Grottaferrata, Marino, Castelgandolfo, tachent de clair le terrain sombre.

A droite, la porte d'Ostie. Plus loin, Saint-Paul-hors-les-murs et la ligne du Tibre. Tout au fond, la mer avec Ostie et,

> Où l'eau du Tibre devient salée,

l'Ile Sacrée, que l'on croyait autrefois être le refuge des âmes en peine où, suivant le Dante (*Purg.* II),

> se rassemblent
> Ceux qui ne descendent pas vers l'Achéron.

Du côté de la ville, fermant ce magnifique tableau, l'Aventin à demi sauvage, boisé, avec tous ses souvenirs du Moyen Age. Là pensèrent et agirent Jérôme, Albéric, Crescentius, Othon III, saint Dominique et saint Thomas d'Aquin.

Le visiteur, charmé, ne peut s'arracher à cette vue incomparable. Il s'attarde, pour contempler et admirer, sur cette terrasse où Poussin, Byron et Gregorovius sont venus méditer, au milieu des ruines croulantes du Septizonium.

*
* *

De la terrasse on passe, par un étroit balcon, aux restes du *pulvinar* impérial (*Fig. XIX*).

Il ne reste pas grand' chose de cet édifice qui dominait tout l'emplacement du Grand Cirque et de la vallée Murcia, entre l'Aventin et le Palatin.

L'empereur pouvait se retirer dans une salle intérieure, pendant le spectacle, pour s'occuper des affaires de l'Etat, recevoir des envoyés et des pétitions, donner des ordres écrits. On sait que Jules César et Auguste avaient été très critiqués de l'avoir fait en présence du public, dans leur loge (Suétone, *Oct.* 45).

Sur le côté de la loge se dressait une petite tour, l'*oppidum*, d'où l'on annonçait l'arrivée de l'empereur et d'où l'on donnait le signal de commencer les jeux.

Le *Circus Maximus* fut fondé au IIe siècle de Rome par le roi Tarquin l'Ancien dans la vallée Murcia où, par ordre de Romulus, les Sabines avaient été enlevées par la jeunesse romaine pendant les jeux en l'honneur du dieu Consus ou Neptune. Agrandi plus tard, enrichi d'œuvres d'art, orné de gradins et de portiques, il était capable de contenir, selon la *Notitia*, jusqu'à 485,000 spectateurs. Avec la *spina* que décoraient les obélisques transportés plus tard par Sixte-Quint sur les places du Peuple et du Latran, avec des statues, des édicules, des trépieds enguirlandés de fleurs où brûlaient des parfums, avec les *carceres* d'où partaient les chars et la *porta triumphalis* dans l'hémicycle opposé, du côté de la porte Capène, ce Cirque était une véritable merveille, une œuvre digne de Rome. Le peuple romain s'y pressait, se cognait, se bousculait dans les ambulacres et sur les gradins, à la recherche d'une bonne place. Lorsque le signal des jeux tardait un peu, toute cette foule se soulevait comme une mer orageuse. Vouloir contrecarrer ici les caprices du peuple, ce serait une folle politique. Justinien l'apprit à ses dépens.

Mais revenons aux Jeux.

Pendant que l'on offre les sacrifices et que l'on accomplit les dernières cérémonies rituelles qui doivent ouvrir les

jeux, les noms des plus fameux cochers volent de bouche en bouche. Les quatre « factions » dont les chars se rangeront tout à l'heure devant les *carceres*, au fond du cirque, s'apprêtent à se disputer la palme triomphale: l'*albata* ou la blanche, la *russata* ou la rouge, la *veneta* ou la bleue, la *prasine* ou la verte. Domitien y ajouta deux autres factions, l'*aurata* et la *purpurea*, mais elles n'eurent pas grand succès. « Regarde, regarde! s'écriait Tertullien au IIIe siècle (*De Spect.* 16), avec quelle furie tumultueuse le peuple court au spectacle! Déjà, hors de lui, il se passionne pour les paris ». De fait, les paris s'engagent, au milieu des cris, entre les *sponsores* ou joueurs.

Les paris sont recueillis par le *receptores* haletants, précurseurs du moderne totalisateur. Une poignée de main, quelques chiffres sur une tessère, contre le paiement anticipé de la *sponsio* ou mise, et l'affaire est conclue. Ovide (*Art. Amat.* I) dit:

> *... tangitque manu, poscitque libellum*
> *Et quaerit, posito pignore, vincat uter.*

Et il ajoute:

> *Sed iam pompa venit, linguis animisque favete!*
> *Tempus adest plausus, aurea pompa venit!*

« Silence! Applaudissez! La pompe triomphale entre dans le cirque. Battez des mains! »

*
* *

Laissons à présent la parole à un autre témoin oculaire, Denys d'Halicarnasse, mort l'an 8 avant J. C.:

« Avant le spectacle, les personnes les plus élévées en dignité et en puissance conduisaient le cortège du Capitole au Cirque Maxime en passant par le Forum. En tête du cortège venaient, à cheval, les jeunes fils de chevaliers qui, tout près d'atteindre la puberté, pouvaient prendre part à la cérémonie. Puis, d'autres jeunes gens, la future infanterie, divisés par ailes, centuries et classes, comme s'il

s'agissait d'un jeu littéraire. Ils étaient suivis des *quadrigarii*, des *trigarii* et des *bigarii* avec les coureurs sur des chevaux, des diverses sortes d'athlètes, le corps nu, vêtus seulement de courtes braies, suivant l'usage des Grecs...

« Derrière eux, trois équipes de sauteurs, une d'hommes, une autre de jeunes gens imberbes, la troisième d'enfants. Ensuite, les joueurs de flûte, *tibicines*, avec leurs courts et anciens instruments..., les citharistes avec leurs cithares d'ivoire à sept cordes dites *barbita*, qui ne sont plus en usage en Grèce, mais que les Romains emploient dans toutes les anciennes cérémonies.

« Les sauteurs portaient de courtes tuniques couleur de flamme, avec des ceintures de bronze, l'épée au côté et, à la main, une lance plus courte que les lances ordinaires; quelques-uns étaient coiffés de casques de bronze avec de riches panaches.

« Chaque équipe était précédée d'un coryphée qui battait la mesure de la danse et entonnait des chants guerriers, auxquels on répondait par des chants alternés: exercice connu et célèbre en Grèce sous le nom de *danse pyrrhique*, soit qu'on en attribuât l'origine à Minerve qui, dit-on, dansa tout armée après la défaite des Titans, soit qu'on la crût inventée par les Curètes lorsque, suivant la légende, ils couvrirent les vagissements de Jupiter enfant, sur le mont Ida, par des chants, des cris joyeux et le bruit des armes.

« Après, tressant des chants et des danses grecques, venaient les Satyres. Ceux qui représentaient Silène... étaient couverts d'une peau hirsute à fleurs, guirlandes et pampres. Les autres portaient des peaux de chèvres et, en faisant mille bouffonneries, singeaient et raillaient les danseurs. Les Romains s'amusent depuis longtemps de cet usage, même dans les triomphes, car on tolère que tous ceux qui suivent un cortège triomphal chantent des vers satiriques adressés au triomphateur, si grand et si illustre qu'il soit. On accueillait de même à Athènes le vainqueur et son cortège par des brocards mordants. Aujourd'hui,

on se sert de vers improvisés et, dans les funérailles des riches, les danseurs satiriques ne font jamais défaut. Je ne m'attarderai pas à démontrer que cet usage vient des Ligures, des Umbres ou d'autres barbares d'Italie... pour ne pas ennuyer le lecteur en lui expliquant ce que tout le monde sait.

« Après ces équipes s'avançaient les théories des citharèdes et des trompettes. Puis, des hommes portant des encensoirs, des vases d'or et d'argent, sacrés et profanes, où brûlaient de rares et coûteux parfums. Le cortège était fermé par des porteurs de statues représentant des dieux et des héros sous la même forme et avec les mêmes attributs que chez les Grecs : non seulement Jupiter, Junon, Minerve, Neptune et les autres que les Grecs comptent au nombre des grands dieux, mais encore les plus anciennes divinités comme Saturne, Rhéa, Thémis, Latone, les Parques, Mnémosyne, Proserpine, Lucine, les Nymphes, les Muses, les Heures, les Grâces, Bacchus ; et la foule des demi-dieux, dont les âmes sont montées dans l'Olympe après leur mort, c'est-à-dire Hercule, Esculape, Castor et Pollux, Hélène, Pan et d'autres innombrables...

« Le cortège terminé, les sacrifices étaient offerts par les consuls, par les prêtres qui en étaient chargés, par les victimaires, suivant la coutume présente. Après avoir purifié avec l'eau leurs mains et les victimes, après avoir couvert leur tête de fleur de farine, après l'invocation et les vœux, les ministres procédaient au sacrifice; d'autres abattaient la victime en la frappant aux tempes; d'autres l'écorchaient une fois tombée et la dépeçaient en enlevant les viscères... ; d'autres enfin en offraient les prémices saupoudrées de fleur de farine aux sacrificateurs pour qu'ils les brûlassent sur l'autel après les avoir arrosées de vin...

« Ensuite commençaient les jeux. D'abord c'étaient les courses des quadriges, des biges, des chevaux montés par un cavalier, comme à Olympie.

« Dans ces jeux les Romains conservent encore d'antiques usages, tels que la course des *trigarii*, tombée en dé-

suétude en Grèce, mais mentionnée par Homère. Aux deux chevaux attelés à la bige on en ajoutait un troisième, avec des rênes et des traits, que les Grecs appellent *paréoron.* L'autre était la course des sauteurs, usage extrêmement ancien qui dure encore chez certains peuples de la Grèce. La course des chevaux terminée, ceux qui servaient de cochers sur les chars, dits *parabates* par les poètes, et *apobates* par les Athéniens, descendus à terre, courent et sautent sur les chevaux dans le Cirque.

« Après les courses avaient lieu les jeux athlétiques, la lutte et le pugilat. Homère les mentionne tous les trois dans les funérailles de Patrocle. Enfin, vers la moitié des spectacles, on couronnait ceux qui avaient bien mérité de la République, on proclamait leurs noms et leurs exploits, suivant le louable usage de la Grèce, comme on faisait autrefois à Athènes dans les jeux consacrés à Bacchus, et l'on montrait aux spectateurs les dépouilles prises aux ennemis » (*Arch.* VII, 72).

* * *

Telle est la description que le grec Denys d'Halicarnasse, qui s'intéressait aux antiquités romaines, nous a laissée des jeux du cirque, comme on les célébrait aux époques précédentes. Ici aussi, l'écrivain tente de prouver, dans un but politique, l'affinité d'origine, et par suite, de religion et de coutumes, entre le peuple grec et le peuple romain. Il est certain que les jeux célébrés plus tard furent encore plus riches et plus imposants. Rappelons seulement que Caligula et Néron ordonnèrent de parsemer l'arène de sable de couleur safran, de menus fragments de pierre spéculaire, d'un blanc laiteux, de minium et de chrysocolle (Suétone, *Ner.* 25; *Cal.* 18; Pline, *Nat. hist.* XXIII 5; XXVI 45; Flavius Vopiscus, *Carin.* 19).

Aujourd'hui le visiteur n'a plus sous les yeux le spectacle impressionnant d'un peuple en délire poussant des cris, battant des mains, agitant des écharpes pour exciter

Fig. XXI. (*Phot. Morpurgo*).



Constructions au coin sud-ouest du Stade.

Fig. XXII. (*Phot. Morpurgo*).



Substructions de Septime Sévère.

les cochers qui, courbés en avant au milieu d'un nuage de poussière, fouettent leurs chevaux et s'injurient, tandis que les chars volent, se heurtent, se renversent, en tâchant d'atteindre, au bout du septième tour, la borne qui marque le but de la course. Le visiteur revoit par la pensée les derniers jeux célébrés en 549, sous le roi goth Totila, et les rares survivants qui y assistaient, hâves, décharnés, victimes résignées du triste gouvernement des Grecs et de la barbarie brutale des Goths, descendants dégénérés de ces Romains si forts et si fiers qui avaient été les maîtres du monde.

* * *

Le côté curviligne du Cirque se trouvait vers la « Promenade Archéologique ». On en reconnaît à peine, à fleur de terre, les restes presque entièrement démolis.

Là s'élevait la porte Triomphale, décorée d'un arc construit en l'honneur de Titus, en 81. Une inscription rappelant la prise de Jérusalem qui ornait cet arc, fut copiée au VIIIe siècle par l'Anonyme d'Einsiedeln. Aujourd'hui, une petite tour qui se dresse à cet endroit évoque le souvenir des Frangipani, de Gélase II, emprisonné aussitôt après son élection à la papauté, d'Alexandre III, de François d'Assise et de son disciple fra Jacopone da Todi.

En face, sur le versant de l'Aventin, le cimetière juif aligne ses tombes blanches parmi les cyprès. Au commencement de la via dei Cerchi, au-delà du point où étaient situées les *carceres*, ligne de départ des courses, se déploie une région riche en monuments et en légendes, où une foule d'événements joyeux ou tristes se sont succédé en y laissant une légion de souvenirs : l'Autel d'Hercule, le culte de la *Mater Matuta* et de la Fortune Virile, et la vie tumultueuse au débouché du *vicus Tuscus* ; l'école où enseigna saint Augustin ; la *Ripa Graeca* et Sainte-Marie-in Cosmedin ; un triste quartier de femmes perdues et Sainte-Marie-Egyptienne ; Cola di Rienzi haranguant le peuple

devant l'église de Saint-Georges-au-Vélabre; enfin « Mastro Titta », Giovanni Battista Bugatti, le bourreau de Rome trop fameux, car c'est là, un peu au-delà du Cirque, que, pour la dernière fois, en 1867, se dressa la guillotine.

Au fond de l'immense amphithéâtre, le Janicule verdoyant d'où la statue équestre de Garibaldi domine la capitale de l'Italie unifiée – « Rome ou la mort ! » – tandis que la coupole de la basilique Vaticane, semblable à une tiare gigantesque, étale dans l'azur intense sa calotte de plomb bleuâtre et son tambour de travertin fauve, dessiné par Michel-Ange.

Jusqu'à ces dernières années, sur l'emplacement du Cirque Maxime, – parodie moqueuse des antiques Parques, les arbitres de la vie – des gens du quartier, le tablier plein de chanvre, fabriquaient des cordes, en marchant à reculons, comme pour symboliser l'histoire de ce Cirque qui, après des siècles de splendeur, a disparu - recul lamentable! – afin de faire place à de mesquines demeures ou à de banales usines.

XVIII.

Les substructions de Septime Sévère - La « domus Gelotiana » et Caligula - Graffiti satiriques et historiques - Alexamène et le crucifix blasphématoire - Un « excubitorium » et un « stabulum »? - Un coin préhistorique du Palatin.

Avant de nous éloigner de ces terrasses, arrêtons-nous encore un instant pour admirer le groupe de ruines pittoresques qui, de ce côté-ci, ferment le Stade (*Fig. XXI*). Le panorama de la ville forme à ce tableau un fond magnifique. De ce point on domine entièrement la villa Mills avec tout le groupe des constructions d'Auguste.

On arrive par des chemins et des escaliers à l'étage inférieur des arcades du Septizonium (*Fig. XXII*). Sur certains points, ces arcades furent élevées sur de précédentes substructions et sur des tronçons de route pavée de dalles polygonales qui ont été ainsi transformés en des souterrains dont il est difficile de reconnaître aujourd'hui la destination. Des salles encore presque entièrement enterrées, des escaliers écroulés, des murs de renforcement qui divisent des salles autrefois très belles et qui conservent encore çà et là, aux antiques caissons de leurs voûtes, des stucs et des dorures enfumées. Des ailes et des parties d'édifices plus anciens, datant peut-être d'Adrien, furent détruites ou ensevelies sous les arcades de Septime Sevère. Les vastes pièces de ces substructions eurent le même sort que les ruines de la *Domus Aurea* près du Colisée. On sait que par ordre de Trajan, Apollodore de Damas construisit les thermes immenses et grandioses qui portèrent le nom de cet empereur sur les débris de la fameuse « Maison d'or » de Néron. Ainsi restèrent ensevelies les caractéristiques peintures du Ier siècle qui plus tard, découvertes et étudiées par Raphaël et Jean d'Udine, inspirèrent à ces deux peintres la décoration des Loges du Vatican.

*
* *

De la partie postérieure du Stade on descend par un sentier à une rangée de chambres de différentes formes et dimensions, devant lesquelles

Canina a fait bâtir des pilastres en maçonnerie (*Fig. XXIII*), avec une colonne de granit, des fragments d'ornements architecturaux et de trabéation, trouvés ici au cours des fouilles de 1845 à 1892. Ces fragments ont peut-être appartenu aux étages supérieurs de bâtiments qui, semble-t-il, couvraient tout ce versant de la colline.

Nous sommes sur l'emplacement d'une maison romaine, dont on n'a découvert jusqu'ici que ce côté-ci de l'atrium, une partie de l'autre côté et la colonne de granit dressée entre les pilastres de Canina.

Suétone (*Cal.* 18) mentionne sur le Palatin l'habitation privée d'un certain Gelotius, la *domus Gelotiana*, achetée plus tard et incorporée dans les bâtiments impériaux. Des indications de Suétone on peut conclure que cette maison devait se trouver sur le versant qui regardait le Grand Cirque. L'historien des douze premiers Césars raconte en effet que l'empereur Caligula, observant un jour des préparatifs que l'on faisait dans le Cirque, fut aperçu de quelques individus qui paressaient sur les gradins. Ils lui demandèrent avec insistance de donner l'ordre de célébrer les jeux. Caligula céda à leurs instances : . . . *commisit et subito [ludos] cum e Gelotiana apparatum Circi prospicientem pauci ex proximis moenianis postulassent.*

De là on a conclu que l'édifice devant lequel nous nous trouvons était la *domus Gelotiana.*

*
* *

Ce qui a rendu célèbres les ruines de cet édifice, ce sont les intéressants *graffiti* qu'on y a découverts. Sur les murs des chambres on lit les noms de nombreux personnages, dont certains sont suivis du mot *verna*, c'est-à-dire esclave né dans la famille même du maître. D'autres sont qualifiés de *peregrinus*, c'est-à-dire appartenant à la corporation d'étrangers qui avaient, on le sait, leur quartier sur le Caelius, près de Sainte-Marie-in-Domnica ou « de la Navicella ». D'autres noms enfin sont suivis de ces mots: *exit de paedagogio*, « il est sorti du pedagogium », allusion évidente au *Paedagogium*, ou lieu d'éducation pour les pages impériaux, situé également sur le Caelius, *ad Caput Africae*, quartier qui revit aujourd'hui dans la moderne « via Capo d'Africa ». Ce sont donc des souvenirs d'esclaves, d'attachés à la famille impériale, de soldats qui étaient chargés de la garde de ce côté du palais et, semble-t-il, d'origine africaine ou orientale. On y rencontre aussi des souvenirs de vétérans, comme celui qui fut tracé en grandes lettres sur le mur du fond, vers la sortie : *Hilarius, mi[les] v[eteranus] d[omini] n[ostri]*, c'est-à-dire : « Hilaire, soldat vétéran de l'empereur notre maître ».

*
* *

M. Marucchi (*Guide du Palatin*, etc.) a découvert un ingénieux, mais macabre jeu de lettres dans une grande inscription du mur derrière les pilastres, qui semble se rapporter aux temps de Septime Sévère et de Caracalla (193-217).

Un partisan enthousiaste des Césars, peut-être un soldat, avait d'abord gravé sur le mur, en lettres majuscules : *Genius duorum* [?] *dominorum nostrorum.* Une autre main moins . . . orthodoxe retoucha et corrigea cette inscription, en changeant quelques lettres, en en ajoutant quelques autres. Le mot *genius* devint *corpus* et l'on intercala dans ce mot, en lettres plus petites, le mot *corvis,* de sorte que l'inscription qui signifiait primitivement: « Le génie [tutélaire] de nos deux [empereurs et] maîtres », ce qui, évidemment, était un hommage respectueux, finit par vouloir dire : « Que le *corps* de nos deux [empereurs et] maîtres *soit jeté aux corbeaux !* » Témoignage contemporain de la rancune que des personnes de la maison impériale éprouvaient pour les deux Césars.

Jusqu'à ces dernières années, on pouvait voir un autre *graffito* qui fut détruit en 1886 par un touriste doué d'une belle dose de crétinisme (*Fig. XXIV*). Ce *graffito* représentait un âne attelé à une meule de moulin et, dessous, la spirituelle apostrophe : *Labora, Aselle, quomodo ego*

laboravi et proderit tibi, c'est-à-dire: « Ereinte-toi, Asellus, [pauvre petit âne,] comme je me suis éreinté, et tu en tireras grand profit ! » L'anonyme voulait-il se plaindre du peu de générosité avec laquelle on avait récompensé ses longs services? Ou, par un ingénieux jeu de mots, rendu

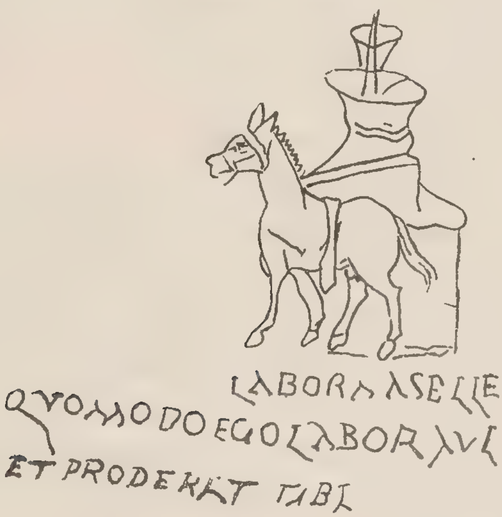


Fig. XXIV (*Dessin d'Olivi*). — Le *graffito* d'*Asellus*.

plus clair par le dessin grossier qui l'accompagnait, voulait-il se moquer d'un pauvre diable de travailleur auquel ses collègues avaient donné le surnom d'Asellus, « petit âne? » On a supposé aussi que la moquerie s'adressait à un chrétien, à cause de l'habitude qu'avaient de nombreux disciples de Jésus de prendre par humilité des noms de ce genre. On sait aussi que l'on donnait par raillerie le nom d'*asellus*, ou *asinus*, aux esclaves employés au travail fatigant de la mou-

ture. Devine qui pourra la spirituelle énigme inventée, il y a dix-huit siècles, par un sarcastique serviteur des Césars.

*
* *

Mais le *graffito* resté célèbre dans les annales archéologiques est celui qui fut découvert en 1857 dans la petite chambre à droite de l'éxèdre centrale (*Fig. XXV*).

Il représente un crucifié à tête d'âne, vêtu, semble-t-il, d'une *interula*, espèce de chemise, avec les jambes entourées de bandes d'étoffes, dites *fasciae crurales*. A côté du crucifié, en haut, on aperçoit la lettre Y. En face, un autre personnage porte la main à la bouche en faisant le geste antique de salut et d'adoration. Sous ce dessin on lit, en lettres grecques majuscules, grossièrement tracées: *Alexaménos sébété* [pour *sébétai*] *théon*, ce qui veut dire: « Alexamène adore son dieu ».

Dès la découverte de ce *graffito*, des savants comme R. Garrucci et J. B. de Rossi y virent une caricature blasphématoire du Christ. Tertullien qui se moque des païens parce qu'ils ignoraient jusqu'au véritable nom de Jésus, réfute la sotte accusation lancée par eux contre les chrétiens d'adorer une tête d'âne : *Somniastis caput asininum esse deum nostrum* (*Ad nat.* I, 11); et l'intrépide apologiste attribue à l'historien Tacite l'opinion qui avait contribué à propager ce ridicule préjugé (*Apol.* 16), mentionné aussi par Minucius Felix (*Oct.* 9) et par d'autres écrivains. De là le nom d'*asinarii* que les païens donnaient par moquerie aux chrétiens.

La grossière caricature qui tournait en dérision le chrétien Alexamène reçut une réponse d'Alexamène lui-même. Dans une chambre voisine, sous un autre *graffito* d'interprétation douteuse, on lit : *Alexamenos fidelis*. On a remarqué que la qualification de « fidèle » que se donne Alexamène convient parfaitement, par sa signification, à un chrétien.

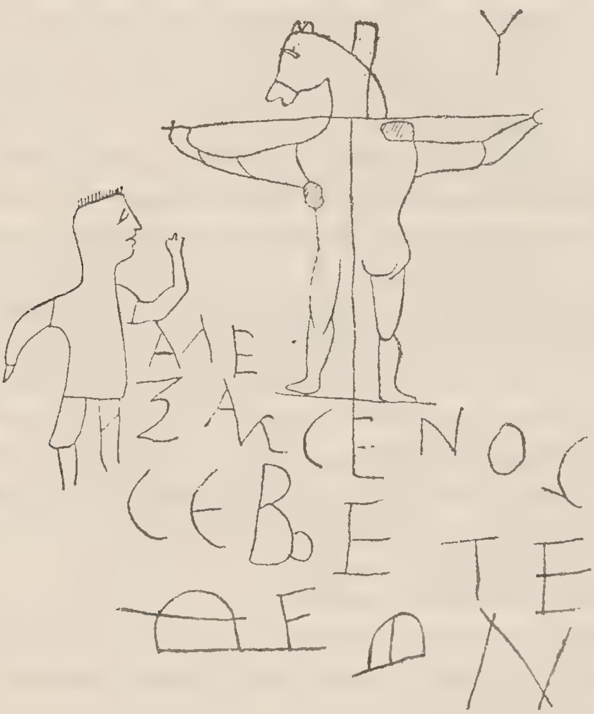


Fig. XXV *(Dessin d'Olivi)*. — Le crucifix blasphématoire.

Malgré tout cela, cette première opinion sur le crucifix blasphématoire a trouvé des contradicteurs et suscité des polémiques. Un professeur viennois, G. Haupt, employé à « l'Impériale et Royale Bibliothèque de la Cour », a prétendu que ce crucifix représentait la malfaisante divinité égyptienne Seth, le Typhon des Grecs. A cette bizarre interprétation on objecta que si Typhon fut parfois représenté avec une tête d'âne, on ne le représenta jamais

sur la croix. Vünsch, rejetant avec Haupt l'opinion commune, a tenté de prouver qu'il s'agissait d'un certain Alexamène agrégé à la secte des « Séthiens » ou adorateurs du dieu Seth. Il s'appuyait, pour étayer son opinion, sur la lettre Y tracée à côté du crucifix, qui se trouve parfois aussi sur quelques tablettes du culte de ce dieu. D'autres enfin ont songé au dieu Anubis, appelé par les Grecs et les Romains le dieu à tête de chien » ou « de loup », et que certains païens semblent avoir confondu avec le Christ.

Après les réfutations et les réponses décisives du savant professeur strasbourgeois F. S. Kraus, et de plusieurs autres, l'opinion de Garrucci et de de Rossi n'est presque plus discutée aujourd'hui: et la majorité des archéologues voit actuellement, dans le *graffito* de la *domus Gelotiana*, une grossière caricature de Jésus crucifié.

Cette interprétation est d'autant plus plausible que si le christianisme était, du temps de Néron, arrivé jusqu'au pied du trône - saint Paul en fait foi - il comptait au IIIe siècle, époque à laquelle le *graffito* semble appartenir, de très nombreux prosélytes, comme l'atteste Tertullien. Il devait y avoir donc un certain nombre de chrétiens à la cour de l'empereur, au Palatin. Rien donc d'étonnant que l'on y trouve un écho des calomnies répandues contre les disciples de Jésus, les *asinarii*.

Ajoutons enfin que le *graffito* d'Alexamène, qui se trouvait jadis au musée Kircher, au Collège Romain, a été transporté au Musée National des Thermes.

*
* *

La maison dont nous avons visité les restes et que l'on identifie avec la *domus Gelotiana* est encore enterrée en grande partie. Elle s'étendait, semble-t-il, jusqu'aux gradins du Grand Cirque. D'aucuns prétendent que la véritable *domus Ge-*

lotiana doit être identifiée avec un autre édifice, enterré, lui aussi, en grande partie, et qui est situé non loin de là, dans l'ancienne villa Loreti. On a découvert en effet récemment, en cet endroit, des chambres avec des peintures représentant des *dapiferi* – nous dirions aujourd'hui : des garçons – en train de servir un banquet. On ignore du reste si ces deux groupes de ruines appartenaient à un seul édifice ou à deux édifices séparés. Nous croyons pouvoir conclure seulement, que, dans l'édifice supérieur, qui a été étudié avec talent par Visconti, De Rossi, Garrucci et d'autres, devait se tenir un corps de garde chargé peut-être de surveiller une entrée secondaire du palais impérial. On peut aussi y voir un *excubitorium*, annexé pour des raisons d'ordre ou de sûreté à un établissement où les jeunes élèves du *Paedagogium* du Caelius venaient ensuite achever leur éducation militaire avant de faire leur service auprès de la personne de l'empereur.

Près d'ici doivent probablement se trouver les vestiges d'un édifice mentionné par Vopiscus (*Carinus*, 19). Les empereurs Carin et Numérien (282-284) avaient donné au peuple des jeux du cirque qui, à cause des nouveautés qu'on y avait introduites, furent peints « sur les murs du portique de l'écurie au Palatin » – . . . *ludos populo Romano novis ornatos spectaculis dederunt, quos in Palatio circa porticum stabuli pictos vidimus.* Peut-être s'agit-il d'un *stabulum* des factions du Cirque qui pouvait se trouver de ce côté au pied du Palatin.

*
* *

A main droite, aussitôt après être sortis de la *domus* nous apercevons des restes considérables de murs en gros blocs de tuf qui nous rappellent les primitives fortifications de la ville Palatine. Nous trouverons encore d'autres restes identiques en approchant de l'église de Saint-Théodore, point de départ de notre excursion à travers les ruines du Palatin.

Ici aussi, la terre, des décombres et la végétation ont recouvert les restes inexplorés des anciennes demeures impériales et des monuments adjacents.

A notre droite, parmi des constructions de briques, intercalées ou superposées à des restes plus anciens en tuf local, un sentier raide et fatigant monte à une des portes archaïques de la Rome palatine. Les archéologues, ignorant le nom antique de cette porte, ont convenu de l'appeler « porte du Vélabre » ou « du Lupercal ». Le sentier monte vers l'« area » de Romulus que nous connaissons déjà.

Plutarque (*Rom.* 20), nous l'avons vu, appelle le *clivus* qui y conduisait « Montée de la Belle Rive » (cf. Solin., *Polyhist.* I 18). Ici fut donc la *scala Caci* qui tirait, paraît-il, son nom du légendaire brigand Cacus, tué en cet endroit par Hercule. Non loin de là se trouvait l'*Ara maxima*, un autel que l'on croyait avoir été consacré à Her-

cule par Evandre, pour rappeler l'œuvre bienfaisante de ce dieu. (Tite-Live, I 4; Virgile, *Aeneid.* VIII 185 et suiv.; Ovide, *Fast.* I 545 et suiv.). D'autres ont fait dériver cette dénomination d'un *Cacius* ou *Caccus*, membre du très ancien collège sacerdotal des *Potitii* auquel fut confié, avec les *Pinarii*, le soin de veiller au culte du héros argien pendant un certain temps (Tite-Live, *ibid.*). Ce *conlegium* résidait peut-être dans le voisinage.

XIX.

Le Lupercal - Faunus et le mois de « février » - Les « Lupercales », César, le christianisme et le poète Prudence - Une statue historique de la « louve de Romulus » - Le Lupercal, saint Théodore et la fête des nourrices - L'autel de Caius Sextius Calvinus - Dieux antiques et la loi de l'arcane - Un prétendu Lupercal et une tombe apocryphe d'Acca Laurentia - Parmi les mythes et les légendes - La Déesse Rome.

A gauche, du côté de l'église de Sainte-Anastasie, objet de tant de discussions, à laquelle une légende fantaisiste a uni le nom du grand exégète dalmate saint Jérôme, se cachent peut-être les restes de l'atrium du *Lupercal* ou grotte consacrée à Faunus Lupercus. Le culte licencieux de ce dieu, qui rappelait l'origine de Rome, survécut, avec beaucoup d'autres, jusqu'aux dernières années du Ve siècle.

Son origine se rattachait aux merveilleux commencements de la vie des fondateurs de Rome. On montrait, en effet, auprès de la grotte de Faunus Lupercus, le « Figuier ruminal » à l'ombre duquel Faustulus aurait trouvé les deux jumeaux, pendant qu'une louve les allaitait. Dans cette fabuleuse « louve » les historiens et les poètes virent plus tard une allusion peu flatteuse aux mœurs relâchées d'Acca Laurentia, femme de Faustulus, aux soins de qui, dit-on, le berger royal avait confié les fils de Rhéa Silvia.

Mais il y a une autre version de la légende de Romulus. Le dieu des bois *Faunus* (ainsi nommé peut-être de *favere*, « être bon, favorable ») était, avec *Pales*, le protecteur des troupeaux. On le vénérait aussi sous le nom de *Lupercus* parce qu'il protégeait, croyait-on, contre les attaques des loups. On racontait que le dieu avait protégé les deux jumeaux, exposés au bord des marais du Tibre contre la férocité de la louve affamée. Ce fut l'origine des Lupercales, fêtes en l'honneur de Lupercus, qui avaient été, disait-on, instituées les 15 février par Romulus et Rémus. Pendant ces fêtes que l'on appelait aussi *februalia*, de *februare*, « purifier », on célébrait des sacrifices expiatoires. Le jour où tombait la fête s'appela *dies februatus* ; la peau des boucs sacrifiés endossée par les Luperques, prêtres de ce culte, *februum* ; le mois où l'on célébrait la fête, alors le dernier de l'année, *februarius*. Le 15 février, les Luperques, après les sacrifices et les libations rituelles, touchaient deux jeunes gens au front avec le fer encore chaud du sang des animaux immolés et les essuyaient avec des flocons de laine trempés dans du lait. Puis les Luperques, vêtus seulement du *februum*, sortaient à demi-nus et furieux de la grotte et du bois du dieu Lupercus et, courant dans le rues de la ville, frappaient avec des lanières de peau de bouc les jeunes femmes qui se présentaient à eux spontanément, dans l'espoir que le dieu leur accorderait de nombreux enfants et le bonheur domestique (Ovide, *Fast.* II 267 et suiv.; Plutarque, *Rom.* 21).

Pendant une de ces fêtes, Marc-Antoine, qui courait au milieu des Luperques, tenta de poser la couronne royale sur la tête de Jules César qui assistait près des Rostres au spectacle. César, voyant l'indignation provoquée par le geste d'Antoine, repoussa aussitôt le diadème et le consacra à Jupiter Capitolin. Cette farce devait avoir été concertée d'avance, car on faisait déjà courir le bruit que les Parthes ne pouvaient être vaincus que *par un roi*. Or, justement en ce temps-là, César préparait une expédition contre ce peuple. Cette expédition fut empêchée par le meurtre du dictateur (Suétone, *Caes.* 79; Cassius Dion, *Hist.* XLIV 11; Plutarque, *Caes.* 61; Velleius Paterculus, II 56 etc).

Peut-être ce fait influa-t-il sur la célébration des Lupercales et les fit-il tomber en désuétude. Elles furent plus tard rétablies, avec d'autres fêtes, par le fils adoptif de Jules César, Octavien, devenu grand pontife (Suétone, *Oct.* 31).

***

Le culte de Faunus Lupercus fut un de ceux qui survécurent le plus obstinément à la défaite du paganisme par le christianisme, peut-être parce qu'il se rattachait aux origines de Rome. Le protestations des croyants et des évêques, les lois des empereurs ne réussirent pas à le déraciner complètement. Au IVe siècle, le poète chrétien Prudence (*In s. Romanum mart.*) se faisait l'écho de la pensée chrétienne, écœurée de cette répugnante cérémonie, plus digne d'ignobles esclaves que d'un peuple civilisé:

Quid illa turpis pompa? nempe ignobiles
Vos esse monstrat cum Luperci curritis.
Quem servulorum non rear vilissimum
Nudus plateas si per omnes cursitans
Pulset puellas verbere [ictas] actas ludicro?

Cependant, le culte des Lupercales dura encore, plus ou moins toléré, jusqu'au temps de l'empereur Anthémius et plus tard. Ces fêtes sont en effet mentionnées en 466.

Elles ne cessèrent définitivement qu'à la fin du Ve siècle, car, à l'époque du pape saint Gélase (492-496) la foule romaine accourait encore, le 15 février, aux Lupercales.

En mémoire des fondateurs de Rome, les édiles Gnaeus et Quintus de la famille des Ogulnii, placèrent, en 297 avant J. C., dans le Lupercal, une statue de bronze de la louve avec les jumeaux, peut-être celle-là même dont font mention Denys d'Halicarnasse et Cicéron :... *ad Ficum Ruminalem simulacra infantium conditorum Urbis sub uberibus lupae* (Tite-Live, X 16). La louve de bronze que vit Denys lui parut une statue ancienne : certains prétendent aujourd'hui l'identifier avec celle qui se trouve au musée du Capitole et que l'on dit à tort avoir été trouvée au XVe siècle près du Vélabre.

La statue de la louve du Capitole était placée, dès le Moyen Age, sur une base à l'extérieur d'une tour du palais du Latran, davant le siège des *iudices palatini*. Nous savons par les écrivains Infessura, Paolo dello Mastro et Paolo Petroni que sous cet antique et glorieux symbole, on cloua les mains coupées de vulgaires malfaiteurs qui avaient volé certains objets précieux du trésor du Latran. Enlevée de là au temps de Sixte IV, la louve de bronze fut portée au Capitole et fut, dit-on, restaurée par Guillaume della Porta. D'après une opinion récente, les statuettes des deux jumeaux, qui n'existaient plus auparavant, ont été ajoutées alors et sont dues à Pollaiolo (cf. Ph. Lauer, *Le palais du Latran*, p. 23, 131; Duchesne, *Lib. Pont.* 139, n. 66).

La louve du Capitole fut-elle trasportée du Lupercal au Latran lorsqu'on voulut mettre fin aux superstitions populaires qui provenaient du culte païen? Ou bien est-ce une des nombreuses statues de la louve de Romulus, mentionnées par Denys d'Halicarnasse (*Arch.* I 32, 79, 82), peut-être une copie de celle que les Ogulnii avaient fait placer au Lupercal ? La question paraît, pour le moment, insoluble; mais la seconde hypothèse est la plus vraisemblable.

Fig. XXIII. (*Phot. Moscioni*).



La *domus* dite *Gelotiana*.

Fig. XXVI. (*Phot. Moscioni*).



Autel de Calvinus.

Un souvenir des offrandes que les mamans romaines d'autrefois portaient au Lupercal pour obtenir la guérison de leurs enfants malades subsiste encore aujourd'hui : ce sont les prières et les ex-voto que les femmes romaines offrent den os jours à saint Théodore, le populaire « san Toto ». Dans l'église dediée à ce saint se pressaient, à la fin du Moyen Age, les nourrices qui considéraient saint Théodore comme leur protecteur, sans savoir naturellement l'étrange transformation du culte de Faunus Lupercus.

Ainsi le martyr oriental, éponyme de l'église palatine de Léon III, remplaça, dans la crédulité populaire, le dieu forestier sauveur de Romulus et de Rémus, protecteur des enfants romains, tout comme saint Sébastien et saint Georges avaient succédé aux mythiques Dioscures dans la protection des armées.

***

Dans ce coin du Palatin, vers le Vélabre, on voit un autel en travertin de forme archaïque qui a été trouvé vers 1820 en cet endroit. Cet autel porte l'inscription suivante en caractères fort abîmés et selon l'orthographe du dernier siècle de la République : SEI · DEO · SEI · DEIVAE · SAC · | C · SEXTIVS · C · F · CALVINVS · PR · | DE · SENATI · SENTENTIA · RESTITVIT · (*Fig. XXVI*).

Cet autel fut donc « restitué » par la volonté du Sénat, reconstruit, réérigé par le « préteur Caius Sextius Calvinus fils de Caius », en remplacement d'un autre autel, dédié, lui aussi, à une divinité inconnue dont on ignorait même le sexe.

Denys d'Halicarnasse fait mention d'un petit bois consacré à Pan, autre personification de Faunus Lupercus, qui se trouvait, semble-t-il, près

de la grotte du Lupercal et en ornait peut-être l'accès. L'autel peut donc avoir été consacré au « génie topique », c'est-à-dire protecteur du lieu et du bois, à une de ces innombrables divinités d'un rang inférieur qui fourmillaient dans le culte païen. Divinités mystérieuses, de nom et de sexe inconnus, que la crédulité de ces temps-là croyait apercevoir dans le silence des bois, dans les grottes, près des sources et sur les montagnes. Parfois, quoique les prêtres chargés de leur culte connussent les attributs sous lesquels on les vénérait, on évitait de les nommer sur les monuments publics et devant les profanes, de crainte que les ennemis, en les invoquant dûment par leur nom et en leur offrant des sacrifices, ne réussissent à les *évoquer*, c'est-à-dire à les distraire et à les détourner de la protection du lieu confié à leur garde. A propos de cette superstition et de cette opinion peu flatteuse que les anciens avaient de la protection peu sûre des dieux de l'Olympe, rappelons l'inscription que, selon Servius, on lisait sur le bouclier consacré, dans le Capitole, au « Génie tutélaire de Rome, soit mâle, soit femelle » - *Genio urbis Romae sive mas sive femina.*

Cet autel consacré à un *Genius loci* inconnu, fut identifié par Mommsen et par quelques autres historiens ou archéologues avec l'autel d'*Aius Locutius* ou *Loquens*, le dieu mystérieux qui, en 390 avant J. C., au milieu du profond silence de la nuit, sur la *via Nova* du Palatin, aurait avisé

M. Cedicius et les Romains de l'approche des Gaulois Sénons. La voix mystérieuse, qui alors n'avait pas été écoutée, fut « expiée » après la chute de Rome et le départ des envahisseurs, c'est-à-dire qu'en réparation de la faute, on éleva au dieu bienfaisant un édicule avec un autel et on l'honora par des sacrifices sous le nom d'*Aius Locutius*, ou « dieu de la parole » (Varron in Aulu-Gelle, *Noct. Att.* XVI 17; Tite-Live, V 50; Cicéron, *De Div.* I 45; II 32; Plutarque, *Cam.* 14 et suiv., 30). Mais l'opinion de Mommsen et de ceux qui l'ont suivi doit être rejetée, car l'autel d'*Aius Locutius* devait porter le nom de la divinité à laquelle il était consacré s'il fut transmis par les écrivains à la postérité.

Le préteur qui, par ordre du Sénat, releva l'autel à l'inconnu « Génie local » du Palatin semble être ce même Caius Sextius Calvinus qui, en l'an 100 avant J. C., fut l'adversaire du fameux C. Servilius Glaucia, l'astucieux et perfide ami de Saturninus et de Marius, et qui les abandonna tous les deux à leur sort tragique.

*
* *

On voyait autrefois en cet endroit le buste mutilé de l'abbé Bianchini, qui fut placé ensuite, comme l'image abandonnée d'un pauvre arcadien, au milieu de la végétation sauvage de l'avenue du Palatin. Le buste du célèbre archéologue a disparu. Qu'est-il devenu?

En bas, parmi les maisons, se dresse l'arc de Janus Quadrifrons, ouvrage d'une époque tardive, véritable galerie de marbre à cheval sur un carrefour du Vélabre. A côté, l'arc « des orfèvres » bâti par les *argentarii* ou changeurs en l'honneur de Septime Sévère, Caracalla et Géta, et l'église de Saint-Georges-au-Vélabre, appelée au Moyen Age *ad Velum Aureum*, à laquelle se rattache, nous l'avons vu, un dramatique épisode de la révolution qui éclata à Rome au temps et à l'instigation de Cola di Rienzo (1313-1354).

A droite, le long du versant de la colline, des restes des anciens murs de la ville indiquent encore çà et là la ligne des fortifications de la première période royale. Dans un coin, une entrée avec des impostes grillées donne dans un embranchement des *favissae* du Palatin, que quelques-uns ont pris pour le Lupercal lui-même, en se basant sur le *gelida sub rupe Lupercal* de Virgile. Que la « grotte glaciale de Lupercus » s'ouvrît dans la roche même de la colline, cela est certain; mais, comme le remarque justement M. Marucchi, il ne pouvait se trouver que sur la ligne des autres souvenirs de Romulus que l'on vénérait au sommet du Palatin, près du temple de Cybèle. On peut donc affirmer qu'il est aujourd'hui caché par l'église de Sainte-Anastasie, à moins qu'on ne doive le chercher sous les décombres et les constructions qui, au cours des siècles, ont envahi et transformé ce lieu.

Près de ces restes en *opus quadratum* des anciennes fortifications de la ville, on a reconstitué avec des fragments originaux un sarcophage archaïque auquel quelques fantaisistes ont donné, sans aucune raison, le nom de « tombeau d'Acca Laurentia ».

***

Ce dernier lambeau du Palatin est si pittoresque qu'il eût tenté le pinceau du Poussin. Des constructions en *opus quadratum* sur lesquelles d'autres, plus récentes et différentes de matériaux, sont venues se superposer. Çà et là apparaît la roche nue de la colline, avec sa caractéristique couleur d'un gris jaunâtre, parmi une luxuriante végétation d'un vert sombre qui rappelle les descriptions virgiliennes. En haut, la terrasse des Jardins Farnèse qui dominent tout ce côté du Palatin.

On songe alors au héros argien Hercule, hôte d'Evandre; au fugitif Enée accueilli aimablement par le roi arcadien dans la petite bourgade solitaire qui, d'après la légende, existait bien avant Rome sur la colline sacrée. Les anciens attribuaient à Evandre le mérite d'avoir apporté dans le Latium l'usage de l'écriture et d'avoir enseigné aux grossiers habitants la musique et l'agriculture. On faisait remonter jusqu'à lui l'origine du culte de Cérès, de Neptune Consus, de Pan Lycien ou Faune Inus, d'Hercule. On le vénérait comme un dieu indigète, et la Rome classique

lui rendait un culte, à lui et à sa mère Carmenta, comme aux génies tutélaires qui avaient préparé et presque consacré le Palatin pour être le symbole des futures destinées de la Ville Eternelle.

Dans la légende virgilienne, Pallas, fils d'Evandre, est tué par Turnus dans la lutte engagée par celui-ci pour la belle Lavinie (*Aen.* VIII, X, XI). Nés des amours clandestins d'une descendante d'Enée avec le dieu Mars, Romulus et Rémus reviendront habiter la colline où avait vécu le mythique allié de leur aïeul maternel. Les prédictions de Carmenta se réalisent, le cri fatidique de Tarquin leur fait écho du haut du Capitole, les destinées de Rome s'accomplissent, la charmante et poétique légende devient la triomphale et véridique histoire.

Tels sont les souvenirs qui obsèdent l'esprit du visiteur en quittant cette colline du Palatin où, aux misérables huttes du village d'Evandre, succédèrent les merveilleux palais des Césars.

Il nous revient à la mémoire un sonnet du délicat Joachim du Bellay:

Ces grands monceaux pierreux, ces vieux murs que tu vois,
Furent premièrement le cloz d'un lieu champestre :
Et ces braves palais, dont le temps s'est fait maistre,
Cassines de pasteurs ont été quelquefois.

Lors prinrent les bergers les ornemens des Roys,
Et le dur laboureur de fer arma sa dextre:
Puis l'annuel pouvoir le plus grand se vid estre,
Et fut encor plus grand le pouvoir de six mois :

Qui, fait perpétuel, creut en telle puissance,
Que l' Aigle Impérial de luy print sa naissance...

(*Antiquitez de Rome,* XVIII).

Evoquons encore une fois, drapées dans la blanche toge du quirite ou le rouge *paludamentum* de l'*imperator*, les mâles figures des créateurs de la grandeur romaine: Camille, Paul-Emile, Cicéron, Jules César, Auguste, Trajan, Marc Aurèle, Septime Sévère.

Saluons enfin, avec une admiration émue, la Grande Mère Latine - *magna parens virum* - dont le berceau fut ici, cette Rome dominatrice et civilisatrice qui, adorée comme une déesse bienfaisante par tous les peuples qu'elle avait conquis, leur procurait, en retour de leurs hommages, par la puissance de ses armes et la sagesse de ses lois, une paix féconde et splendide, la *sacra romana Pax*, selon l'expression de Pline l'Ancien, la paix dans la Force et l'Ordre, dans la Clarté et la Beauté.



...us Titi
Velia
N
E
O
S
ADONAEA?
Chiesa di S. Sebastiano
Vigna Barberini
MONTE PALATINO
S. Bonaventura



MONTE PALATINO
Arcus Titi
Nova Via
Clivus Victoriae
T. D. Augusti?
D. Caligulae
S. Maria Antiqua
Vicus Tuscus
S. Teodoro
Ingresso
Domus Caligulae
Viridarium (Domus Tiberiana?)
Cryptoporticus
Area Palatina
Turris inquitatis
Clivus Arcus Rogatiani
Via S. Bonaventura
Velia
ADONAEA?
Chiesa di S. Sebastiano
Vigna Barberini
Germalus
Velabrum
T. Magnae Matris
(Domus Liviae?)
Pat. Tiberii
Vestigia Romae quadratae
Ara
Templum Iovis Victoris
Basilica
Tablinum
Lararium
Domus Augustiana
Peristylium
Nymphaeum
Triclinium
Area del Tempio di Apollo?
S. Bonaventura
Biblioteche
Villa Mills
Domus Augusti?
Hippodromus
Stadium
Apsis
Aqua Claudia
Domus Septimii Severi
Belvedere
Exedra et pulvinar
Paedagogium
Domus Gelotiana
S. Anastasia
Circus Maximus
Via de' Cerchi

G. BARDI
ROMA